BIBLIOTHEQUE DES EMEUTES
BULLETIN N° 8

Le véritable contenu de la prochaine insurrection

ISSN 1168-4771 - 60 F

Le véritable contenu de la prochaine insurrection

SOMMAIRE



DE L'HISTOIRE

A) DEFINITION DE L'HISTOIRE

Ici et maintenant commence l'histoire. Le spontané, l'immédiat, le présent sont le commencement de l'histoire. Le passé est une préface, qui, comme toutes les préfaces, est écrit après coup, dans l'avenir, dans la réflexion, dans la médiation. Le présent commence l'histoire, et le passé donne du temps à ce commencement.

Ce mouvement est le mouvement déterminant de l'histoire : le passé est une projection du présent, le passé commence dans son avenir, le présent, et non pas l'inverse. L'histoire est une progression vers l'origine. Cette conception dialectique de l'histoire n'est pas neuve puisque Schiller et Hegel l'enseignaient couramment. Mais le positivisme matérialiste a depuis imposé sur les esprits une autre perspective de l'histoire et du temps : le commencement de l'histoire y est en bas et derrière ; le présent y est le point le plus élevé et le plus avancé ; et l'avenir est la suite, comme en pointillé, de cet escalier régulier, infini et immuable. Dans cette progression par paliers se dessine la synthèse vectorielle de la vision du temps véhiculée par les religions chrétienne et musulmane : alors que pour les chrétiens le passé est derrière et l'avenir devant, pour les musulmans la progression dans le temps est verticale, le passé est dessous et l'avenir dessus. Ainsi, l'escalier triomphal du positivisme économique satisfait à la fois ces deux visions dans les moments sans histoire, et les déçoit tout autant dans les moments où, soudain, les humains la font.

Le commencement de l'histoire, le présent, est donc toujours le même, et toujours changeant. Chaque nouveau commencement de l'histoire corrige en apparence car transforme en réalité tout le temps connu. La nuit des temps, l'origine du temps est à réaliser. C'est-à-dire que le présent va produire ce début à sa fin. Dans cet avenir où le présent, le commencement de l'histoire, contiendra entièrement le passé, il contiendra entièrement l'avenir. La fin de l'histoire comme fin du temps est logique à condition que l'histoire commence ici et maintenant.

Cependant, l'histoire n'est pas, comme le laisse supposer son commencement, une succession de commencements dont chacun anéantit le précédent. Au contraire, du fait que chaque commencement historique particulier, que chaque présence de l'histoire, contredit la totalité précédente, il est aussi contredit par la totalité, cette généralité dont l'histoire est le mouvement des déterminations. En même temps que cette division révèle la nouveauté, le nouveau commencement de l'histoire est à tel point imprégné du passé qu'il en semble le résultat. Ce n'est que lorsque la nouveauté que révèle cette brutale division dans le temps transforme tout le passé que l'unité du commencement historique particulier et de la totalité précédente se réalise dans leur dépassement, comme détermination de la totalité revenue de sa division. Or, ici et maintenant, jamais ce mouvement ne s'accomplit dans cette simplicité abstraite et théorique. Car en vérité, ici et maintenant est d'abord la négation d'un mouvement abstrait qui serait infini. Tout dans l'histoire est singulier. L'histoire peut même être considérée, par ceux qui veulent la saisir au moment où elle paraît, comme la singularité de la singularité.

Aussi, la négation de l'éternité est la première négation qui provient du présent comme commencement et fin de l'histoire. L'histoire est dispute, ici et maintenant, et non pas félicité. Les périodes de bonheur y sont des pages blanches, si par bonheur on entend le bonheur religieux, le bonheur positiviste, le bonheur économiste, la concorde délivrée de la discorde. L'histoire est un conflit. C'est un conflit sur son propre objectif et, par conséquent, dans ses intervalles, sur les moyens d'y parvenir. C'est pourquoi ici et maintenant devient d'abord négation des principaux présupposés concernant l'histoire.

Il serait possible de délivrer ici et maintenant une définition de l'histoire. Mais voilà justement qui serait contraire à son concept, qui est la révélation négative de ce qui en est dit, de ce qui en est cru, de ce qui en est aliéné. Une définition affirmative cohabiterait tranquillement parmi les autres, quelles que soient sa négativité, sa justesse, sa vigueur. La situation historique *aujourd'hui* impose d'unifier l'affirmation de l'histoire dans la négation de ses affirmations séparées.

1) L'HISTOIRE EST UNE

Cette exigence a pour conséquence immédiate une première affirmation si inusitée à notre époque qu'elle ne peut y paraître qu'extrêmement ridicule ou exagérément rigoureuse. C'est justement cette affirmation de l'unité de l'histoire contre la multitude d'affirmations contraires : il n'y a qu'une histoire. Cette banalité est aussi généralement affirmée que son contraire, y compris, bien sûr, par les mêmes. Face à la confusion croissante sur les concepts, il est primordial aujourd'hui de soutenir avec la plus inflexible intransigeance l'affirmation de l'histoire comme totalité. L'histoire est unique. Eh, y a-t-il plusieurs humanités ?

Concrètement, cela signifie qu'il y a déjà falsification à parler de l'histoire du XVIIIe siècle, de l'histoire de Paris, de l'histoire du corps humain, de l'histoire de mon voisin, de l'histoire d'une table ou de l'histoire de la liberté. Raconter *une* histoire est un abus de langage, une déviation paupériste, dont l'un des sens secondaires avoue cette entreprise : il signifie dire un mensonge. Bien entendu, entre une histoire et l'histoire, il s'agit plutôt d'homonymie que de synonymie. Et si tout le monde en était conscient et distinguait sans hésiter entre une histoire séparée et l'histoire, qui supprime la séparation et qui contient toutes les histoires séparées en tant que séparées, je n'aurais pas à m'étendre là-dessus. Mais les historiens de profession, qu'il faut bien appeler les ennemis de l'histoire, non contents d'applaudir chaque histoire séparée, en sont venus à idéologiser les séparations dans l'histoire selon leurs propres spécialisations. Ils nomment cette justification de leur abdication la pluralité de l'histoire. Pluralité est un raccourci pour dire démocratie chez les serviteurs de la démocratie dite occidentale. Pluralité est devenue un slogan, et un slogan moral, comme par exemple tolérance, qui contient un anathème : ceux qui objectent à telle ou telle pluralité sont donc des totalitaristes, supporters de quelque tyrannie, ennemis de toute démocratie. Ces Thersite intellectuels sont si peu contredits, soit par mépris, soit par apathie, soit par ignorance, que leurs conceptions contre l'histoire se sont aujourd'hui presque unanimement insinuées. Mais ce qui soutient le mieux le misérable commerce de ces bradeurs de pièces détachées, c'est que perce dans chaque histoire séparée, que ce soit pour endormir les enfants, pour édifier les adolescents, pour égarer leurs parents ou pour émoustiller les vieillards, l'histoire présente, soit sous forme de trace d'un passage

fugitif, soit dans l'organisation de son absence. En effet, c'est la détermination la plus paradoxale de l'histoire que l'absence d'histoire est histoire. Ainsi, tout est histoire. Mais les ennemis de l'histoire sont ceux qui entretiennent aussi l'amalgame entre l'altier concept tout et son contraire, n'importe quoi. Pour eux, n'importe quoi est histoire. Là, entre absence d'histoire et histoire, il n'y a plus de différence. En réalité, l'absence d'histoire est une détermination simple de l'histoire, comme leur unité, qui est leur vérité. Mais les déterminations de l'absence d'histoire ne sont pas des déterminations de l'histoire. Or ces déterminations de l'absence d'histoire, élevées dans la séparation et l'indifférence au rang de déterminations de l'histoire, non seulement par les valets de la corporation des historiens autonommés mais par les valets de toutes les autres corporations, autorisés par l'exemple, achèvent de masquer l'unicité de l'histoire dans cette friche, dans cette prostitution.

Le meilleur exemple d'un conflit pratique entre les humains qui n'est qu'indirectement historique est la guerre de 1939-1945. Cette guerre, dite mondiale, n'est qu'une conséquence de la dispute historique de 1917-1921, la lointaine répression du parti vaincu dans ce débat, qui a pris d'autant plus d'ampleur qu'elle est lointaine. Mais c'est bien en 1917-21 qu'il y a eu débat sur l'humanité, et non en 1939-45, où il n'y a eu qu'exécution des conséquences, c'est-à-dire un débat à l'intérieur du parti qui l'avait emporté. Ce parti a depuis cherché à substituer ses propres disputes aux disputes qu'il y a dans le monde, son histoire particulière à l'histoire générale de l'humanité. Cette falsification est aggravée dans l'exemple de 1939-45 par l'amalgame qui consiste à faire croire que l'événement qui produit la plus forte impression est le plus important. Depuis la guerre de 1939-45, qui est donc restée l'événement le plus important du siècle pour l'écrasante majorité de ceux qui vont en sortir, cette technique se généralisant a été l'un des plus puissants diviseurs de l'histoire dans l'intelligence du parti battu en 1921 et saigné en 1945.

L'histoire comme totalité est généralement perçue comme un mythe. La petitesse contemporaine a abdiqué pratiquement devant la grandeur de l'objet, si bien que, comme elle confond son commencement et son origine, elle démarque pauvrement l'histoire comme unité des histoires séparées en la faisant commencer... par un grand *h*. C'est en plus une véritable aliénation de la logique qui aplatit cette histoire « universelle » en une histoire particulière de plus : c'est aujourd'hui exclusivement du particulier qu'on abstrait le général et plus du tout du

général qu'on détermine le particulier ; c'est de l'événement qu'on induit l'histoire et la taille de son *h* et non de l'histoire qu'on déduit les exigences et impératifs qui font qu'un événement la révèle ou non. L'histoire réelle est un tout dont la richesse et le sens ne sont pas dans la quantité des déterminations, mais dans leur rapport au tout, et qui par la brièveté et l'extraordinaire de ses manifestations en exclut presque tous les individus, et les autres presque tout le temps. Elle a un commencement et une fin et un contenu en mouvement : il y a ou il n'y a pas de l'histoire dans la liberté, dans une table, chez mon voisin ; il y a ou il n'y a pas de l'histoire dans le corps humain, Paris ou le XVIII[e] siècle.

Cependant, le commencement de l'histoire posée comme totalité, qui peut être ou ne pas être chaque instant, est tout d'abord toute nouveauté, indéterminée, pour l'humanité. Mais la nouveauté est ce qui s'oppose à la totalité existante, la révolutionne. C'est maintenant l'induction qui est nécessaire pour déterminer la totalité, nouvellement. C'est ainsi que de la totalité nouvellement conçue se déduit comme détermination de l'histoire la nouveauté qui, pendant l'opération, cesse de l'être. Mais rien de plus trompeur qu'une nouveauté qui disparaît aussitôt ! Rien non plus de plus commun que l'ignorance, qui interdit aussi souvent de découvrir ce qui est nouveau qu'elle permet de supposer nouveau ce qui ne l'est pas ! Rien, enfin, de plus généralement borné que la conscience individuelle, qui refuse presque toujours de concevoir la totalité changée lorsque pourtant même ce qui la fonde se révèle inversé ! Ceci d'autant plus que si la conscience individuelle ne saisit pas le mouvement historique comme nouveauté, c'est le mouvement historique qui saisit les individus, comme vieillerie sans conscience. Car chaque moment historique est immédiatement débat entre nouveauté et totalité où ceux qui se taisent et ceux qui arrivent en retard sont exposés à tous les mépris, à toutes les rigueurs.

2) L'HISTOIRE EST UNE ACTIVITE

Comme l'histoire est le débat sur la nouveauté, la première nouveauté que l'histoire révèle est la nouveauté du débat. Aux temps de Hérodote et de Tacite, l'enquête sur les événements était apparue comme base nécessaire de ce débat. Parmi ceux qui menaient cette enquête, qui furent donc appelés historiens, et ceux qui en apprenaient le déroulement, figuraient ceux qui menaient ce débat universel. Leurs écrits, qui constituaient la mémoire des événements passés et la loi des événements futurs, étaient respectés comme le débat lui-même, précédant ou concluant l'action. Par malheur l'humanité, qu'elle soit instruite ou non des enquêtes du passé, n'en a jamais tenu compte lorsque l'action dépasse le verbe dans les moments décisifs d'une dispute. Généralement ce mépris est attribué aux passions qui soulèvent si furieusement les débats entre les hommes. La contradiction entre l'émotion vécue et l'émotion décrite et jugée a exclu les historiens antiques du débat dont ils ont restitué le reflet. Car déjà le verbe n'est plus le prédicat du débat. Car déjà l'esprit règne sur la conscience et non la conscience sur l'esprit. Car déjà il devient visiblement faux de dire que l'histoire commence avec l'écriture.

Dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire,* Hegel concède un bizarre compromis : l'histoire serait autant faite par ceux qui la racontent que par ceux qui la font. L'histoire étant le mouvement de l'esprit, ceux qui en transmettent consciemment les déterminations, les historiens, contribueraient bien autant à l'histoire que conquérants et bâtisseurs, qui en fournissent, en quelque sorte, l'étoffe. Ce qui est remarquable n'est pas tant l'embarras de devoir justifier le rôle déterminant de ceux qui racontent l'histoire que le constat, déjà si éloigné des anciens, que l'histoire, le débat spirituel de l'humanité peut être conduit par d'autres que ceux qui le rédigent. Le monde de Hegel est déjà un monde de disputes, où la parole, même celle qu'utilise Hegel, est reconnue n'être qu'un moyen du débat.

Aujourd'hui, la première nouveauté du débat, mais dont les conséquences sont incalculables, confirme le mouvement qu'on voit indiqué à l'époque de Hegel : le débat est pratique et pratique seulement. Les hommes ne se disputent plus vraiment avec des mots. L'ancestrale coutume de sanctionner une dispute par une parole, de déclarer une guerre ou d'établir un traité de paix, a disparu. Les uns utilisent les mots comme une arme très particulière, pour paralyser ou désorienter ; les autres, la

plupart, incapables de se servir des mots sans s'enliser ou trébucher y sont de plus en plus étrangers. Jusque chez les bandits et les illettrés, le respect de la parole se relâche. C'est là qu'une nouvelle expression, de nouvelles expressions, s'expriment déjà. Bien entendu, ce qui est nouveau ici n'est pas que l'histoire soit pratique et pratique seulement et que le fait de la raconter, de la commenter, de l'analyser n'est pas l'histoire, mais simplement une pratique de liaison, subordonnée aux autres comme l'état-major est subordonné au généralissime, mais qu'à l'époque de Hegel, de Tacite, de Hérodote il en était donc déjà de même. Faire l'histoire est la meilleure façon de la raconter.

A rebours de ce que la pratique de l'histoire révèle, les délires des historiens d'aujourd'hui : pour eux, seuls les historiens font l'histoire. L'histoire est devenue une matière. Et cette matière est scolaire. L'histoire est une science sociale, c'est-à-dire un certain nombre de spécialistes salariés qui découpent du passé à un certain nombre d'étudiants. Dans la dispute présente de l'humanité, ceux qu'on nomme historiens n'ont même pas la fonction d'un état-major au service de l'un des deux partis, mais celle d'une arme à peu près comparable à celle de la seiche : ils giclent de l'encre pour brouiller la visibilité. Voici quelques avis de l'un des rénovateurs les plus admirés de cette secte d'insectes, Fernand Braudel : « Pour moi, l'histoire est la somme de toutes les histoires possibles – une collection de métiers et de points de vue, d'hier, d'aujourd'hui, de demain. » Tout ce que n'importe qui décrète histoire peut s'additionner à l'histoire ; l'histoire est un travail de spécialistes, pas l'activité de toute l'humanité ; n'importe quelle collection de points de vue s'y colle, on est même invité à faire crédit à l'avenir, ce qui n'est certes pas plus hasardeux que de faire crédit à Braudel. « Nous sommes contre l'orgueilleuse parole unilatérale de Treitschke : "Les hommes font l'histoire." Non, l'histoire fait aussi les hommes et façonne leur destin. » Pour répondre à la première moitié de cette inversion rhétorique pour étudiants, si ce ne sont pas les hommes qui font l'histoire, c'est qui ? Et pour répondre à la seconde, je déplore simplement que si l'histoire fait les hommes, elle a malheureusement raté Braudel au passage. Enfin, qu'est-ce qui a changé entre 1930 et 1950 dans le Bordel intellectuel auquel l'histoire est ici réduite ? « ... l'œuvre éclatante d'Ernest Labrousse, la plus neuve contribution à l'histoire de ces vingt dernières années ». Foutaises que la Commune de Barcelone et la double insurrection de Varsovie, pour ne citer qu'elles dans une période triste

comme Labrousse. Pas étonnant que ceux qui font l'histoire, ceux qui la pratiquent, comme l'activité générique des hommes, ne songent plus seulement à s'approprier le titre, devenu répugnant, d'historien ! Ainsi, les ennemis de l'histoire, qui prétendent la congeler dans une spécialité scienteuse, remplissent leur fonction, dont ils n'ont plus conscience, dans le débat d'aujourd'hui : séparer l'histoire comme activité, et même comme possible, des consciences de ses acteurs, même potentiels.

3) L'HISTOIRE EST UNE ACTIVITE PRESENTE

Après avoir propagé comme première impression que l'histoire n'est pas une activité, pas à la portée de tous, l'historien de profession véhicule celle-ci : l'histoire, c'est le passé. Quoique assez peu enracinée parce que vague et générale, cette idée, la plus répandue parmi les pauvres, contribue puissamment à les noyer dans la résignation. L'historien lui-même, dans son érudition poussiéreuse ou son savoir séparé, dans ses fixations libidinales qui étonnent sans attirer et racontent sans comprendre, et dans son récent exhibitionnisme qui magnifie sa repoussante vieillesse, s'intercale entre les pauvres et l'histoire comme une déchéance temporelle : sa personne même figure le passé.

Il est important de parler ici un peu plus de l'historien qu'il ne le mérite, parce que, nolens volens, il est devenu l'autorité intellectuelle qui cautionne la perte de conscience historique. L'historien, aujourd'hui, est décalé de l'histoire présente en proportion à son décalage du terrain du débat présent. En vérité, il arrive que des historiens traitent des « sujets d'actualité », mais c'est alors comme et au milieu de sujets appartenant à un passé qu'ils ont refroidi. Si bien qu'ainsi ils contribuent à refroidir cette actualité. Ces stérilisants acoquinements avec le présent agissent, selon le lieu commun, comme des exceptions, très rares, qui confirment la règle : l'histoire, c'est le passé.

Jamais, dans leur travail sur le passé, les historiens ne tentent de s'en servir pour transformer le présent. Au contraire, l'histoire, comme

étant exclusivement le passé, confirme le présent. Car le premier résultat de l'histoire exclusivement passée est que l'histoire n'est pas présente, est exclue du présent. Après avoir signifié par leur activité que l'histoire n'est pas une activité, les historiens signifient par leur retard que l'histoire est un retard. Ce résultat est renforcé par le fait qu'il n'est pas exprimé : évidemment, chaque pauvre, y compris chaque historien, sait bien qu'il y a de l'histoire aujourd'hui, indépendamment de la profession ; mais ça, c'est la théorie ! Dans sa pratique, le pauvre, y compris l'historien, vérifie quotidiennement le contraire, et l'affirme aussi bien : il n'y a plus d'histoire. Sans pouvoir le formuler, ce pauvre-là a la vague sensation qu'il est à la fois en deçà et au-delà de l'histoire, dans l'infini. En renonçant à changer le monde, il croit que le monde ne change pas, ne changera plus.

Aussi, il lui est très difficile de s'identifier aux acteurs de l'histoire passée. Les historiens, selon leur chapelle, imposent l'un ou l'autre modèle qui a pour conséquence de justifier le pauvre dans la maussaderie sans projet de sa soumission : soit des personnages célèbres lui sont montrés dans leur quotidien et leur misère de manière à ce que notre spectateur soit convaincu que les acteurs de l'histoire étaient aussi pauvres que lui, ce qui le flatte, ou qu'il est au moins aussi riche, sans avoir rien à faire ; soit, depuis le passé le plus lointain, c'étaient déjà les concepts abstraits qui faisaient tourner le monde, quoi que fassent les hommes, donc, inutile de bouger, ou alors, c'étaient déjà les pauvres, dans leur vie quotidienne et leur travail, dans leur « sexualité » et leur « culture », qui faisaient, même sans le savoir, l'histoire, donc, inutile de changer. Dans tous les cas, rien d'excitant, rien de grand, rien de beau : rien à prendre, ni même en main. Le passé n'est qu'un temps imparfait, par rapport au présent. Par conséquent, il vaut mieux être aujourd'hui que dans l'histoire. Dans le passé, traité comme il est, le pauvre moderne, traité comme il est, découvre seulement qu'il a intérêt à séparer aujourd'hui et histoire.

Dans *1984*, Orwell critique violemment la réécriture permanente du passé. A cette pratique stalinienne s'oppose le credo de l'idéologie dominante d'aujourd'hui, le principe d'une histoire objective, d'un passé dont il serait en quelque sorte possible de fixer les termes d'une manière définitive. Au contraire, le passé n'est pas seulement repensé, mais se découvre, et par conséquent se modifie à la lumière du présent. Le débat sur l'humanité change constamment d'arguments, de verbe, de champs de bataille, d'armes, de protagonistes et de perspectives, et donc de méthodes

et de moyens d'observer, même d'exprimer le passé, tous nécessairement subjectifs. Ce qui différencie cette réécriture du passé de celle critiquée dans *1984* est que cette dernière est policière. Elle détruit et interdit celles qui l'ont précédée, ce qu'Orwell dénonce fort justement comme excès de mensonge, comme un anéantissement de l'histoire ; alors que la réécriture de l'histoire passée, qui est nécessaire au parti qui fait l'histoire, est la confrontation constante de toutes les contradictions de sa propre opération, du passé et du présent, de la connaissance et de l'ignorance, de la nouveauté et de son dépassement.

Soit réaction à la transformation de l'histoire en passé, soit volonté de ramener le paradis sur terre, depuis Marx, la théorie la plus radicale prône l'idée que nous serions encore dans la préhistoire. L'histoire serait l'avenir, uniquement l'avenir. Finissons en avec la préhistoire ici et maintenant. La préhistoire est une invention d'historien pour marquer la différence qualitative avec l'époque où il n'y avait pas encore d'historiens, déplacée par Marx pour marquer la différence qualitative entre la société communiste réalisée et la nôtre. Dans les deux cas la préhistoire est le temps antérieur à la maîtrise du débat de l'humanité sur l'humanité. Puisque notre époque révèle que l'écriture n'est pas la condition sine qua non de ce débat, rien ne prouve encore qu'une époque sans débat sur l'humanité ait jamais existé ; comme tout laisse supposer que le moment de la maîtrise de ce débat sera son silence final. C'est pourquoi le débat imparfait et indistinct qui a lieu ici et maintenant est bien toute l'histoire. La transposer dans l'avenir véhicule la même conception que de la confiner dans le passé : la croyance d'un temps éternel. Pour les uns, il n'y a plus d'histoire, le présent est éternel, pour les autres, il n'y a pas encore d'histoire, l'avenir est éternel. Pour les deux, le temps éternel est la félicité, c'est là que se réalise l'homme total. Pour ma part, je ne suis pas croyant. L'histoire a une fin, l'humanité aussi, et il n'y aura jamais d'éternité.

4) L'HISTOIRE EST UN JEU

L'histoire est le moment le plus bref imaginable, maintenant. Et l'histoire est tout le temps mesurable de l'humanité. Cette étendue étourdissante, qui paraît infiniment grande, n'existe que dans cet instant qui paraît infiniment petit. De ces deux grandeurs contradictoires, l'histoire tire sa gravité et l'inépuisable richesse du monde, un éclat de rire au milieu d'un cortège de misères.

La fin de l'histoire, la réalisation de l'humanité est le but de l'histoire. La réalisation de la vie individuelle n'est pas différente de la réalisation de l'histoire : c'est pourquoi aucune vie individuelle n'est encore réalisée. Le besoin de cette réalisation simultanée de l'individu et du genre contient seul la satisfaction définitive appelée bonheur. Mais le bonheur n'est encore qu'une idée invérifiée, un but indéterminé. C'est pourtant ce but qui rend identique toute grandeur avec leur vie, qui attire les humains comme un aimant, qui, pour l'instant, est encore au-delà de leur vie. Leur fin est le seul véritable besoin qui les fait vivre. C'est un besoin qui n'est fait proprement que du contraire du besoin. Aussi bien la réalisation de l'histoire est à la fois besoin de l'individu et de l'humanité. C'est le besoin qui contient et fonde tous les autres. La gloire est l'empreinte dont l'histoire marque ceux qui s'en emparent. A notre époque, le peu d'estime pour la gloire, le peu de gloire même, mesure l'étendue de la résignation de l'humanité à se réaliser.

Ceux qui ambitionnent la gloire, ceux qui savent ou veulent faire l'histoire, savent que l'histoire est un jeu. Pour les autres, qui en sont les pions, l'histoire est une succession de catastrophes : l'histoire est le débat dont ils sont le bâillon, la dispute dont ils sont le tampon, la guerre dont ils sont les cadavres, l'embrassade dont ils sont l'interdit. Les joueurs qui connaissent ce jeu extrême qui va au-delà de leur vie savent qu'eux-mêmes doivent aller au-delà d'eux-mêmes ; et, probablement, cela sera insuffisant. Loin de décourager, cette exigence démesurée attire. Je n'énumérerai pas les qualités qu'il faut pour gagner, car il les faut toutes. Je veux seulement signifier que le but, c'est la victoire : que l'histoire soit courte !

Les ennemis de l'histoire disent : que l'histoire soit longue ; et même : que l'histoire s'arrête ! Ce jeu absolu, ainsi, est le jeu pour la maîtrise de la totalité, qui appartient à l'humanité entière, mais aussi le

conflit de l'humanité divisée. En effet, ce qui rend ce jeu absolu est qu'il n'a pas d'autres règles que celles, toujours et toutes éphémères, que se donnent les participants. Le sacré est une règle du jeu profane, l'infini est le labyrinthe de l'illusion dans l'histoire, l'absolu même n'est que la règle implicite de faire des règles explicites.

L'histoire enfin est à la vie ce que le quotidien est à la survie, la mesure de son temps. Le jeu est l'activité générique de l'homme, où l'intelligence est l'unité du cœur et du cerveau. Dans son besoin de pratiquer le jeu, l'histoire, l'humain ne rencontre la nécessité que comme misère, comme accident, comme aliénation de son intelligence. Notre époque complète le monde en révélant le travail comme contraire du jeu, la nécessité comme contraire de la vie, le quotidien comme contraire de la richesse. Jamais la richesse n'est nécessaire. L'humanité peut survivre sans histoire. Les égarements du cœur et de l'esprit peuvent aller jusqu'à l'oubli du cœur et de l'esprit, jusqu'à la résignation. L'amour et le génie se sont raréfiés, incritiqués, dans l'inflation de leurs ersatz, de mêmes noms. Dans le jeu, il n'y a pas davantage de leçons à retenir que de lois respectables. La richesse pratique, l'histoire, n'a pour seule exigence, limite et principe que la volonté des humains, qui est leur goût du jeu, d'en finir.

5) En definitive

L'histoire est le jeu de l'humanité entière et divisée, ici et maintenant. Elle a pour but la maîtrise et la fin de l'humanité et du temps.

B) De l'histoire au quotidien

1) La revolte des pauvres met l'alienation dans l'histoire

I- La révolution dite française consiste en cet unique bouleversement : des pauvres sans conscience ni discours forcent des décisions pour l'humanité dans une société où existent conscience et discours, mais contre elle. De cet éclat insensé naît la première contre-révolution moderne, la contre-révolution jacobine, imitée lors de toutes les autres, alliage de répression féroce et de récupération démagogique. Mais cette révolution a ouvert un débat qui dure encore. La raison ne suffit plus à l'humanité. De la pensée sans ordre dénonce l'ordre comme sans pensée. Comme un nuage radioactif l'aliénation de ce violent événement traverse le monde et le temps au vent du doute, au soleil des révoltes. Depuis que ce spectre hante la société, la religion moderne est née.

Hegel est le théoricien de ce phénomène. C'est en vérité un phénomène de l'esprit. La logique de l'esprit humain n'est pas raisonnable. La philosophie de l'histoire de Hegel est ainsi l'état des lieux après la grande déflagration souterraine. On y trouve comme fin la conférence de paix entre les deux partis vainqueurs. Cette conférence de paix est l'Etat. Les deux partis vainqueurs sont les derniers princes, déjà en livrée, et les valets jacobins, déjà sur le trône : l'Etat est leur bien commun, leur moyen de communication. L'Etat cheville le royaume de l'homme avec le royaume de Dieu. De la même manière que l'histoire est devenue le curieux compromis entre ceux qui la font et ceux qui l'écrivent, chez Hegel, la finalité de l'histoire est un compromis entre le royaume de Dieu et le royaume de l'homme : le paradis éternel est à la fois l'Etat et le royaume de l'au-delà. Dédoublés, présent et avenir sont confondus.

Soyons reconnaissants au dernier individu à l'intelligence universelle de ces troubles compromis : ils portent en eux l'inquiétude et le puissant mouvement de cette époque, une insatisfaction qui cherche son contraire, une dialectique sans repos du sujet à l'objet, de l'objet au sujet, qui constate chaque passage comme une aliénation, consacre et discute la religion de la conscience, entrevoit une fin pratique de l'histoire. L'homme semble produire son centre de gravité, et il le produit hors de lui. Car ce que Hegel sur son piédestal entre Etat et paradis ne peut pas voir, c'est ceux qui sont sous ses pieds, ceux qui produisent les piédestaux, les Etats et les paradis, les Hegel et les Cieszkowski. La conférence de paix n'est que le traité d'alliance entre les partis vainqueurs, l'Etat est évidemment un mensonge sur la paix puisque la guerre continue. La conciliation qu'est l'Etat n'est que l'alliance de deux partis, la substitution d'une partie au tout, un acte de guerre.

II- Hegel est mort et tout continue. La contre-offensive pétrifiée dans l'Etat se voit soudain réattaquée de front. Dans le feu d'artifice soutenu de 1848 à 1871, de l'étroitesse des vieilles fortifications aux lourdeurs des religions, tout vole en éclats. Les pauvres, qui il y a cent ans n'existaient pas dans l'histoire, et il y a cinquante n'étaient encore devenus qu'un épiphénomène singulier, s'y manifestent comme acteurs principaux. Qu'ai-je dit là ? Les pauvres sont les acteurs principaux de l'histoire, les producteurs de la richesse ? Mais qui alors est riche ? Les derniers riches sont morts et tout continue. L'objectivité de l'esprit est enfin libérée. Mais on peut aussi dire : cette puissance sans pareille s'autonomise, ramasse en elle toute la richesse dont elle dépouille tous les riches ; et se retourne contre ses anciens maîtres qui ainsi cessent de l'être.

Les premiers jacobins sont morts et tout continue. Ce parti, serré de près dans la tourmente, éclatant sous les coups de toutes parts, se réforme dans sa prolifique progéniture. Marx est le théoricien de ce moment. Tout d'abord, entre les pauvres qui attaquent et les pauvres qui défendent, entre ceux qui rasent gratis et ceux qui conservent, Marx prend parti. Il n'y a plus moyen de faire autrement. C'est que, dans l'attaque, le piédestal de Hegel a été détruit. Il n'y a plus de souverains juges, équitables et équidistants entre les deux camps. Pour voir tout ensemble, il faut désormais être dans l'arène. La totalité est à faire, la subjectivité en est la clé.

Aussi le paradis dédoublé de Hegel trouve-t-il son unité chez Marx. Ce n'est plus l'au-delà de la vie, ce n'est plus le présent, qui sont la finalité de l'histoire, c'est leur mezzo termine, l'avenir. L'homme peut produire le paradis. Cette idée est capitale. Pour la première fois, non l'individu mais l'homme en tant qu'unité du genre humain a un but qui ne dépend que de lui, un projet. Les pauvres à l'attaque ont une perspective qui s'achève par un horizon. Tout a un sens. Dieu n'est plus nécessaire, il devient un mensonge. L'Etat n'est pas encore considéré comme un mensonge, mais n'est déjà plus qu'un instrument, une arme.

A l'attaque d'autant de conceptions vermoulues, les trompettes du jugement dernier retentissent. Dans la division rigoureuse de l'humanité en classes sociales, le parti des pauvres et ses ennemis tracent leur infranchissable frontière. La religion est dénoncée comme opium du peuple. Tout est produit par l'homme, l'apriorisme est aboli, et tout ce qui est produit est matière, la pensée est destituée de toute grandeur, de tout privilège, de toute immodestie. L'histoire devient l'histoire de la production. L'homme produit d'abord ses aliments, puis ce qui produit cette production, puis il se reproduit. L'humanité est une guerre autour du besoin alimentaire. L'homme total, une fois réalisé, mangera à sa fin, produira et se reproduira sans fin. Il faut aujourd'hui objecter que cet objectif n'est pas l'objectif des seuls humains, mais bien l'objectif de tous les animaux. C'est, cependant, négativement, grâce à Marx que nous pouvons aujourd'hui comprendre que les pauvres de son temps ne se battaient pas, malgré quelques apparences, pour un monde qui supprime le besoin alimentaire, mais contre un monde organisé autour du besoin alimentaire. C'est grâce à Marx et son compère Engels que nous pouvons aujourd'hui déduire que la révolution patriarcale est l'instauration d'une société bâtie sur le besoin alimentaire par le renversement d'une société bâtie sur le besoin de reproduction. Cette plus ancienne révolution, mieux devinée que connue, est la première explosion d'aliénation.

Aussi, chez Marx, l'aliénation apparaît dans sa jeune majesté régnante. Alors que le piédestal de Hegel, qui n'est que pensée, est minutieusement évaporé, se constitue, pour ainsi dire en raison inverse, ce sombre nuage au-dessus des têtes. Mais Marx, sans peur et sans reproche, le montre du doigt. Il n'est que dommage qu'en ayant soumis aux pauvres de son temps l'étendue de l'aliénation contenue dans le phénomène de la marchandise, il soit demeuré invisible à ceux-ci et à Marx combien ce phénomène était déjà partout. Marx a tenté de donner une théorie à

un parti qui en cherchait une. Son échec est que cette théorie ait suffi à ce parti. Et c'est aussi pour beaucoup l'échec de ce parti. Mais c'est également la synthèse des foudroyants progrès de l'aliénation, alors. La victoire de l'empirisme sur la spéculation, du matérialisme sur la dialectique, de l'économie sur le déisme, consacre cette éclosion, d'autant mieux qu'elle se présente comme son antidote.

III- Entre 1917 et 1921, de Strasbourg à Iékatérinoslav, une offensive sans précédent change l'époque. Des pauvres nouveaux, inconnus au bataillon du passé, apostrophent maintenant le temps. Au-dessus des frontières d'Etat vacillantes, mais sans leurs donner le coup de grâce, ils s'organisent partout tous seuls. Leurs Conseils, qui n'ont d'autres modèles qu'eux-mêmes, jaillissent partout comme autant de questions impératives. Les voilà qui parlent tous seuls : leur nouvelle langue qui est une décomposition de l'ancienne, comme leur révolution est la décomposition d'une guerre, a perdu la conscience de l'histoire. La culture, le discours de la maîtrise sur le monde s'y suicide dans un ultime feu d'artifice. Proust, Joyce, Kafka, Dada, Schönberg et Berg, Musil, Brecht, Freud et Reich surnagent comme des retombées sur l'adulation naissante du sport de masse et du cinéma. Mais déjà, comme une ivresse dont la gueule de bois serait simultanée, l'attaque de ces pauvres si proches de nous se dérègle dans les ravages de l'esprit. Les voilà hagards et menaçants, arrivés comme la foudre sur les canons que l'ennemi n'a pas eu le temps de charger. Mais que font-ils ? Ils s'assoient, ils discutent, ils boivent, ils implorent le ciel. Ils se posent mille questions sans y répondre, font mille gestes désordonnés sans y donner suite, se disputent comme des enfants. Maintenant le canon est chargé ; maintenant le canon fait feu. Au pas cadencé des bolcheviques la contre-révolution arrive, tirant sa vigueur de celle de la rue. Elle est toute marxiste, c'est-à-dire ennemie de Marx. Ces idéologues s'imposent dans cette bataille de la pensée en imposant, à leurs ennemis révoltés contre la pensée qui conserve, leur idéologie qui déjà conserve, comme moyen de communication. Et voyez, cette condition nécessaire à leur soumission est suffisante : des fusils se retournent, des débats s'étouffent, se perdent, s'aliènent. Les puritains de la gestion, les prêtres de la matière, les policiers de l'esprit confisquent la dispute sans la résoudre. La terreur qu'elle leurs a causée ne disparaîtra que retournée contre ses auteurs dans la plus sanglante répression jamais menée, entre 1936 et 1945.

Lukács, qui a oscillé toute sa vie entre les deux camps, est le théoricien, et *Histoire et conscience de classe,* la seule tentative de conscience en son temps, de cette offensive sans conscience. Ce qui distingue ce théoricien de l'histoire des historiens qui depuis Taine et Mommsen s'organisent en profession et prétendent à la science est sa conscience de l'enjeu de la dispute dont il est contemporain, la totalité. Mais déjà les bourrasques de la division de la pensée sont telles qu'il est obligé de se raccrocher à ce concept avec plus d'obstination que de persuasion. Car les progrès massifs de la pensée objectivée, épaisse fumée de la bataille, ne permettent alors plus de voir tout ensemble, lorsqu'on s'aventure sur le terrain. Et le constat que Lukács parvient encore à tirer de ces progrès et de leurs résultats sur la bataille est toujours vrai : les pauvres, divisés alors en classes économiques, y compris par Lukács, sont eux-mêmes dans l'aliénation. Le parti de la subjectivité est contraint de se combattre lui-même. L'aliénation devient la question centrale. L'ennemi n'est plus le débatteur adverse, mais celui qui protège l'aliénation ; car il protège alors l'impossibilité du débat.

2) L'ALIENATION TRIOMPHE DANS LE QUOTIDIANNISME

I- Le mouvement de la pensée est fort mal connu. C'est que, depuis Hegel, qui s'en était tant inquiété, le mouvement de la pensée a continué à devenir étranger à soi-même. De la pensée se scinde sans cesse de la conscience. Ce que la conscience conçoit mal, c'est que la pensée continue de se scinder hors de la conscience. L'opération qui rend la pensée étrangère à elle-même (qui scinde la pensée de la conscience ou la pensée en elle-même hors de la conscience) est appelée l'aliénation. La pensée non consciente, qui agit hors de et sur la conscience est la pensée objective, l'esprit.

Ce n'est pas le lieu ici de faire la nouvelle phénoménologie de l'esprit moderne. Mais l'histoire aujourd'hui s'avère d'abord et surtout une inondation d'esprit, sans équivalent. Et ceci avec en son milieu une

idéologie qui est tellement ancrée dans le contraire de cette évidence qu'elle ne songe même plus à nier ce qui pour la majorité des contemporains sonne comme une absurdité. En effet, l'idéologie dominante admet que la pensée est la seule chose qui s'anéantit aussitôt émise. Jusque dans la population profane en « sciences physiques », il est considéré comme irréfutable qu'aucune « énergie » ne disparaît sans se transformer en « matière » et inversement. Chaque chose étant énergie ou matière, il n'existe rien qui puisse s'anéantir, se transformer en rien. Seule la pensée bénéficie de cet extravagant privilège, paradoxalement conféré par les penseurs « matérialistes ». Ceux qui la nomment appellent une « pure pensée » une pensée qui s'anéantit. Une pure pensée n'est en effet plus aujourd'hui une pensée libérée de tout empirisme, puisqu'il est communément convenu, contre Kant, et en observant l'activité des cellules cérébrales, qu'une telle pensée n'a jamais existé, mais une pensée qui disparaît sans traces. Il suffit que quelqu'un de raisonnable frappe dans ses mains, et là où il y avait à l'instant une pensée indubitable, il n'y a absolument plus rien ! Cet inexplicable phénomène se double généralement de son contraire, tout aussi inexplicable : il existerait en effet des pensées, émises, qui ne se transforment jamais, deviennent immuables, éternelles ! Enfin, une minuscule proportion de la pensée est reconnue se transformant. C'est l'héritage d'observateurs inquiets et soucieux d'une époque déjà passée. Hegel, Marx, Freud, Breton, ont su signaler l'aliénation dans la pensée même, dans les choses, dans les hommes. Aussi l'aliénation est elle encore considérée comme lors de ces premières découvertes : comme une maladie de l'esprit individuel ou comme la vapeur de la locomotive de l'histoire. Car c'est toujours de ces deux façons qu'elle se manifeste d'abord, alors même qu'elle apparaît déjà comme la pollution même de la société et comme l'individualité même de l'esprit.

Posons maintenant qu'aucune pensée ne s'anéantit jamais et que toute pensée se transforme. Posons en outre qu'elle ne se transforme pas qu'une seule fois, qu'elle est capable de se transformer en dehors de tout émetteur de pensée, toute seule ; puis qu'elle est capable de se fondre dans une pensée non transformée ou en cours de transformation, et même de revenir dans son émetteur qui est simultanément récepteur. Quelle folie furieuse, quelle vapeur opaque, quel sac de nœuds ce serait ! Et bien, quel sac de nœuds c'est ! Et pour mesurer l'accélération récente du phénomène entre l'époque de Lukács où n'existaient pas même

deux milliards d'émetteurs-récepteurs de pensée et la nôtre où en existent à peu près cinq (sans compter tous les accélérateurs, relais, écrans et factices robotiques construits depuis), il suffit de tenter l'expérience analogique suivante : placez deux émetteurs-récepteurs de son avec des bandes sonores différentes en marche simultanément dans une pièce fermée. Puis placez en cinq, également avec des programmes sonores différents dans la même pièce. Vous entendrez la différence de compréhension entre une époque qui prétend maîtriser l'aliénation et se demande si elle est nécessaire à la pensée et un monde où l'aliénation elle-même abolit les questions à son sujet.

Un lieu commun récent voudrait que la désaliénation ne suive pas d'autres chemins que ceux de l'aliénation. Il n'existe rien qui soit de la désaliénation. L'aliénation, si mal connue de ceux qui l'ont à la bouche, ne peut disparaître que dépassée. Pour l'instant, elle s'étend. Il paraît tout à fait conforme à sa perpétuité et à l'impossibilité de la dépasser d'édicter de petites recettes individuelles contre l'aliénation. Elle est d'ailleurs le marais que la logique aristotélicienne et les recueils de maximes et d'aphorismes n'ont jamais pu pénétrer. Aujourd'hui ce marais recouvre cette logique et ces recueils, si bien que leurs chemins bien balisés sont devenus aussi glissants qu'alentour. L'écrasante majorité des humains la tolère et la promeut, souvent avec admiration devant une telle grandeur, comme si c'était une fatalité. Une petite minorité l'attaque, d'ailleurs sans le savoir. Cette minorité est le parti de l'histoire. Ses constituants qui ne désaliènent rien font l'histoire aujourd'hui en dépit et contre les autres.

C'est pourquoi la révolution dont est issu Lukács, conséquemment toutes celles qui y ont abouti, est d'abord le fait de poser une question, la question de l'aliénation. Et la contre-révolution n'est pas la réponse, mais l'impossibilité de la réponse : l'oubli de la question. Cependant, dans cette défaite, cette révolution a produit des réponses partielles que l'humanité possède désormais : poser la question de l'aliénation, c'est nécessairement faire une révolution ; faire une révolution, c'est au moins poser la question de l'aliénation. Et même dans l'oubli de la question se cache une réponse : la révolution est comme la pensée dans l'oubli, dans la défaite : elle se transforme, elle s'aliène.

II- La révolution de l'époque de Lukács a produit la plus puissante émission de pensée observée dans le monde jusque-là ; sanglantes jusqu'en 1945 compris, ses traces durent au-delà de la violence et de la durée de sa

répression. Les ennemis de cette révolution, les ennemis de la question de l'aliénation se sont organisés peu à peu en prêtres de l'aliénation, sans conscience ni de leur religion ni de leur maître. L'histoire était l'activité qui posait la question de l'aliénation, l'histoire avait pour principe une telle révolution, l'histoire elle-même devait être aliénée.

1945 est devenu le big bang de l'histoire, la dernière date universellement reconnue, la fin provisoirement provisoire de l'histoire. L'opposition de façade des deux partis vainqueurs de la révolution, celui qui était opposé à toute révolution (Hitler, Churchill, Roosevelt) et celui qui était chargé de sa récupération (Lénine, Trotsky, Staline), celui qui ne veut plus de révolution au-delà de 92 (la Plaine des démocrates occidentaux) et celui qui n'en veut plus au-delà de 93 (la Montagne des bureaucrates marxistes), celui qui étouffe la question de 1917 (CIA, FBI) et celui qui prétend y avoir répondu (KGB), est leur conférence de paix, leur complicité dans l'aliénation de l'histoire. En 1945 commence l'aménagement d'un temps sans histoire, privé d'histoire, un temps d'« histoires privées ». La « guerre froide » n'est que la période transitoire dont la durée est déterminée par la durée de vie de ceux qui ont connu, ou pu connaître, une conscience de l'histoire avant big bang. Mais la conscience de l'histoire, qui depuis 1917 est d'abord la conscience de l'aliénation, s'engloutit dans l'aliénation de la conscience. Tant que la dispute sur le monde tend à passer pour la dispute entre ses jacobins, l'histoire tend à passer pour passée.

Trois conceptions de l'histoire coexistent pacifiquement dans la conférence de paix qui est censée abolir l'histoire. Cette tolérance réciproque n'est possible que par l'absence de débat entre les tenants de ces conceptions. En coexistant pacifiquement, ces trois conceptions inconciliables de l'histoire contribuent à dissoudre l'histoire, de même que les conférenciers de la guerre froide, si convaincus du millénarisme de leurs résultats. Mais ramenées à la question de l'aliénation formulée dans sa totalité (quelle est la fin de l'aliénation ?), à la téléologie, les différences de ces trois conceptions s'épanouissent dans les réponses à une même question, appartenant singulièrement à la théologie : où se situe le paradis ?

La première est la conception conservative de l'histoire. Comme dans l'ancienne Chine, où la croyance le situait à l'époque antérieure à la plus ancienne dynastie, la dynastie Hsia, le paradis est ici dans le passé. Ce passé est le modèle du présent. Mais plus il s'éloigne dans le mythe,

plus il est difficile à égaler. Impossible à dépasser, il peut être au mieux atteint dans l'imitation. Cette conception est très minoritaire dans le monde aujourd'hui. Seules quelques sectes religieuses la prônent. Mais s'y apparentent d'assez près les ultra-conservateurs de toutes tendances, et d'à peine plus loin tout conservatisme. Elle est une couleur très vive, qui serait très rare pure dans ce tableau, mais très répandue mélangée.

J'appellerai déiste la seconde conception de l'histoire. Elle prévoit un au-delà après la vie. Personne ne se risque plus à la théoriser dans ce monde matérialiste qui n'a pas pris non plus la peine de l'expurger. Comme une couleur qui n'existerait que mélangée, elle serait cependant mélangée à toutes les autres. Elle correspond aujourd'hui à la peur et à la soumission, à l'irrationalité secrète et au sentiment de l'histoire. Aussi est-elle fort partagée mais peu défendue, honteuse et intérieure. Elle est la moitié du compromis de Hegel, amputée de son lien acrobatique avec l'Etat, dans un monde qui l'a amputée, elle, pour conserver l'Etat. Les progrès de cette conception s'affirment en proportion au progrès de l'indifférence à l'histoire, si bien que, dans le moment où sera renversée la domination odieuse de la raison, il y a fort à craindre que c'est cette conception-là qui retienne encore ceux qui viendront d'accomplir ce renversement. Jamais exilée formellement malgré la perfidie reconnue de ses cabales, cette reine douairière qui végète dans une existence semi-officielle rallie les croyances au détriment de ce qui les dépasse dans la même mesure que les religions rajeunies en douce dont elle provient.

La troisième conception de l'histoire est celle de Marx et du matérialisme économiste. C'est l'humain qui fait son paradis dans un avenir prévisible quoique non encore défini. Cette conception est la seule universellement approuvée ; elle est nettement la dominante de couleur du tableau. Même ceux dont le décor est conservateur ou déiste, ou les deux, s'y rendent s'ils sont sommés d'argumenter. Cette troisième conception se divise en deux tendances : pour la première, celle de Marx même, devenue fortement minoritaire, il est nécessaire de faire la révolution pour atteindre le paradis ; la seconde est d'accord avec cette idée du paradis, mais diverge sur la manière d'y parvenir. La haine de la révolution est à tel point la seule certitude affichée par cette tendance qu'elle va insensiblement déplacer « son » paradis vers le présent, devenant pratiquement de la sorte une quatrième conception de l'histoire. Mais comme de ces tendances, il s'agit aujourd'hui plutôt de dénoncer l'unité plutôt que les origines de l'antique scission, je continuerai de les appeler

des tendances. Reste, avant leur examen plus approfondi, à signaler que les héritiers de Marx, la tendance révolutionnaire, sont ceux qui ont seuls combattu entre 1945 et 1978 la conférence de paix permanente dont les deux partis constituent ensemble la deuxième tendance ; et que, malgré la disproportion grandissante en faveur de la deuxième tendance, la première s'est maintenue au-delà de toute cette période, ce qui n'a eu pour principale conséquence que de prolonger la guerre froide.

III- L'effacement progressif de 1917 fait grandir le mythe de Marx et le diktat orwellien de la guerre froide ressuscite dans l'indignation les derniers feux de la tendance révolutionnaire. « Il faudrait bientôt la quitter cette ville qui pour nous fut si libre, mais qui va tomber entièrement aux mains de nos ennemis... Il faudra la quitter, mais non sans avoir tenté une fois de s'en emparer à force ouverte... » Ainsi, l'arrière-garde de 1917 est partie une dernière fois à l'assaut, mêlée à l'avant-garde de 1978. Après une génération d'hébétude et de stupeur, une jeunesse déjà si pauvre qu'elle a oublié l'histoire prépare l'offensive de sa vie. Le paysage alentour a changé : la fascination pour l'esprit au-delà de l'idéologie, la barbarisation des pauvres, l'irrespect massif des lois commencent à s'exprimer de manière désordonnée. Déjà en décomposition, la classe ouvrière reproche aux marxistes en Chine et en Europe de l'Est, puis de l'Ouest, de trahir Marx. C'est vêtu de marchandises et la télévision allumée que le débat sur l'aliénation resurgit dans des borborygmes sans syntaxe apparente. Et quoique en liquidation officielle, l'histoire comme pratique de l'humanité est ranimée en des foules anonymes et qui l'ignorent.

Avec l'Internationale situationniste puis dans *La Société du spectacle,* Debord est le théoricien de cette ébauche d'offensive. Peu avant 1968, les situationnistes avaient commencé un déménagement du point d'observation critique. En reconnaissant la fête dans la révolte (qui n'est plus un devoir) ou l'ambiance dans la ville (qui devient terrain de jeu), ils indiquent au passage le puissant déferlement de la pensée inconsciente sous sa forme la plus irrationnelle, la plus passionnante. Non sans une détermination enthousiaste, ils ouvrent finalement le quotidien à la publicité. La pénurie de débat sur le monde, depuis 1921, avait généralisé ce temps esclave.

Debord, dernier théoricien de l'histoire de la tendance de Marx, expose l'histoire de la conscience historique et l'histoire de l'histoire elle-

même. C'est l'étendue du décalage entre la conscience historique et la conscience de ceux dont Debord pense qu'ils font l'histoire, c'est-à-dire qu'ils feront la révolution, qui rend cette démarche déjà si nécessaire. Cette même époque l'oblige également à opposer temps cyclique et temps irréversible, puis à nommer le temps quotidien comme étant le temps pseudo-cyclique qui s'oppose au temps historique. Il ne m'est pas compréhensible comment la critique sans ambiguïté du temps quotidien que Debord est le premier à faire a pu être comprise à l'inverse, comme une apologie du quotidien, par autant de ses lecteurs déclarés. En revanche, la finalité de l'histoire y est toujours celle de Marx, le paradis réalisable dans un avenir proche : « Le monde possède déjà le rêve d'un temps dont il doit maintenant posséder la conscience pour le vivre réellement. » Apparemment, il était encore bien difficile en 1967 de dire que le monde possède encore le rêve d'un temps dont il doit maintenant posséder la conscience pour le dépasser réellement. Cette tendance du parti économiste qui soutient la révolution la mythifie toujours parce qu'elle mythifie ses conséquences : « Le projet révolutionnaire d'une société sans classes, d'une vie historique généralisée, est le projet d'un dépérissement de la mesure sociale du temps au profit d'un modèle ludique de temps irréversible des individus et des groupes, modèle dans lequel sont simultanément présents des *temps indépendants fédérés*. C'est le programme d'une réalisation totale, dans le milieu du temps, du communisme qui supprime "tout ce qui existe indépendamment des individus". » Devant nous, la guérite irréversible, au-delà, l'éternité. C'est ce qu'il y a de communiste dans le millénarisme qui fait distinguer les millénaristes des autres religieux à Debord, et c'est ce qu'il y a de millénariste dans le communisme qui me fait dire que le communisme est un succédané millénariste du paradis. La religion est la contradiction de l'histoire en temps que croyance en un temps infini pour l'humanité. C'est Norman Cohn qui aurait donc raison contre Debord et les « espérances révolutionnaires modernes qui sont des suites irrationnelles de la passion religieuse du millénarisme ». La différence entre Debord et les millénaristes est que lui ne croit pas en Dieu. Il n'en exprime pas moins, fondamentalement, le même rêve religieux que les millénaristes. Car le but de l'histoire serait de réaliser l'homme total, mais sans le supprimer ; de retrouver (plutôt d'ailleurs que de seulement trouver), comme si elle avait été perdue dans quelque nuit des temps bien regrettée (sorte de période pré-Hsia), la maîtrise de la totalité, mais dans

l'infini : tout le monde jouera avec le temps, mais *sans cesse*. Cette fin du temps est sans fin. L'instauration des temps indépendants et fédérés, la révolution, sera en fait le dernier acte historique de l'humanité. Car même si *la suite* est prévue théoriquement comme l'essentiel, l'essentiel est bien l'instauration de cette suite, à côté de quoi cette suite est indifférente : des temps indépendamment fédérés simultanément présents. Les ennemis de toute révolution à venir ont partiellement réussi à discréditer toute révolution à venir en caricaturant en « grand soir » ce moment mythique de la production par les humains de leur fin infinie. Nonobstant ces quolibets, des ultra-« révolutionnaires » autoproclamés proclament encore que nous vivons dans quelque préhistoire et que l'histoire ne commencera qu'avec ce big bang. Déchantez, camarades. L'histoire est là, *tout le temps*. L'histoire est l'activité des hommes, même aliénant leur conscience, même englués dans le temps pseudo-cyclique, même si cette activité nous contredit. Chaque activité humaine n'est pas historique, mais toute l'activité humaine est historique. Et au-delà d'une révolution, il y a une autre révolution, et ce mouvement a une fin, qui est la fin de l'humanité, sa réalisation. Et cette réalisation est en même temps la suppression du temps. L'histoire est la preuve de la fin du temps.

IV- Malgré qu'elle n'ait jamais produit en guise de théoriciens que des carpettes à idéologie, non citables hors de l'injure, la tendance ennemie de toute révolution dans la conception économiste de l'histoire commande aujourd'hui à l'écrasante majorité des humains. Elle est marxiste, c'est-à-dire en opposition à celle de Marx ; elle reprend les catégories de l'économie politique, simplement dans un détail infini, qui exclut toute critique et même toute conception de la totalité. Le matérialisme y est monde. Le paradis y est réalisable par les hommes, sur terre. Mais aucune révolution ne sera nécessaire à cette réalisation. Le big bang, qui pour Marx, Lukács et Debord est la révolution à venir, a déjà eu lieu. En 1945, les disciples du stalinien Lénine qui disent *la* révolution a déjà eu lieu et les évolutionnistes positivistes qui prétendent que la révolution a échoué, *donc* elle échouera toujours, entrent en conférence de paix *éternelle*. Ainsi, la date de cet accord, 1945, se substitue à la date de cette révolution, 1917.

Le paradis est certainement dans l'avenir, puisqu'il est impossible de convaincre les vaincus qu'ils sont dans le paradis, mais comme une insensible évolution y mène, il n'est pas déterminable à partir de où et

quand commence le paradis. De sorte que le paradis peut très bien déjà avoir commencé. Depuis big bang, nous vivons dans le meilleur des mondes. Si un sourcil se fronce à l'énoncé de cette énormité, il est toujours possible d'ajouter : sauf que l'autre signataire de la conférence de paix de 1945 existe toujours. Ainsi le spectacle diffus et le spectacle concentré, pour parler comme Debord, s'appuient l'un sur l'autre. Leur nécessité réciproque dure tant que des sourcils se froncent à l'énoncé de leurs énormités concernant la finalité de l'histoire, tant qu'existe le parti de Debord.

1968, qui commence quelques semaines après la publication de *La Société du spectacle*, est ce froncement de sourcils, l'irruption soudaine, pratique et visible de l'histoire, la fin du débat de 1917. Ce dernier soubresaut du parti vaincu alors repose aussitôt la question de l'aliénation et montre dans le monde entier et dans le temps irréversible l'effrayante étendue acquise par l'esprit objectif indépendant. C'est ce qui a fait penser à beaucoup de contemporains que cette dernière manifestation était le début d'une époque.

Mais l'étouffement de cette lueur caractérise la victoire de ces autres millénaristes, les millénaristes contre-révolutionnaires. Maintenant il devient possible d'insinuer qu'avenir et présent sont la même chose, que le paradis n'est que cette unité, que le monde ne changera jamais. La révolution a déjà eu lieu, la révolution échouera toujours. L'histoire n'a plus de sens. A l'insulte des situationnistes vaincus, le quotidien devient la mesure dominante du temps. Les historiens deviennent les salariés réduits à vérifier au public que le quotidien est une fédération de temps indépendants, dans le passé, puisque l'histoire est désormais le passé, antérieur à 1945. Ainsi naît un quotidien à Confucius et à Montezuma, aux esclaves d'Athènes et au peuple de Rome, aux paysans allemands de la guerre de Trente Ans et aux jacobins de la révolution de 1789. Cette apologie du quotidien est l'apologie de la misère à laquelle sont d'ailleurs également soumis ces apologistes et leurs employeurs. Par conviction ils inculquent avec enthousiasme aux pauvres que leur défaite de 1917-1921 est en fait une victoire. Depuis 1945 règne ce grossier sophisme populiste : la victoire de la pauvreté, c'est la victoire des pauvres. Par conséquent, dans le passé (dans l'histoire), les vainqueurs du monde, les gardiens du paradis ont toujours été des pauvres, ceux qui comme tous aujourd'hui croupissaient dans le quotidien. En vérité, dans le passé (dans l'histoire), ce ne sont pas les grandes actions, le génie ou la

richesse prodiguée qui comptent, non, c'est la misère quotidienne, puisqu'aujourd'hui il n'y a plus de grandes actions, de génie ou de richesse prodiguée, puisqu'aujourd'hui c'est la misère quotidienne qui triomphe, seule, en définitive. Et si ces pauvres d'antan étaient alors tenus pour quantité négligeable et qu'on leur déniait toute humanité, ce n'est pas parce qu'ils étaient quantité négligeable ou qu'ils n'étaient pas humains, c'est par une ruse des vilains riches qui éclaire bien leur aveuglement : ils ne reconnaissaient pas la notion de quotidien.

Cette vision quotidianniste de l'histoire est aujourd'hui enseignée dans toutes les écoles. Et depuis que les écoles forment les pauvres, l'histoire y est un objet de dégoût. L'histoire y paraît une abstraction absurde sans rapport avec leur survie. Le militantisme quotidianniste renforce ce rejet. Si l'histoire n'est que le quotidien du passé, quel intérêt ? Si le passé n'est que la glorification du présent, quel besoin de connaître le passé ? Qu'importe l'histoire, puisque le résultat de l'histoire est que ce que nous faisons n'est pas de l'histoire, et qu'il n'y a plus d'histoire *à faire* ? Ceux qui ont fait l'histoire, les riches du passé, ne sont pour les pauvres d'aujourd'hui que des monstres, même découpés en petites rondelles quotidiannistes télévisuelles, où ils ne ressemblent plus qu'aux caricatures chamarrées des pauvres qui les comparent à leurs présentateurs. Aussi l'histoire passe-t-elle enfin pour un hobby, une manie, au mieux une érudition masturbatoire assez proche de la philatélie. Les pauvres modernes, dont chacun est affligé d'un ou plusieurs dérivatifs analogues, n'ont aucune raison d'en douter : le quotidien lui-même est beaucoup plus riche que l'histoire quotidianniste.

Les historiens quotidiannistes, cependant, pénètrent encore assez souvent dans la période après big bang, au nom de leur spécialité. Mais ils ne sont là que convoqués en garants d'une néo-historicité dont le brevet leur échappe. Il existe, en effet, des spécialistes du présent, les professionnels de l'information quotidienne (la langue française procède à cette abréviation significative : pour journal quotidien elle dit simplement quotidien), qui parfois s'appuient sur l'autorité intellectuelle présupposée aux historiens pour accorder le label d'historique à quelque événement qu'ils ont besoin de grossir. Et comme ils sont nombreux et en concurrence, ils ont souvent recours à cette ficelle. Si bien que le qualificatif d'historique s'est avili en superlatif dans le langage quotidien. Dire d'un objet ou d'un événement qu'il est historique ne signifie plus que dire qu'il prévaut sur les objets ou événements de même espèce. Aucun

cynisme, aucune vue d'ensemble ne préside à un nivellement aussi navrant. Au contraire, leurs auteurs dont les trucages et désinvoltures ne sont déterminés que par des impératifs au jour le jour, croient eux-mêmes que l'image distordue qu'ils fabriquent est le monde réel. Ainsi, l'état d'urgence permanent selon lequel il est interdit de faire jamais d'histoire s'énonce inversement : l'histoire se fait tous les jours.

Dans la société quotidianniste, les informateurs occupent en ceci la place des historiens de l'antiquité : ils sont les médiateurs entre ceux qui font l'histoire. C'est pourquoi leur importance est grandissante. Ils ont pour parti, par position et par principe, d'empêcher toute histoire, d'arrêter le temps. Le présent, leur gagne-pain, doit être infini. Depuis 1945, leur activité peut se diviser en deux périodes. Tout d'abord une période d'installation : les événements sont découpés de manière égale et quotidienne, c'est-à-dire qu'il est fait abstraction de la qualité historique d'un fait ou d'une action. Cet intensif martèlement d'informations syncopées se déploie aussi en extension. En musique, cette frénétique provocation de frénésie est appelée le Rock. Ce quotidien est une succession de temps indépendants fédérés simultanément présents. Il naît un quotidien à la ville et à la campagne, au Gujarat et dans l'Alentejo, à l'ouvrier et à l'astronaute, à mon boulanger et à son chien, aux homosexuels et aux maisons de la culture, à l'amour et aux micro-ondes. Très vite, en découpages égaux se trouvent juxtaposées toutes choses. Les causes et les effets, l'a priori et l'empirique, la logique sont perdus dans un rythme accéléré, livré à lui-même et qui dépasse de beaucoup, en l'y attachant, toute conscience. Grâce à ce processus de l'aliénation, la perte du jugement historique est aujourd'hui universelle. La mémoire elle-même se rétracte dans la mémoire des coups reçus, dans la mémoire des sensations. Prenez n'importe qui de votre entourage et demandez-lui quels ont été les principaux événements il y a trois ans, il y a cinq ans et pourquoi ils ont été principaux. Appelons cette embarrassante expérience le premier jeu post-situationniste.

Parmi les historiens de plus en plus dégradés en faire-valoir décrépits de l'information quotidianniste a commencé une réaction contre cette période. Il s'agissait de réhabiliter une soi-disant histoire événementielle. Au grand dommage de ces ridicules historiens, tous les arrivistes novateurs affluant en masse vers l'information quotidianniste depuis son premier grand coup d'Etat moderne dans l'affaire du Watergate (en Europe, chaînes de télévisions privées, radios « libres » et quelques

nouveaux journaux dont *Libération* est le prototype) ont aussitôt repris à leur compte cette réforme. L'information a désormais le pouvoir de fabriquer et de déterminer des événements historiques ; passer sous ses fourches Caudines est le seul certificat qui permet à un poète, un savant, une vedette, un policier, d'être reconnu. D'autre part, la principale opposition qui restait à son autorité était l'indifférence qu'avait générée la monotonie de son découpage, qui rendait identiques faits et actions comme des marchandises fabriquées à la chaîne. La faction novatrice de l'information quotidienne commence donc à assembler des bouts d'informations quotidiennes en tas artificiels qui deviennent des pseudo-événements historiques. L'unité du spectacle diffus et du spectacle concentré, le spectacle intégré pour parler comme Debord, s'épanouit avec un tel succès qu'il rallie maintenant les tendances les plus conservatrices de la profession. Ce qui se perd maintenant est la capacité analytique et la capacité synthétique, c'est-à-dire le plaisir de choisir, la négativité de trancher, la certitude de savoir. L'ignorance des faits grandit avec le conformisme de l'appréciation. Le sentiment provoqué chez l'informé est devenu le but de l'information. Prenez n'importe qui de votre entourage et demandez-lui quels sont les trois, les cinq principaux événements de l'année écoulée et pourquoi. Le résultat sera la résultante de deux facteurs : d'abord l'importance quantitative du spectacle d'un événement, ensuite la proximité de cet événement dans le temps ; et le pourquoi sera n'importe quoi, mais en accord ou en réaction au pourquoi suggéré par l'information dominante. Faisons que cette dramatique expérience mérite d'être appelée le dernier jeu post-situationniste.

La déchéance de la conception de l'histoire vers le quotidien est le progrès de l'aliénation, non seulement dans l'histoire, mais de l'histoire elle-même. Maintenant l'histoire n'a disparu ni avec Debord, ni avec l'information quotidianniste, ni même dans son début de scission d'avec elle-même. Les faits et les actes n'ont pas disparu ; mais il faut réapprendre à les découvrir. Et les pensées conscientes ne sont que dissimulées sous la vase de mensonges qui recouvrent ces faits et actes. Libérez ceux-ci et celles-là vous sauteront au cœur comme la richesse du monde.

C) LA PARTIE EN COURS

La définition de l'histoire est la thèse, la perte historique de la conception de l'histoire, l'antithèse. L'unité de l'histoire et de la négation de l'histoire, qui supprime leur indépendance, la synthèse, est le monde actuel. Un dialecticien scrupuleux, si toutefois il en existe encore, pourrait facilement dénoncer des manques de rigueur méthodologiques dans l'apparition de cet ici et maintenant déterminé. Mais peut-être est-ce là précisément la vérité de notre temps. Dans l'aliénation surtout, la dialectique semble devenir la mesure du retard de la conscience. La dialectique est un moyen, historique, de la conscience. Mais si ce moyen, rigoureux, devient un corset, lourd et pénible à l'usage, s'il ne peut plus rendre compte de la nouveauté qu'avec retard, alors il devient impropre au parti de la nouveauté. Aussi, un discours où l'impromptu se mêle à la dialectique n'est pas nécessairement maladroit ou de mauvaise foi, car ainsi est le mouvement de l'esprit de notre époque. Le latin déjà mauvais de Grégoire de Tours authentifiait plus qu'il ne discréditait son époque si dense en miracles barbares.

L'histoire est définie comme un jeu. Le quotidiannisme triomphant n'est pas d'abord l'ennemi dans le jeu, mais l'ennemi du jeu. Mais le rapport entre un parti qui joue et un parti qui nie le jeu est un jeu, ou plus exactement, une partie du jeu. Comme chaque commencement de l'histoire a la prétention d'être le commencement définitif de l'histoire, chaque partie de ce jeu commence dans la prétention d'être la dernière. Chaque partie contient la totalité de l'histoire, la perspective et la certitude de l'achever. Cette unique limite extérieure, si simple et absolue, se réfléchit dans la partie en cours comme division entre les deux partis, simple et absolue, comme unique règle du jeu.

Cette règle, au fond, n'énonce rien d'autre que : le jeu est une guerre, ici et maintenant. La guerre n'est rien que la phase du jeu où les règles sont le moins bien établies, mais où celles qui le sont le sont

le mieux. Aussi les concepts de la guerre sont-ils souvent les plus adéquats pour rendre compte de la partie en cours : stratégie et tactique, offensive et défensive, théâtre d'opération et terrain de bataille. Les catégories de la pensée y deviennent des armes. Malgré ou peut-être à cause qu'il soit aujourd'hui dénigré, le courage est ce qui manque le moins dans la partie en cours, à condition qu'il retrouve son orientation. Sang-froid, patience, intelligence de l'ensemble du théâtre des opérations, sont des vertus également tombées en désuétude dans les deux camps. Même organisation et rigueur ne sont qu'un résultat fortuit, obéissant à des motivations qui n'ont pas la victoire pour but. L'objet de la victoire, le but de la guerre, manquent autant que la conscience du jeu dans chacun des camps. Logiquement, enfin, le point culminant, où une offensive est dissoute dans la victoire ou dans la défaite, n'est plus observé, si bien que même lorsque les situations se renversent, les comportements restent les mêmes, comme si rien ne s'était passé.

Il existe bien des lois, en telle profusion d'ailleurs que personne ne les connaît toutes, mais tombées dans l'irrespect elles ne sont plus que des armes sans tranchant, des massues. Il existe également une moralité, mais qui, elle aussi, transgressée par tous les partis et la plupart des individus n'est plus qu'un épouvantail empaillé ou bien l'affiche de l'hypocrisie. Cependant, chacun des deux partis obéit à des principes évidemment issus du but qu'il a, sans se le donner, dans la guerre. Logiquement, le parti qui ne veut pas du jeu y triche, ce qui ne nuit pas toujours plus à son ennemi qu'à lui-même, puisqu'il ne peut tricher qu'avec les règles qu'il décrète lui-même ; conservateur, il manifeste souvent des répugnances, qui lui coûtent parfois cher à supprimer ; défenseur sans le savoir de l'aliénation, il refuse d'admettre l'existence de la partie en cours, et d'une manière générale ne voit jamais tout ensemble, pas même que l'histoire est ce jeu. Cela le contraint à paraître tout le temps à l'offensive dans un monde qu'il défend sans autre objectif. Cette prévention entraîne une myopie et une grande fragilité au moment où son ennemi lui saute aux yeux. Dans l'autre camp, les faiblesses de principe paraissent plus grandes encore. Le but inconscient y est d'organiser le débat sur l'humanité. D'une part ceci implique de s'organiser ; d'autre part de formuler le débat. Mais la conscience est devenue si universellement un moyen de l'aliénation que la négation de l'aliénation ne se situe presque qu'exclusivement en dehors de la conscience ; et même, que la négation de l'aliénation est récupérée par son contraire au moment où elle se prend elle-même comme objet,

c'est-à-dire au moment où elle prend conscience d'elle même. Ce renversement est aujourd'hui la contradiction de ce parti. Il invalide et condamne toute théorie révolutionnaire. Il est la malédiction qui a rendu insoluble la question de l'organisation dans le parti de l'histoire. Il est l'avant-poste de l'aliénation jusque dans la rue. Le débat est aujourd'hui ouvert de savoir s'il vaut mieux le contourner ou l'affronter. En attendant, ce sont les manifestations non conscientes, non médiatisées, qui seulement, mais immédiatement, s'opposent à la médiation aliénée. Elles constituent les événements de la partie en cours. Brèves et fulgurantes, sans conscience ni langage, ce sont des affrontements. Le concept de débat s'en trouve aliéné : c'est devenu une série d'actes sur lesquels se greffe un discours, mais jamais l'inverse.

De ces quelques difficultés, parmi les plus criantes, se conçoit que la partie en cours ne fait encore que chercher son début.

1) Du THEATRE DES OPERATIONS

La partie en cours est loin d'être jouée. Jamais l'humanité n'a été plus jeune et puissante. Partout de timides émotions d'adolescents annoncent des passions, inconnues jusque-là, mais qui veulent faire voler en éclats les mystères de celles du passé.

Depuis 1945 a commencé la première guerre mondiale. C'est vraiment une guerre moderne : ni déclarée, ni reconnue, menée encore avec honte et retenue. Contrairement aux deux meurtriers conflits entre Etats auxquels a été prêté le qualificatif de mondial, dans celle-ci tous les hommes sont concernés et responsables. Car le conflit est entre tous. Lentement, en plusieurs générations, ils vont tracer la frontière de leur dispute nouvelle que d'ici là ils ne peuvent s'avouer. Mais de brusques étincelles de même couleur se sont déjà multipliées, éphémères, dans les endroits les plus éloignés, les plus reculés. Voilà qui arrête le regard et détermine la direction (1953). Puis, certaines de ces étincelles deviennent des flammes, tièdes mais claires, brèves mais hautes. Au loin déjà, une

sorte de tambour, rire et fureur mêlés, se fait l'alphabet d'une nouvelle langue dont l'origine est dans l'avenir (1968).

A la faveur de cette confusion nocturne, des premières silhouettes se distinguent, élevant une barricade au-dessus des consciences. En pillant le temps des supermarchés, les uns pour détruire les supermarchés, les autres pour tuer le temps, se reconnaissent ceux qui vont utiliser la barricade comme base d'opérations. Maintenant l'émeute commence la guerre. D'autres silhouettes apparaissent dans le petit matin de la bataille (1976). L'insouciance est passée. La bataille s'engage, acharnée, sourde, obscure (1978-1982). Comme pour jauger leurs forces les deux partis ne s'emploient pas à fond. Pourtant, jamais plus ils ne se regarderont sans haine. La jeunesse a été battue, les vaincus de la bataille s'évanouissent comme après une émeute isolée, la police démantèle les petites barricades et construit un musée autour des plus grosses ; elle n'ose pas conclure en achevant sa victoire au fond des bidonvilles et des banlieues, où la retraite s'est réfugiée en désordre.

Toujours rien n'est donc joué. Un silence gêné suit ce premier engagement majeur, couvert par un babil précipité où il est question de tout sauf de cela. Certains sont abusés par cette assurance de faible qui dissimule mal la peur. Mais les sillons de la bataille marquent pour la première fois la frontière entre les camps.

D'un côté le parti quotidianniste, de l'autre ceux qui s'affranchissent de ce temps en l'attaquant ; d'un côté la vieillesse qui voudrait vivre éternellement, de l'autre la jeunesse qui ne craint pas d'envoyer sa tête dans ces murs ; d'un côté des bourgeois dégradés, des fonctionnaires corrompus, des aspirants à tout vedettariat, de l'autre des sauvages hurlants, vociférants, gravement malades de la pauvreté inutile de leur vie ; d'un côté une armée de sous-officiers hiérarchisés, secs et bas, de l'autre une horde de barbares sans chefs, avinés et orgueilleux ; d'un côté le mensonge est toléré, de l'autre la vérité pratique est le but.

Mais tant de monde encore oscille entre les camps : rien n'est joué. Cela ne durera pas. Bientôt les valets subalternes, comme les pseudo-révolutionnaires (n'est révolutionnaire que celui qui fait une révolution et non celui qui prétend vouloir la faire) qui ont manqué la bataille parce qu'ils n'ont même pas vu qu'elle se jouait et qui par conséquent nient qu'il y en ait eu une (comment pourraient-ils, eux, l'avoir ratée ?), se retrouveront à leur tour apostrophant ou apostrophés, déchirant ou cousant des galons.

La partie où tout se joue est en cours. L'ennemi n'est ni omnipotent ni impotent. Et le parti de l'histoire n'est ni si fort ni si faible. Ses éclaireurs d'aujourd'hui seront peut-être les martyrs de la partie, c'est vrai ; mais ils deviendront peut-être aussi ceux à qui revient la gloire de fixer les règles du jeu. C'est la guerre. Les premiers y sont ceux qui disparaissent ou qui en allument la lumière.

2) DU TERRAIN DE LA BATAILLE

Le temps historique, contrairement au quotidien, est en relief. Certaines périodes s'y détachent comme des montagnes dont certains instants sont les cimes. 1978-1982 est une de ces périodes dont la grandeur ne sera mesurée que dans l'éloignement, mais qu'on peut déjà affirmer avant que ses conséquences ne soient des avalanches. Sa durée non plus n'est pas arbitraire. Beaucoup de choses s'y terminent ou s'y révèlent terminées. Tout autant de nouveautés s'y affirment.

Il y eut d'abord une offensive double, longtemps prévisible et partout imprévue. La première surprise est qu'elle fut double, c'est-à-dire que deux offensives simultanées se soient ignorées. Quoique leur coïncidence s'explique, leur complémentarité change tout. Ainsi elles ne s'expliquent que l'une à côté de l'autre, l'une dans l'autre. Car leur but s'avère identique, comme leur esprit. Ce sont des humains qui ont attaqué à première vue d'autres humains, mais en réalité ce que ces autres humains défendaient. Ni les uns ni les autres n'ont embrassé la mesure de l'enjeu. Pourtant dans leurs émotions, dans leurs actions et réactions, jamais rien n'a davantage ébranlé la fragile communauté des hommes, ne l'a autant balayée de la vérité de leurs possibilités devenues prodigieuses.

Ensuite, toujours dans le même brouillard des consciences, l'attaque a été contrée. L'hésitation est née partout. L'offensive doutait, trop faible pour avancer, trop forte pour reculer. La jeunesse du débat butait sur l'articulation à donner à la suite la plus ambitieuse.

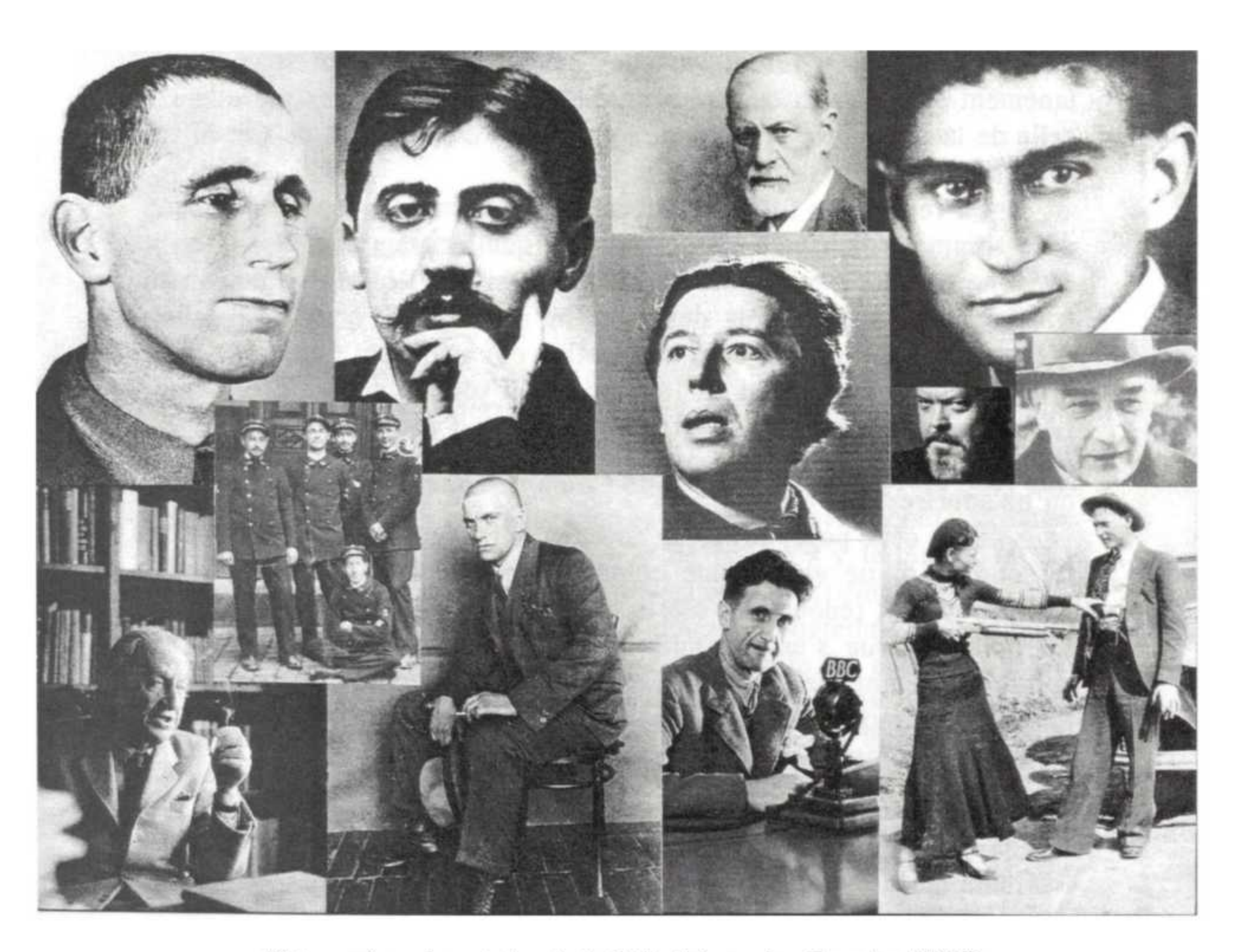
Dans ce balbutiement timide et maladroit, la sensation du point culminant s'est perdue : était-il passé ou se préparait-il ?

Il se préparait. Deux autre fronts s'ouvrirent au même débat, avec des forces neuves, des arguments nouveaux, des espoirs de conclusion renouvelés. A ce canon-là on pouvait entendre la première offensive tonner toujours, d'autant plus menaçante qu'aussi bien renforcée. L'été et l'automne 1981 firent trembler le monde, mais pour longtemps. Les quatre offensives y furent vaincues en quatre points, presque simultanément et tout à fait séparément. Et la défaite la plus extraordinaire, celle de la cinquième colonne de l'époque, a été que cela ne soit ni su, ni compris, ni mémorisé.

La répression fut plus embarrassée que cruelle, quoique le sang d'un sommet spirituel ne coule souvent que longtemps après, et qu'il est donc trop tôt pour signer un bilan. Aussi peu l'offensive n'avait su frapper droit, aussi peu la défensive ne sut nommer ceux qu'il fallait défaire. Tout s'évanouit dans l'hésitation qui avait tout fait naître, sauf le changement rampant dans les ruines qui sont sa première demeure. L'occasion était passée, le parti de l'occasion décapité. Mais sa tête avait été si peu de choses que la perte de cette tête n'arracha depuis qu'un sourire amer à la menace.

Pour cette pose, qui est si douce et qui est si dure, glacée comme le sommet quitté et brûlante comme le centre de la terre, la suite, malheureuse et redoutable, mérite aussi d'être dite. Tout y est rétréci. Le point de vue s'est écroulé. Dans la retraite, le regard est bas, contraint d'embrasser la petitesse. La grâce et la colère s'écrasent sur l'esprit du temps sans pitié. L'aliénation, en reprenant l'amour, manie ce lent tourbillon irréversible qui occupe l'absence de l'histoire.

« De l'histoire » est l'introduction à l'ouvrage intitulé *Du 9 janvier 1978 au 4 novembre 1979*, d'Adreba Solneman (éd. Belles Emotions, 650 p., 300 F). Elle a été rédigée en 1990. L'année suivante, sa publication dans le bulletin de la Bibliothèque des Emeutes avait été rejetée parce que ce bulletin devait être le compte rendu de l'activité de la BE (principalement dans le détournement de l'information) et non de sa théorie. Depuis, cette activité s'est avérée manquant essentiellement d'une déclinaison de cette théorie. C'est à ce titre que le texte précédant figure, comme le premier à poser clairement et de manière centrale la question de la finalité.



1er Congrès préparatoire de la Bibliothèque des Emeutes (1921)
De gauche à droite et de haut en bas : Brecht, Proust, Freud, Kafka, Landru, Cravan, Durruti, Pannekoek, Reich (assis), Breton, Welles, Musil, Lukács, Maïakovski, Orwell, et Chrétien Franque en train de jouer avec le feu.

REMETTRE EN MARCHE LA THEORIE DES CONSEILS

Les conseils auxquels il est fait référence sont apparus en

- 1905, en Russie
- 1917-21, en Russie
- 1918-23, en Allemagne, Bavière, Hongrie, Thuringe
- 1927-31, en Chine
- 1956, en Hongrie
- 1968, en France
- 1968-69, en Tchécoslovaquie
- 1974-75, au Portugal
- 1975-78, en Ethiopie
- 1978-81, en Iran
- 1991, en Irak

1 - BONS CONSEILS

I

L'intérêt du conseil né des révolutions de ce siècle, et de ce siècle seulement, est d'abord qu'il soit apparu si souvent alors que l'idéologie qui le soutenait, le conseillisme, était si marginale que la plupart des membres de conseils n'en ont jamais même entendu parler. Sa richesse, ensuite, est qu'il ait été la seule forme d'organisation issue des révoltes spontanées à rejeter a priori les formes d'organisation pensées avant cette révolte, en cohérence donc avec cette spontanéité. C'est en quoi le conseillisme est le contraire du conseil.

II

Le conseil est d'emblée une critique et une alternative à l'Etat. En tant que critique, il continue la révolte dont il est issu ; et en tant qu'alternative, il la cesse. Mais aucune autre forme d'organisation éprouvée n'a été élaborée et expérimentée depuis les premiers conseils en Russie, en 1905, dans l'intention de s'opposer à l'Etat et dans le but de le supprimer.

III

Pour tous ceux qui se demandent comment dépasser l'émeute moderne sans perdre son authenticité, quelle base organisationnelle donner à une offensive sans chefs, et dans quel type d'alliance la pratique et la théorie peuvent vaincre leurs séparations, le conseil est une possibilité à envisager. Mais l'expérience montre qu'en tant qu'institution le conseil freine l'offensive, et qu'en tant que forum il abandonne la parole aux manipulateurs, bolcheviques et sociaux-démocrates après 17, gauchistes après 68, gauchistes et islamistes après 78. Cependant, le fait qu'il soit une tribune issue explicitement du soulèvement donne à ce soulèvement une parole, même insuffisante, qu'aucune autre « situation construite » n'a initiée. En tant que lieu de dispute et de débat, le conseil est la conception la plus adéquate connue de la continuation de l'émeute moderne.

IV

Le conseil est le seul organisme de l'histoire, depuis la révolution en Russie, à avoir posé et appliqué la démocratie. Il est le seul groupement d'individus publiquement en rupture avec l'organisation de la société issue de la révolution, puis de la contre-révolution en France, à avoir prôné et pratiqué la révocation à tout moment de ses propres délégués. Il est le seul instrument de décision souverain à avoir dégradé les gestionnaires de la société en commis, et la gestion en commission. Cependant, si ce principe semble avoir existé à chacune des révoltes où sont apparus des conseils, c'est seulement une minorité d'entre eux qui l'a effectivement stipulé et appliqué.

2 - MAUVAIS CONSEILS

V

Le terme même de conseil est une auberge espagnole. Toi et moi nous proclamons conseil ? Cela suffit pour que nous en devenions un. Soviet, Rat, conseil, shura associent des significations extrêmement traditionnelles à des formes organisationnelles issues de mouvements qui étaient porteurs de la nouveauté dans l'histoire. Shura, par exemple, correspond à une forme d'organisation de l'islam pré-étatique. Le shah d'Iran avait instauré des shuras dans toutes les grandes entreprises, « conseils » où siégeaient un tiers de représentants du personnel, un tiers de représentants de l'entreprise, un tiers de représentants de l'Etat. Ces organismes de neutralisation du conflit social sont souvent, à la révolution, devenus le conseil, parfois même pas épuré par la vengeance, de l'entreprise en grève. Les seules limitations sémantiques du conseil ont été de lui adjuger un adjectif, représentant souvent son ancrage corporatiste : ouvrier, paysan, de soldats. L'incapacité des membres du conseil à mieux déterminer leur organisation en rupture de la société ne leur a pas permis de se démarquer clairement de tous les sens homonymes du mot, parmi lesquels figurent aussi le Conseil d'Etat et le conseil d'administration.

VI

La possibilité d'appartenance à une autre organisation, sociale, religieuse, ou politique, en dehors du conseil, ne semble jamais avoir été remise en cause par le conseil lui-même. Même les situationnistes, pourtant adversaires déclarés de la double appartenance, n'ont pas démissionné de l'IS ou dissout celle-ci en fondant le CMDO, avec des membres d'au moins une autre organisation. Anweiler donne la composition *politique* du deuxième Congrès des soviets d'octobre 1917, où les « sans parti » additionnés à ceux « d'appartenance inconnue » ne totalisent pas plus de 4 à 8 % du total des délégués, selon les modes de calcul, contre environ 50 % pour le seul parti bolchevique ; au premier Congrès des conseils d'ouvriers et de soldats d'Allemagne, qui eut lieu du 16 au 21 décembre 1918, Prudhommeaux dénombre 50 délégués sans affiliation de parti sur 489, pour 288 sociaux-démocrates. Et en Iran,

après avoir laissé entrer les gauchistes, il n'y eut aucune raison d'y refuser les islamistes. Ainsi, au moment où les conseils commencent à se fédérer, c'est déjà sous la direction des ennemis de la révolution. Outre cette ouverture à leurs liquidateurs, la possibilité de la double appartenance dégrade le conseil en un organisme neutre et fonctionnel, sans implication complète de ses participants, avec une identité molle et sans subjectivité.

VII

Tentative de dépassement de la spontanéité, les conseils sont principalement les fossoyeurs de la spontanéité. Nés d'une époque où les révoltes se voulaient économistes, ils se sont identifiés autour des tâches de gestion. Pannekoek, dont le célèbre ouvrage *Les Conseils ouvriers* est plutôt la sonnerie aux morts d'un mouvement battu que le clairon d'un soulèvement à venir, en trace le triste « fil conducteur pour la longue et dure émancipation que la classe ouvrière a devant elle » : « "Conseils ouvriers", cela ne désigne pas une forme d'organisation fixe, élaborée une fois pour toutes et dont il resterait seulement à perfectionner les détails ; il s'agit d'un principe, le principe de l'autogestion ouvrière des entreprises et de la production. » Les conseils ont donc été principalement organisations sur le lieu de travail (en Iran, les shuras), contribuant à le conserver, et sur le lieu d'habitation (en Iran, les comités), contribuant ainsi au quadrillage policier et à la sédentarisation. Même s'il est hors de doute que dans les révoltes où ils sont apparus les conseils ont été des émanations d'une offensive, ils se sont plutôt comportés comme des concessions à l'ordre nécessaire, comme des freins, que comme accélérateurs de l'offensive et de la critique. Assurer les arrières, « défendre la révolution », reprendre en charge les tâches de l'Etat ont été davantage le cœur de leur action que de continuer à en formuler le négatif et à en chercher le dépassement.

VIII

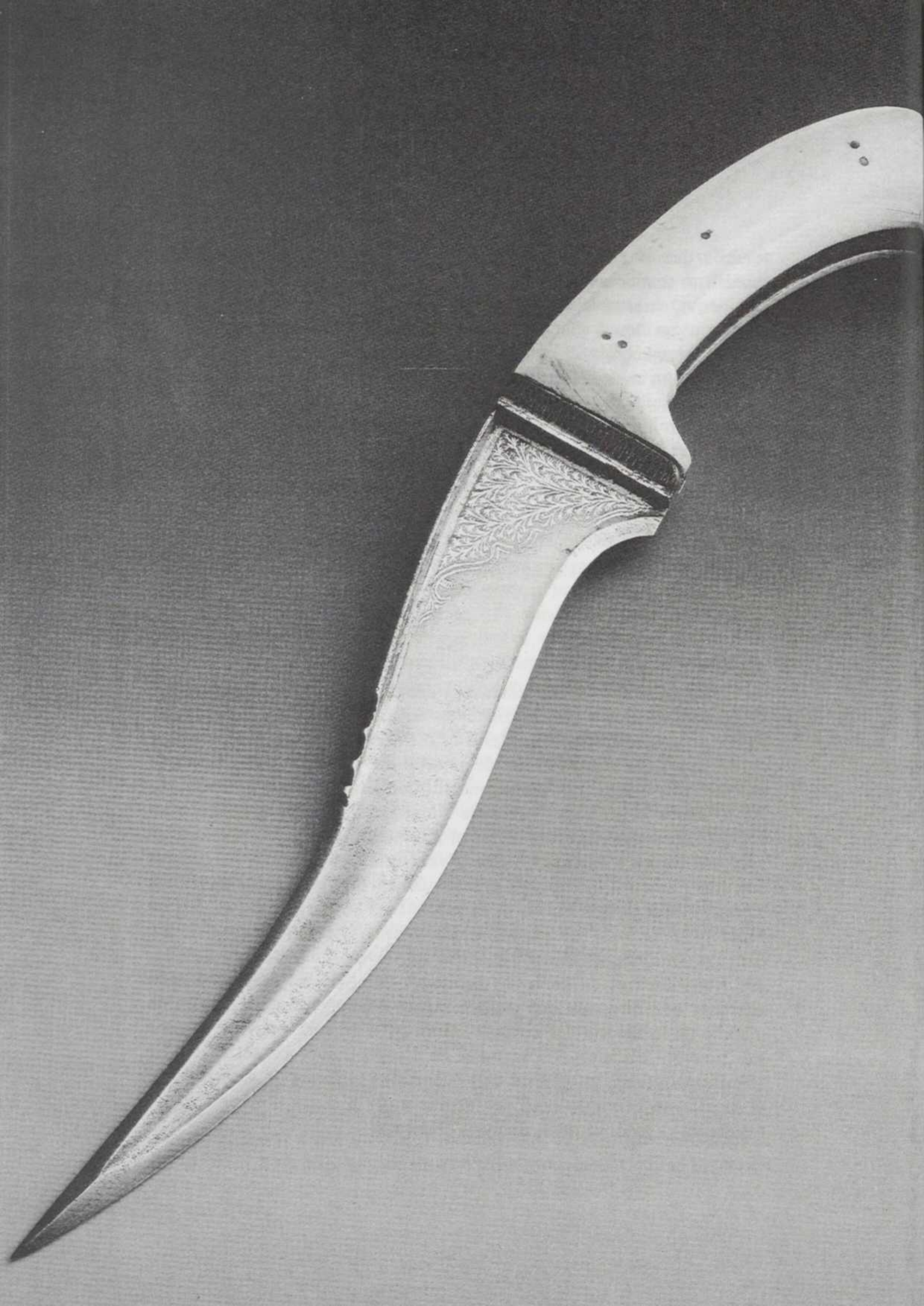
Le bilan historique des conseils est désastreux : ils ont été si complètement récupérés ou si tragiquement massacrés (Cronstadt, Budapest, Irak), à une vitesse si foudroyante, et avec une résistance si faible, qu'il n'est pas infondé de dire d'un mouvement qui se forme en

conseils que sa fin est imminente. A aucun moment l'importance du conseil ne semble avoir réussi à dépasser sa simple existence : aucune idée neuve ne semble s'y être révélée, aucune des révoltes où ils sont apparus n'y a trouvé d'impulsion qualitative notable, et, mis à part peut-être dans les kébélés d'Addis-Abeba, jamais les conseils n'ont tenté de représenter un mode de vie issu directement de la critique de celui qui était là. Les conseils se sont toujours contentés d'être les culbuteurs d'une seule hiérarchie, celle de l'usine, du quartier ou du régiment, et d'en assumer les fonctions civiles ou militaires.

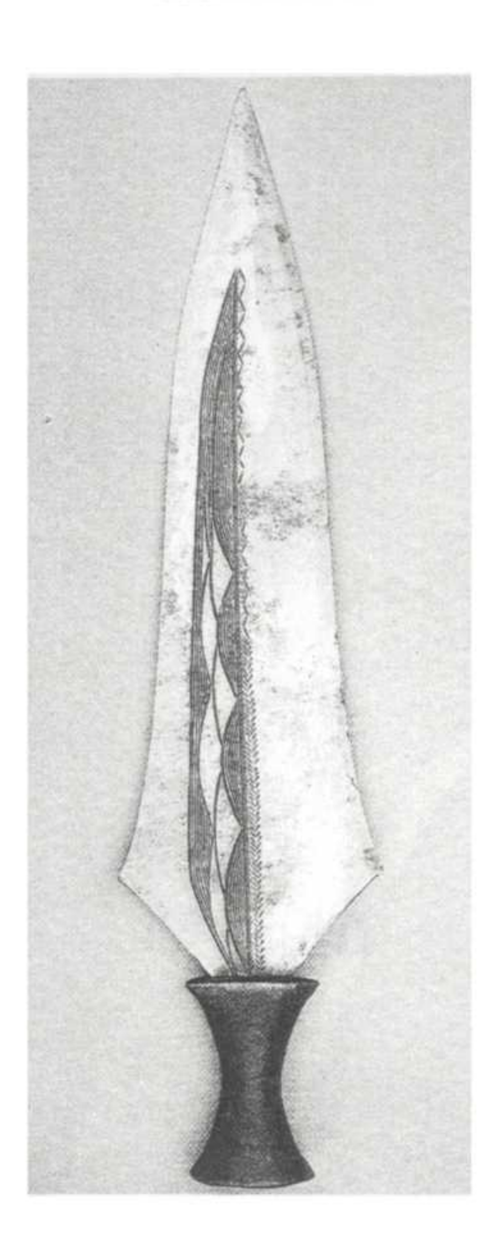
3 - A BAS LE CONSEILLISME

IX

La Bibliothèque des Emeutes a adopté, statutairement, le principe d'organisation le plus radical connu des conseils. Mais nous n'en sommes pas pour autant un conseil. Celui-ci est une organisation qui ne peut naître que dans une situation de révolte ouverte. Il semble pourtant aujourd'hui, malgré l'exception notable de l'insurrection en Irak, que les formes d'organisation issue de l'émeute moderne s'orientent vers des principes moins gestionnaires et une mobilité pratique et théorique plus soucieuse d'épanouir l'offensive. Cela provient de ce que les émeutiers aujourd'hui ne sont presque jamais groupés autour du lieu de travail, et que l'organisation de la subsistance de la société n'est pas un problème *pour eux*. Les expériences en Somalie, et à un degré moindre dans certains maquis d'Algérie, dans les townships d'Afrique du Sud, des Etats-Unis et de certaines banlieues européennes, semblent ainsi chercher une direction qui menace même d'empêcher toute remise en marche de la théorie des conseils. Quoi qu'il en soit, nous ne pensons pas pouvoir discuter efficacement de l'organisation consécutive à la révolte spontanée en dehors de l'éventualité concrète de sa création ; et si elle se produit, nous le ferions alors à partir des principaux avantages et inconvénients énoncés ci-dessus.



DU JEU



1. APPARITION DU JEU

Comme tous ces objets qui existent, mais qui n'ont pas encore de réalité, l'activité humaine est fondée dans son résultat. Pour comprendre l'activité humaine, c'est donc de son résultat qu'il faut partir ; mais l'activité humaine n'est aussi que ce qui fait ce résultat. L'intervalle entre cette finalité et son phénomène est le jeu.

a) Apparition du jeu dans le temps

A la question de savoir à quand remonte le jeu, répondez à la fin du temps. Pris au jeu, en effet, rien ne résiste à en devenir. De sorte que le temps lui-même paraît un jeu particulier, le premier qui passe, le premier qui paraît. Avant même la présence d'esprit, le jeu de l'esprit dans le présent, ici et maintenant, le jeu chargé de toute la gratuité de sa gravité nous attire jusqu'aux profondeurs du passé, pour y choisir lequel de l'humanité ou du jeu, du jeu ou du temps se joue de l'autre ou de soi.

Certes, prétendre que la communication est l'acte négatif qui distingue l'humanité permet de donner au temps le volume manquant à l'abstraite ligne chronologique découpée en intervalles infiniment petits. L'exacte mesure de l'histoire n'est pas un découpage de l'évolution, depuis un big bang fantasme de l'impuissance jusqu'à un paradis fantasme de l'indigence, mais la succession explosive de violentes palabres qui, partie de l'immédiat souverain, remonte à travers la discontinuité dialectique de la pensée jusqu'à l'origine finale. Aussi le temps ne se mesure pas avec des additions, mais avec des révolutions. Voilà toute l'histoire.

Aucune révolution connue n'a créé le jeu. Aucune ne l'a non plus aboli. Selon qu'on veuille que la révolution soit une affaire exclusivement sérieuse, ce qu'on ne peut dire du jeu, ou que le jeu soit une affaire exclue du sérieux, ce qu'on ne peut dire des révolutions, on trouve fort peu de jeu pendant les révolutions. Au sens du peu sérieux discours qui ne se veut que sérieux et qui domine ici et maintenant, le jeu suit un étrange pointillé qui le fait disparaître pendant ces événements qui font le temps, pour le restituer après, tel qu'il était avant, inchangé, immuable. Mais le négatif de cette discontinuité positiviste révèle le contraire : les révolutions sont elles-mêmes jeux par excellence, et le jeu ne change que là ; ce constat est même fondamental dans la compréhension de ce qu'est une révolution : que le jeu change devrait être le premier critère qui authentifie ces moments démiurgiques de l'histoire. Car en dehors de ces sexes du temps, le jeu n'existe qu'au bout des doigts, comme manipulation infantile, ou à la surface du regard, comme imagerie, insignifiante et toujours égale. C'est entre ces deux extrêmes que la compréhension du jeu commence, jouant du clair-obscur de son éclairage selon son concept, jusqu'aux limites du temps.

En progressant à travers le passé, le jeu, qu'il soit invariable, révolution ou rapport réciproque entre les deux, est toujours pensée, et pensée par rapport à l'autre. Parce qu'il est pensée, le jeu est indissociable de l'humanité, et parce qu'il est rapport à l'autre, il est indissociable de la communication. En remontant au-delà de l'écriture, jusqu'à la révolution la plus ancienne supposée, la présence du jeu ne se dément jamais. Cette révolution n'est connue que par son résultat qu'il est convenu d'appeler le « patriarcat ». De l'événement lui-même il n'existe aucune trace concrète. Mais du fait que les principes distinctifs du « patriarcat » (introduction du profit, de l'investissement et de l'exploitation ; hiérarchisation de la société autour de l'homme, répression de la sexualité, et en particulier du plaisir ; instauration du travail comme activité centrale et comme censure du débat sur l'humanité) n'ont été renversés par aucune autre révolution depuis, on peut mesurer le gigantisme de la déflagration à la grandeur de sa portée. De la société pré-patriarcale ne sont connues aujourd'hui que les « civilisations » antérieures qui par quelques particularités géoanthropologiques se sont conservées jusque sous l'observation des ethnologues de la première moitié de ce siècle ; et quelques vestiges d'organisation sociale en contradiction avec le patriarcat (comme il apparaît au travers des différences d'interdit sur l'inceste par exemple).

Pour les économistes, cette révolution constitue volontiers un passage du « communisme primitif », qui prend parfois l'odeur rance des « âges d'or », à un capitalisme naissant. Le résultat aurait été une réorganisation autour du besoin dominant, tout au moins dans l'économie, le besoin alimentaire. A l'autarcie communautaire succède l'accumulation privative, à une division du travail égalitaire et éternelle, une division hiérarchisée et qui continue à se diviser en elle-même, et dont l'esclavage est la marque. Mais cette conception de cette révolution, où il serait bien vain de chercher la trace du jeu, est fortement contestée. Malinovski par exemple écrit

que « le régime de la propriété en Mélanésie n'est pas plus communiste que celui d'une société anonyme moderne. D'une façon générale, toute description des sociétés primitives dans des termes tels que "communisme", "capitalisme", "société anonyme", empruntés aux conditions économiques de nos jours ou aux controverses politiques modernes, ne peut que créer des malentendus. » Et cette révolution n'aurait donc été qu'une réorganisation de la gestion, où l'humanité mue par sa survie remplace le système établi autour du besoin alimentaire par un autre, présumé plus efficace, autour du même besoin alimentaire. Ceci ressemble davantage à un putsch, sauf pour des économistes fanatiques, qu'à la révolution que Engels appelait « une des plus radicales qu'ait jamais connues l'humanité ».

L'idée selon laquelle le « patriarcat » aurait remplacé le « matriarcat » semble déjà un bouleversement d'une toute autre ampleur. Son fond est que le matriarcat est une société organisée autour du besoin de reproduction, c'est-à-dire que la reproduction est le besoin qui garantit en priorité la survie de l'espèce ; cette révolution aurait donc été le transfert d'une organisation autour de la reproduction à une organisation autour du besoin alimentaire. L'homme pourvoyeur de nourriture garantit mieux la continuité de l'humanité que la femme, relais biologique. Le centre de la société se déplace du foyer au lieu de travail. La femme et le principe dont elle est porteuse, la sexualité, sont violemment réprimés et réglementés. On a de la peine à imaginer les vives disputes, à l'échelle de l'espèce, de cette mutation de prééminence, parce que les plus anciens écrits, y compris ceux qui sont fondateurs des religions monothéistes, sont eux-mêmes post festum les avocats, voire les procureurs, des vainqueurs. Et, depuis, la dictature de l'alimentaire sur la reproduction, qui est tenue en quelque sorte en « résidence surveillée », a voulu se présenter comme rétroactive et éternelle.

Il n'y a pas de jeu non plus dans ce changement-là, et il commence à s'avérer qu'il n'y a pas de jeu dans le besoin. Car même ce passage du « matriarcat » au « patriarcat » ne serait que le passage d'un besoin dominant à un autre, mais où le besoin lui-même serait toujours dominant. La profondeur de la fracture et le sens que nous connaissons aujourd'hui de la pensée en général permettent de supposer une transformation plus fondamentale encore : celle d'une société humaine qui n'était *pas* construite autour du besoin en une société humaine construite autour du besoin. La révolution primitive a, en fait, remplacé une société construite autour du jeu, et je veux dire construite explicitement autour du jeu, par une société construite autour du travail.

Tout comme il est possible, à l'énoncé des connaissances essentiellement ethnologiques des primitifs d'avant ce cataclysme, de déduire qu'il y avait là un « communisme primitif » ou un « matriarcat » groupé autour de la fonction reproductrice, il est cohérent d'y reconnaître une société où le jeu domine toute autre activité, autant par sa noblesse que parce que toutes les autres activités destinées à satisfaire des besoins y sont subordonnées : copuler et manger sont des activités qui dépendent de l'organisation des palabres et non pas l'inverse comme aujourd'hui. Cette facilité à l'utiliser, cependant, discrédite plutôt l'ethnologie qu'elle ne soutient efficacement la thèse d'une société ludique. Les sociétés primitives rencontrées depuis un siècle sont aussi des excroissances de la nôtre, ce qui rend peu probante la généralisation de comportement qu'on y a rencontré, d'autant que l'instrument d'observation, l'ethnologue, est toujours un instrument fort déréglé. Un phénomène comme celui où les individus observés rapportent à l'observateur ce qu'ils pensent qu'il attend, et que nous réfléchit quotidiennement et sans critique l'information dominante,

n'est, par exemple, jamais pris en considération ; quant aux vestiges d' « avant », de nombreux jeux plus ou moins puérils, notamment dans le domaine du culte, pourraient fournir le fil rouge qui remonte à cette société ludique, s'ils ne pouvaient également passer pour le fétichisme de cette conviction. Son fondement ne doit donc pas se situer dans le *travail* des différents spécialistes évolutionnistes, qui n'accréditent que ce que l'on trouve chez les Trobriandais, dans la grotte de Lascaux ou sur le squelette de Lucy, parce qu'ils y retrouvent finalement ce qu'ils sont eux-mêmes : du labeur, une survie complexe et peu satisfaisante, des besoins de reproduction et des besoins alimentaires.

C'est au contraire dans la spéculation qu'il s'agit de fonder la société primitive ludique. Et c'est là qu'apparaît la plus délicate difficulté d'une théorie du jeu : nos outils théoriques mêmes sont aujourd'hui tous taillés dans le travail, tant depuis l'écrit ils sont la glorification de cette activité. Or, compte tenu de la place particulière du travail par rapport au jeu dans l'histoire, une théorie du jeu ne devrait en aucun cas être laborieuse, même si le travail ne doit pas en être exempt.

Deux arguments soutiennent l'existence d'une société primitive ludique. D'abord, il est reconnu que le jeu est présent dans les plus anciennes formes de communication connues. La première phrase du seul ouvrage qui a tenté de saisir l'essence du jeu, *Homo ludens*, de Huizinga, en est l'hypothèse : « Le jeu est plus ancien que la culture. » De même, le parallèle entre les sociétés primitives et l'enfance, en tant qu'enfance de l'humanité, s'articule souvent autour du jeu. Que les primitifs jouent et que les enfants jouent est souvent considéré comme leur naïveté commune, sans considérer que les primitifs ne jouent pas à la même chose que les enfants des civilisés, sans conclure, de ce constat, au caractère originel du jeu et même sans remarquer que plus on abstrait du quotidien, plus il y a de jeu. Une comparaison analogue permet de mesurer le degré d'évolution des animaux en utilisant le jeu comme une sorte de dernier palier avant de devenir à leur tour humains, ou bien, dans une forme plus circonspecte de fanatisme animalier, le jeu comme un passage obligé de l'évolution, que l'humain a déjà franchi dans un stade très antérieur.

La seconde raison de penser qu'une société organisée autour du jeu a existé avant la société organisée autour du travail tient dans la conviction que la communication est le résultat pratique qui distingue l'humanité ; et que la communication est la chose même du jeu, ce qui a du jeu par excellence. L'humanité ne se distingue de ce dont on la suppose extraite que par le jeu et son expression, la communication. La plus lointaine distinction de l'humanité dans le temps, ce qui l'y fait apparaître comme distincte, est le jeu. Si le besoin de reproduction ou le besoin alimentaire dominaient l'humanité comme toute espèce animale, rien ne permettrait à l'humanité de se distinguer des espèces animales. La conscience, qui réalise cette distinction, est donc non seulement indispensable à cette activité, elle est elle-même cette distinction. C'est pourquoi cette activité est générique : c'est le jeu, et non la communication, qui au sens propre n'est pas une activité, mais l'expression d'une activité. Comme il sera montré plus loin, le plus évolué des animaux donne au mieux l'impression de jouer, mais uniquement quand nous, humains, lui prêtons du jeu, le plus souvent par jeu.

Habitués à contempler l'humanité en progrès linéaire et constant, il nous paraît impossible que d'une société construite sur un principe supérieur à la survie elle ait pu déchoir à une société qui ne se propose pas d'autre but que de survivre infiniment. Mais ce serait là une profonde méconnaissance de ce qu'est le mouvement

de l'humanité, de ce qu'est l'histoire et de ce qu'est le jeu. D'abord parce que le passage de l'apparition du jeu dans l'humanité à la société dite « patriarcale » constitue le mouvement le plus originel et le plus fécond de la pensée : c'est l'aliénation grâce à laquelle l'humanité a explosé, en nombre et en intention, s'est divisée apparemment sans fin. L'écriture, la religion, l'économie, peut-être même un renversement de la conscience du temps pour le transformer en cette progression positiviste-mathématique si réfractaire au qualitatif, et certainement la capacité reconnue de se suicider entièrement en sont d'autres foudroyants résultats. Ensuite, la substitution du jeu par le travail comme activité centrale de l'espèce a surtout permis au jeu de se fonder. Car la prééminence du travail est également un moment du jeu, qui, par le négatif, en indique l'immense richesse. Enfin, le négatif de ce négatif apparaît à son tour comme la révolution contre la société du travail, du jeu aliéné, que tant de nos contemporains *croient éternelle*, autant dans le passé que dans l'avenir ; avenir dont la fin est la partie qui contient toutes les parties.

b) Apparition du jeu ici et maintenant

Le jeu ici et maintenant n'apparaît nullement comme un rapport entre toute activité et son résultat. Le jeu apparaît comme une activité séparée et subalterne de l'activité humaine. La mesure du respect pour le jeu est proportionnelle à la qualité et à la quantité de la théorie du jeu. Il faut reconnaître que la théorie du jeu est presque nulle.

Je ne parle pas de la théorie de von Neumann et Morgenstern, tentative de calcul de probabilités sur le bluff, étendue aux « comportements économiques », et dont les développements paraissent plus aptes à démontrer les puériles inepties des mathématiques que l'intérêt du jeu, malgré son appellation de *Théorie des jeux*. Je parle du jeu comme moment dialectique du monde. Je parle du jeu comme activité humaine identifiée comme telle, ayant donc un fond, ayant une différence avec l'activité en général et contraire d'une autre activité en particulier, du jeu comme mode de pensée. Je parle du jeu à la fois comme il est dans toutes nos têtes, et précisément comme il n'est pas dans toutes nos consciences. C'est pour ça que j'en parle.

En 1958, Roger Caillois a commis l'un des rares ouvrages qui sont considérés comme une théorie du jeu. Dans *Les Jeux et les hommes*, le jeu est défini ainsi : « [C'est] une activité : 1) *libre* : à laquelle le joueur ne saurait être obligé sans que le jeu perde aussitôt sa nature de divertissement attirant et joyeux ; 2) *séparée* : circonscrite dans des limites d'espace et de temps précises et fixées à l'avance ; 3) *incertaine* : dont le déroulement ne saurait être déterminé ni le résultat acquis préalablement, une certaine latitude dans la nécessité d'inventer étant obligatoirement laissée à l'initiative du joueur ; 4) *improductive* : ne créant ni biens, ni richesse, ni élément nouveau d'aucune sorte ; et, sauf déplacement de propriété au sein du cercle des joueurs, aboutissant à une situation identique à celle du début de la partie ; 5) *réglée* : soumise à des conventions qui suspendent les lois ordinaires et qui instaurent momentanément une législation nouvelle, qui seule compte ; 6) *fictive* : accompagnée d'une conscience spécifique de réalité seconde ou de franche irréalité par rapport à la vie courante. »

Une telle description signale d'abord combien il est difficile de décrire le jeu. En effet, de ces six points, il n'en est aucun qui ne soit réfutable, en entier et en détail.

J'examinerai le premier point de cette définition sans polémiquer sur ce qu'un universitaire académicien peut appeler la *liberté*. Je signalerai seulement la situation très fréquente où l'on est défié à un jeu, qui, tout en restant un jeu, n'est alors plus un divertissement, et auquel on aurait comme possibilité de se soustraire que le choix des vaincus : l'aveu que toutes les victoires précédentes ne comptaient pas, ou la fuite. Que le jeu soit *séparé* ou plus exactement donné dans le temps et dans l'espace se heurte évidemment à de multiples contre-exemples dans tous les jeux où le but à atteindre ne dépend pas du temps (le tennis, par exemple) ou d'un périmètre (le jeu de chat, par exemple) ; mais, au-delà, le jeu lui-même, en tant qu'activité générique, contredit absolument et par essence toute limite connue qui aurait pu être déterminée à l'avance. Sur le fait qu'il soit une activité *incertaine*, je suis en vérité d'accord. Mais c'est là une telle banalité qu'elle ne saurait figurer dans une définition du jeu. Quelle activité, même non ludique, ne serait pas incertaine ? Quant à prétendre à une nécessité d'y inventer « obligatoirement » (pour renforcer le nécessaire), il est difficile d'imaginer une formule plus antinomique. De plus, de multiples jeux (sans même parler du « mort » au bridge) fournissent de consternants exemples du refus d'inventer, ne serait-ce que, d'une part, par la peur de perdre et, d'autre part, par le jeu contenu dans l'imitation, et qui souvent sert d'excuse ludique au refus de jouer. Dans le jeu peut-être plus que dans le monde policé, le suiviste et le subalterne se découvrent jusqu'à la caricature. Seul un parti pris forcené peut laisser affirmer calmement que le jeu serait *improductif*, même du point de vue marchand, et je ne parle même pas ici des « jeux » considérés comme directement marchands, par exemple les loteries et paris maqués par l'Etat, puisque, contrairement d'ailleurs à Caillois, qui s'en émerveille longuement, je ne les considère pas comme des jeux. Je citerais seulement comme exemple l'origine du wargame, Kriegspiel, que l'état-major allemand avait introduit auprès de ses officiers pour augmenter la productivité de leur métier. Il n'est même pas la peine de répondre à l'énormité absolutiste comme quoi le jeu ne créerait aucun « élément nouveau d'aucune sorte » tant les seules affinités et inimitiés qui se créent entre les joueurs suffisent déjà à réfuter cette calomnie conservatoire. Tout aussi discutable apparaît le point suivant, comme quoi le jeu serait une activité *réglée*. Si l'on examine les jeux qui ont effectivement des règles, aussi bien la création que l'évolution ou la dissolution de celles-ci font partie du jeu, mais non de ses règles ; de nombreux jeux n'ont pas de règles, comme celui de l'enfant cherchant à déjouer un regard, et dans d'autres les règles sont fictives, comme à la guerre, où elles sont un jeu par rapport au jeu de la guerre lui-même ; enfin, l'absence de règle connue du jeu en général est justement ce qui nécessite une théorie du jeu, et à quoi la « définition » ici discutée est si loin de répondre. Et s'il suffisait de jouer pour « instaurer momentanément une législation nouvelle, qui seule compte », il y a bien longtemps que la législation de l'Etat aurait été abolie et oubliée dans le joyeux tumulte déréglé des législations se chassant les unes les autres. Que le jeu soit *fictif* par rapport à la vie courante, ce qui d'ailleurs s'inverse avec justesse, veut dire en réalité que vie courante et jeu sont séparés. Là encore, c'est une apparence un peu courte : d'une part, la trace du jeu pénètre profondément la vie courante, et, d'autre part, la vie courante elle-même fait partie du jeu.

Construit sur un socle si bâclé, la suite de l'ouvrage de Caillois se dérobe à l'examen. Il y est surtout tenté de classifier tous les jeux en quatre catégories : « agôn » (compétition), « alea » (hasard), « mimicry » (simulacre) et « ilinx » (vertige). Ces trouvailles de sociologue, fantastiques et arbitraires au point que la définition initiale semble taillée pour s'y prêter, sont ensuite appareillées et opposées deux à deux. Les

combinaisons abstraites issues de ces couplages sont alors décortiquées. Des catégories issues de cette analyse, et c'est l'objet de l'ouvrage, l'auteur prétend nous emmener dans une explication du développement des civilisations. Dans *Les Jeux et les hommes*, le jeu sert seulement de prétexte à découvrir des principes qui s'avèrent en même temps ceux des développements des civilisations. Pourquoi le même principe meut ces deux choses distinctes, jeu et civilisation ; quelles sont les places réciproques du jeu et de la civilisation (le concept tarte à la crème de civilisation n'est pas mis en cause, ce qui laisse craindre que celui de jeu passe ici pour un sous-ensemble de la tarte à la crème) ; quels sont l'intérêt, le but et l'objet d'une telle « démonstration », l'auteur n'en dit rien. Il est donc difficile de s'empêcher de penser, devant tant de péremptoire objectivité, que cet étalage de semi-érudition, probablement moderniste en ce temps-là, n'avait d'autre raison d'être que de se faire valoir. Et, la facilité allègre et la désinvolture insolente d'une plume aussi mercenaire rappellent cette brève période entre 1945 et 1968 où, principalement à Paris, s'est jouée la décomposition accélérée de l'intellectualisme séparé.

C'est en tant qu'elle révèle l'importance accordée au jeu à un moment où une théorie lui semble nécessaire que la définition de Caillois mérite qu'on s'y attarde. D'autant plus que cet auteur a véritablement l'impression d'accorder à cette activité une place bien supérieure à celle qui lui est reconnue en son temps. C'est pourquoi, sur les six points de la définition, trois – « libre », « incertain », « fictif » – sont des qualificatifs d'ouverture. Ces audacieux destructeurs de limite sont aussitôt bridés par les trois autres points – « séparé », « improductif », « réglé » –, qui ramènent le jeu à « un îlot réduit », on ne sait pas au milieu de quoi. En 1958, où le stalinisme commençait à être secoué par une vague de révoltes ouvrières ouvertes, de Berlin à Budapest, où apparaissaient les signes avant-coureurs de l'émeute moderne et où l'agonie de l'art s'accélérait, le jeu commençait à reparaître sous des formes et en une profondeur qui contraignaient de l'affubler d'une définition plus vaste que le costume étriqué qui lui était communément consenti. Caillois s'acquitte de ce travail en policier libéral, en récupérateur averti : concéder que le jeu est davantage que ce que l'on pense pour confirmer, officiellement et théoriquement, qu'il est bien peu de chose. Au terme de cette castration de la dangereuse activité, selon la vieille méthode syndicale où un petit acquis apparent masque sa réalité de grand interdit, le jeu reste une activité subalterne, un amusement secondaire, un loisir de seconde classe.

Un tiers de siècle plus tard, ce mépris du jeu est toujours valable. Tout au plus peut-on constater une sollicitude légèrement accrue, parce que la quantité et l'intensité des « jeux » organisés par l'Etat, la marchandise et les moyens d'information dominants ont augmenté. Ces composantes du parti gestionnaire, le parti conservateur du besoin alimentaire comme ancrage prioritaire de l'humanité, ont également fait l'expérience que le défoulement bien encadré apaise le refoulement sans libérer sa menaçante négativité. Le même changement de gestion policière se vérifie par rapport au jeu et par rapport à la sexualité : une offre marchande, légalisée et largement colportée a constitué un ersatz qui, s'il ne satisfait pas entièrement, apaise. Ce jeu et cette sexualité de synthèse, privés seulement de leur essence mais doués de toute leur apparence, sont en passe de se substituer à la chose même. Leurs promoteurs feignent en effet de s'étourdir à ne pas maîtriser la virtualité, dans l'espoir pas si vain que la non-maîtrise de la virtualité (de l'image de synthèse à la biologie assistée) puisse s'imposer comme un jeu-écran rendant fatales les importantes manipulations qui y sont possibles. Dans le même mouvement le jeu et la sexualité ont perdu leur infamie

morale. Non pas entièrement : mais le mal contenu dans ces anciennes promesses de plaisir y a été banalisé en proportion du plaisir qu'offre le défoulement autorisé.

Il participe de cette évolution récente que quelqu'un d'aussi hostile au jeu que Caillois se charge de sa théorie. L'hostilité consiste principalement à délimiter ce qui doit apparaître de cette activité sans que l'organisation de la société où elle apparaît ainsi soit remise en cause. Pour cela il faut d'abord priver le jeu du négatif. Le jeu est une activité positive, tout comme tente de paraître la société qui tente de le faire paraître ainsi, séparé de la véritable activité, grandie de ne pas être nommée, de cette société : le travail. Le jeu est ici une activité soumise au travail, comme le premier primitif pré-patriarcal, capturé au lieu d'être tué, est soumis au patriarche. Le jeu chez Caillois est le jeu esclave. Captif, positif, dressé, mais collaborateur, joyeux, discret, il travaille pour le travail. Sa domesticité est présentée comme immuable et définitive. La seule négativité impossible à nier est rejetée dans les ténèbres des formes archaïques - c'est à cela que correspondent les catégories « vertige » surtout et « simulacre », par opposition à « hasard » et « compétition » -, dans le *mauvais* sauvage, à la nuit des temps. Il faut ensuite homologuer la perte de l'unité du jeu. Le titre déjà l'affirme : *Les Jeux et les hommes* est une modestie dilatoire qui dissout la grandeur et la gravité qu'aurait obligé le singulier, « le jeu et l'humanité ». Cette pluralité permet d'éluder toutes les propositions concernant la généralité : *le* jeu. Prisonnier de la quantité, l'objet ne peut plus s'élever à la qualité de l'activité générique. Ce diviser pour régner n'est pas le machiavélique stratagème d'un disciple du Roi-Soleil, mais un des mouvements principaux de l'aliénation, qui substitue l'apparence éclatée d'un objet à l'objet, l'exigence implicite d'exploration exhaustive de toutes les parties éclatées interdisant de dépasser l'apparence.

Ainsi, la première limite du jeu est le travail. Mais, parallèlement à « ce n'est qu'un jeu », devise d'une pensée où le jeu paraît comme l'impubère progéniture du travail, activité centrale et éternelle de l'humanité, le travail paraît à son tour comme la complexe médiation qui dépasse le jeu éclaté dans l'apparence. En tant que ce dépassement, le travail est nécessaire au jeu. Limite de l'apparence du jeu, le travail paraît ainsi d'abord lui-même comme un jeu, mais en contradiction avec l'essence du jeu. En effet, le travail est le jeu dont la nécessité se substitue au but. Lorsque la nécessité du jeu supprime ainsi le jeu comme moyen, lorsque la société humaine s'organise ainsi selon le besoin, lorsque l'enfant soumet les perspectives délirantes de son imagination au cadre médiocre de la raison, l'essence du jeu s'est scindée d'elle-même. Le travail est l'aliénation du jeu.



2. LE TRAVAIL

Le travail est l'activité centrale de la société qui évite de se prononcer sur la finalité.

Le travail ne se distingue d'abord dans le jeu qu'en tant qu'il est désagréable. Le travail est la part désagréable du jeu. Construire la situation du jeu ou permettre son déroulement nécessitent souvent des opérations qui ne peuvent être considérées comme jeu que dans la mesure où elles contribuent au jeu, mais qui se différencient des autres opérations du jeu comme le déplaisir s'oppose au plaisir. Devoir assurer la nourriture, principalement, devient une activité en soi, particulière et spécialisée, et qui s'est affranchie du jeu, dans et pour lequel on se nourrit. L'organisation de cette activité et autour de cette activité, issue du jeu mais en contradiction avec lui, effectuant une scission, semble avoir été le projet et le sens de la révolution qui a conduit au patriarcat.

Privilégier l'organisation de la survie au contraire de l'organisation du jeu a eu les plus grandes conséquences pour l'humanité. C'est d'abord un choix, qui en tant que tel apparaît encore comme un choix profondément ludique : l'humanité y joue à ne plus jouer l'humanité. Ce paradoxe est un cas limite de jeu, mais aussi le refus du jeu avec la limite. Il ne signifie rien d'autre que la décision de créer les conditions du jeu avant de jouer, que la distinction entre jouer et réunir les conditions du jeu. Tout laisse à penser qu'avant le patriarcat la stérilité du jeu, peut-être lors de parties qui n'avaient pu avoir lieu parce que tous les joueurs étaient morts de faim au moment de commencer, avait été reconnue et sanctionnée dans la décision de scinder les créateurs du jeu et les garants des conditions du jeu. La révolution consécutive aurait consisté dans la décision d'accentuer cette scission en instituant que garantir les conditions précède jouer, ce qui se traduit par le fait que les garants des conditions marchent désormais devant les joueurs, les gérants du monde marchent désormais devant ceux qui le risquent, ceux qui le disputent. Cependant, à vouloir garantir les conditions préalables, on repousse leur réunion à l'infini, à concentrer son activité sur le nécessaire, le but du nécessaire s'est perdu, à ne plus jouer l'humanité, l'humanité « s'est éloignée dans une représentation ».

Dans la perte du but, corollaire du transfert d'organisation de l'humanité ludique à la société laborieuse, gît, apparemment, le commencement de l'aliénation comme mouvement non plus seulement de la pensée, mais de l'esprit. Personne mieux que nos six milliards de contemporains ne peut attester de la fécondité de cette scission. De l'expansion quantitative de l'espèce à l'écrit, des extraordinaires constructions pratiques issues de la boulimie de connaissance, que l'humanité a abattues sur le monde depuis ce choix, aux non moins extraordinaires divisions en religions de ses sciences, positives ou non, la primauté accordée au travail dans l'activité en apparaît comme la matrice. De même, les différentes conceptions de l'infini, de celui des nombres à celui de Dieu, de l'infini de la causalité à la division infinie du travail, constituent la violente symbolique d'une organisation dont le principe petit à petit s'avère repousser toujours hors de soi sa propre fin. Mais le travail n'est que la préparation nécessaire au jeu. Il ne peut abolir le nécessaire, il ne peut que travailler à l'étendre à l'infini. Car le nécessaire n'est pas une qualité du travail. Le travail n'est pas nécessaire en soi. Le nécessaire n'est nécessaire qu'au jeu.

Cette première division de l'activité, si elle a libéré la connaissance, l'a aussi obscurcie sur cet acte fondateur même, construit sur un mode de communication essentiellement différent de celui qui en a été le résultat. En effet, l'écriture de ce passé, comme du présent, appartient à des travailleurs qui, sans même la conscience de leur parti pris, magnifient le travail, en font un absolu. La conception même du temps, depuis qu'il en existe une, leur provient du travail : de tous temps, l'activité dominante des humains a été le travail, et tant qu'il y aura des humains, ils seront bien obligés de travailler. L'histoire, de même, apparaît comme une activité venue après le travail lorsque, comme c'est aujourd'hui généralement admis, on fait commencer l'histoire par l'écriture. De sorte que les spécialistes, anthropo, ethno, archéo, spéléo et historio, ont annexé à la primauté du travail tout ce qui le précède, sauf la dispute fondatrice même, qui est effacée.

De même qu'assurer leur subsistance est vital pour des insurgés sans que pour autant la subsistance ne soit jamais l'essence de leur insurrection, on ne peut travailler à l'histoire. Travailler n'est pas une activité historique. Mais la prise du pouvoir dans l'humanité par les gestionnaires du travail est une activité historique.

Elle consiste à suspendre le projet de l'histoire. Le travail sépare l'humanité de son jeu avec le temps. L'activité dominant notre société nous ensevelit dans la préparation de l'histoire, nous interdit de faire l'histoire. Souvent, les visionnaires présentent ainsi notre époque comme une préhistoire, au bout de laquelle paradis ou communisme deviennent en fait le moment rêvé de la fin de l'aliénation, rien d'autre que le jeu retrouvé. Ce sont là des fantasmagories : l'histoire se fait même si toi, moi, nous, sommes pris par le travail et ne la faisons donc pas.

L'individu semble ainsi un résultat du travail comme activité dominante. L'individu n'a été taillé qu'à travers le travail. Il est encore demi-dieu lorsque Hercule accomplit ses douze « travaux ». Mais jusqu'à la « cible segmentée » qu'il est devenu dans la communication des marchandises, il a été ciselé, poli, verni, individualisé avec soin et méthode. L'individu est précisément ce résultat du travail qui travaille en puissance. Il n'y a d'individu que dans la division du travail, le travail étant l'activité dont la division est séparation. L'individu est la part humaine qui travaille, qui ne fait pas l'histoire. Le genre, lui, la pratique par essence.

Nous savons que le travail a d'abord trouvé son extension dans l'esclavage, malgré une intense propagande en faveur du travail et contre l'esclavage. Le travail était l'activité des esclaves, car pour généraliser ce désagrément il fallait contraindre. Jusqu'à la prise du pouvoir il y a deux à trois siècles, donc très récente, de ces affranchis qui honorent le travail, cette activité était encore honteuse. Il semble que, pendant des milliers d'années, déjà organisée autour du travail mais le méprisant encore, l'humanité cherchait à profiter des conditions de jeu qu'il promettait déjà plus qu'il n'offrait. Cette ambition dont témoignent d'innombrables traces dans l'écrit, dans les ruines des guerres et des amours, en nostalgie comme en désir dévorant a sombré depuis que, sous l'impulsion énergique de la caste des valets que sont les commerçants, les travailleurs ont porté jusqu'à l'idéologie, jusqu'à l'estime, la prééminence de leur activité. La Révolution française, qui commence un siècle plus tôt en Angleterre, et qui s'achève un bon demi-siècle après Thermidor, est le mouvement qui supprime les joueurs sans emploi, où les affranchis affranchissent tous les esclaves en faisant payer cet acte unilatéral par la glorification universelle du travail. Le corpus des croyances, la religion athée de ces valets qui interdisent les terrains de jeux au jeu, est l'économie. Aujourd'hui, en conséquence, le travail est étudié, disséqué, calculé, mesuré, réorganisé. A travers des législations du travail, à travers accords et traités entre les différentes « parties prenantes », le travail bénéficie de règles étroites, précises, mouvantes, remises à jour au jour le jour. D'innombrables théories lui sont consacrées, « néokeynésienne », « fordisme dispersé », etc., et leurs écoles y rejouent des disputes théologiques byzantines que tranche l'insaisissable et mythique vérité du travail, le marché. Dans ce halo de jargon et de croyances folles, de rituels et de ferveurs, le travail est révéré et sacralisé, valeur morale et d'échange.

La théorie dominante du travail dans notre société n'est pas fondamentalement différente de celle de Marx. Chez Marx coexistent deux conceptions sur le travail, qui ont scindé jusqu'aujourd'hui la façon de le considérer. D'abord, le travail est l'activité qui nie le travailleur ; ensuite, le travail est source de toute richesse. Les gestionnaires qui dirigent le monde et leurs clercs, qui portent le nom de la religion, les économistes, soutiennent presque à l'unanimité la seconde proposition de Marx contre la première ; ceux qui sont opposés à la dictature des gestionnaires, ou à la religion qu'est l'économie, une minorité grandissante dans le monde, soutiennent la première proposition de Marx contre la seconde, selon la formulation radicale des

situationnistes : « Ne travaillez jamais. » Enfin la grande majorité, piétaille des affranchis, l'alliance entre l'ex-classe ouvrière et l'ex-petite bourgeoisie, qu'on appelle la « middle class », pense que les deux propositions sont conciliables. Et cette conviction hésitante, qui est davantage une succession incohérente d'impressions sans commune mesure qu'une certitude logique ou qu'une prise de parti consciente, s'exprime un jour comme « à bas la richesse » et le lendemain comme « vive le travail ».

L'indécise position de la middle class est le compromis impossible entre les deux autres conceptions. Certes, la position du jeune Marx indigné par la misère du travailleur, et son analyse de la richesse, plus tard, peuvent se concevoir ensemble : l'extranéation du travailleur est la richesse, ou toute richesse est aliénée. Mais on ne peut alors éviter le désarroi, certes bien passif, de la middle class. Il faut qu'elle passe par une misère de toute sa vie pour atteindre une richesse qui, lors d'une vieillesse entretenue, lui versera de chiches dividendes, si elle n'a pas réussi à se maquiller en banqueroute. Car les deux conceptions extrêmes par rapport au jeu, « le travail est source de toute richesse » et « ne travaillez jamais », opposent de manière radicale l'ambiguïté de Marx. La division de l'humanité, à notre époque, est d'ailleurs articulée comme si c'était sur la ligne de partage de cette seule question : faut-il ou non travailler ? Et l'explosivité de la société se mesure dans cette double formulation, dont les termes sont absolus et inconciliables.

Le credo économiste « le travail est source de toute richesse » n'est pas une croyance passive comme celles que contenaient les prières déistes, c'est un militantisme zélé et prosélyte. Par la division du travail, le clergé économiste tente d'annexer tout jeu au travail. Ce n'est pas seulement ce que les gestionnaires appellent à tort la valorisation – et qui consiste à transformer toute chose en marchandise – qui est en jeu, c'est le jeu lui-même dont il s'agit de récupérer ou d'anéantir le concept. Ces valets travaillent d'arrache-pied à imposer leur version officielle de leur putsch bicentenaire, d'autant que, jacobins, bolcheviques et néo-islamistes, ils sentent leur régicide si frais dans les mémoires qu'ils sont encore contraints, par tous les moyens, de combattre ce dont leur jeune domination est issue, le jeu. Les putschistes travaillent à procurer un fondement objectif à leur acte. La réécriture du passé est donc économiste de la plus large abstraction au moindre détail. De même la réorganisation actuelle (délocalisation, « flux tendu », privatisation généralisée) est l'expression aussi bien de la vigueur que de la limite de l'expansion, jadis rêvée exponentielle, d'une religion aux fétiches si communicatifs. Le jeu est ainsi mis en lumière de sorte à n'être toujours qu'une mise en valeur du travail. Il s'agit aussi de corroder les contradictions conceptuelles auxquelles le travail est confronté par son hypertrophie. Ainsi, le caractère *désagréable* du travail est nié dans l'idéologie dominante, quand bien même il est vérifié dans la pratique quotidienne, au point que c'est précisément la raison pour laquelle le quotidien lui-même, considéré comme le temps du travail, est odieux. Sans même s'arrêter sur la manifestation la plus criante de cette contradiction, le célèbre « Arbeit macht frei » des camps de concentration nazis, parce que cette caricature de l'idéologie de notre société en a été rejetée, plus avec gêne d'ailleurs qu'avec d'excellents arguments, il n'est que de constater combien la middle class est avide d'arguments pour soutenir que le travail serait agréable. Ce conditionnel se transforme d'ailleurs allègrement en indicatif. Fort peu de contemporains soutiennent aujourd'hui contre le rêve de la middle class qu'il n'y a absolument aucun « métier intéressant » et que le risible fantasme de « se réaliser dans son travail » est aussi incompatible avec le concept de travail qu'avec celui de réalisation. Mais, dans la soumission volontaire à la

conception du travail comme source de toute richesse, il est devenu universel d'admettre que la réalisation de l'individu est divisée de celle du genre, et qu'elle peut s'effectuer dans une carrière d'avocat, d'ophtalmologue, de réalisateur de télévision, de dirigeant d'un organisme de prêts, de fabricant de croûtes pour galeries branchées, et parfois simplement de magasinier chef ou de magasinier. De sorte que s'il est convenu, principalement dans l'intimité, de soutenir que la richesse est dans quelque valeur morale ou dans quelque abandon affectif, il va de soi que la seule vraie richesse est celle que procure le travail, soit sous la forme de satisfaction autoproclamée, soit sous son équivalent marchand, l'argent. Richesse et récompense sont d'ailleurs confondues, et récompense et salaire le deviennent également. Ainsi, la middle class essentiellement vérifie mensuellement que le travail est bien égal à la richesse en comptant le salaire de son labeur. Un autre déplacement sémantique vérifie le programme des gestionnaires d'étendre le travail à l'infini, c'est celui qui transforme en synonymes travail et activité. Mais on ne saurait faire grief de si peu à un Voyer, par exemple, puisque cette scotomisation du jeu commence déjà dans « source de *toute* richesse ».

L'audience de « ne travaillez jamais » est aujourd'hui bien plus large que le petit milieu post-situ. En effet, les récentes réorganisations de la gestion qui ont tenté de rationaliser le travail pour la première fois de manière planétaire ont tenté, là où son implantation pouvait être considérée insuffisante, de le transformer en denrée désirable par sa rareté croissante. Mais ceci a développé une véritable base sociale d'opposition au travail, y compris donc au chômage. Parmi les jeunes révoltés des années récentes, n'avoir pas l'audace ou l'adresse suffisantes de refuser cette soumission active est considéré comme une honte, équivalente à celle dont le travail était déjà l'objet dans les siècles antérieurs à la prise de pouvoir des gestionnaires. Le noyau consciemment et définitivement hostile au travail croît dans les mêmes proportions que ce qu'on appelle la « population pénale » et d'autant mieux que le phénomène est aussi ignoré de la propagande économiste que l'ampleur des sabotages sur les lieux de travail (qui tendent même à dépasser la grève sauvage comme manifestation de révolte), parce que cette propagande est incapable d'admettre que la profanation croissante du travail est une profonde rupture historique. Il est en effet bien difficile de revenir du « ne travaillez jamais », parce que c'est la seule proposition moderne sur le travail qui dit la vérité sur la perception que nous avons tous du travail : le travail est fondamentalement désagréable, il est agréable de le répéter.

Mais justement parce que cette jeunesse résolue à ne jamais travailler est la part de l'humanité porteuse des plus grandes perspectives, elle mérite qu'on critique son rejet unilatéral du travail. « Ne travaillez jamais », « programme préalable au mouvement situationniste », n'est en effet compréhensible que dans l'acception la plus populiste du mot « travail ». Les situationnistes eux-mêmes, qui avaient pourtant exigé une cohérence entre le vécu de chacun et les affirmations théoriques du groupe, font état de la liste de quelques-uns de leurs travaux salariés (*IS* n° 12, p. 96), laissant à ceux qui ne veulent pas mettre en cause leur bonne foi un doute important sur ce que signifie donc « travail » comme préalable au programme de leur mouvement ; doute que la suite de la survie de ces imprudents fanfarons, souvent casés dans les marges de la culture dominante, a encore accentué. Comme les situationnistes n'affirment pas être en contradiction avec leur programme préalable, il faut donc exclure leurs propres expériences salariées du « travail », ce qui ramènerait à peu près cette activité à « faire carrière ». Avec un peu moins de complaisance, les jeunes révoltés d'aujourd'hui s'illusionnent tout autant sur ce que serait le travail, selon le même

procédé, qui consiste à exclure du « travail » l'activité par laquelle on survit soi-même. Un besogneux petit écrivain comme Mehdi Belhaj Kacem, par exemple, vous affirmera qu'il ne travaille jamais ; l'escroc à l'assurance chômage ou à la Sécurité sociale, le « copain » qui répare les bagnoles des « copains », le cambrioleur, le chef de gang qui rackette trois commerçants, ou le « joueur » de poker pensent aussi que, du fait de l'illégalité de leur revenu, celui-ci ne peut pas être considéré comme un travail, comme si, pour ce qui est de la définition du travail, c'est le ministère du Travail qui distribuait l'homologation. Eh bien, tous ceux-là travaillent, comme les écoliers et les retraités, comme les femmes au foyer et les grands bourgeois rentiers, comme les maharajas indiens et les mendiants tsiganes, comme la population pénitencière et ces fonctionnaires italiens oubliés qui venaient tous les jours pointer dans un service chargé de l'assistance des blessés de la guerre d'Abyssinie, cent ans après que celle-ci fut terminée.

Le refus du travail n'est pas une décision individuelle, comme l'induit la métamorphose de « ne travaillez jamais » en « je ne travaille jamais ». Le travail n'est pas une activité individuelle, contrairement à la croyance et à l'apparence courante. C'est l'individu qui est formé par le travail, non le travail qui est formé par l'individu. Aucun individu n'a la maîtrise du travail, il est tout à fait consternant d'avoir à énoncer des évidences aussi triviales. Le travail est une activité collective du genre humain. Ce n'est qu'un travail particulier de gestionnaire, qui consiste à diviser le travail de sorte qu'à chaque individu revienne une part de cette activité, comme une *tâche*, et l'activité déjà plus collective de la propagande individualiste, qui voudrait laisser supposer que cette tâche appartient à l'individu qui l'exécute, qu'elle est indélébile dans la mesure où il l'est, et que chacun serait libre de « son » travail, aujourd'hui déjà ou un jour prochain après que certaines pré-conditions (une révolution par exemple) auront été réunies. Mais la tâche de chacun n'est que l'apparence du travail, comme le jeu éclaté mis en avant par Caillois n'est que l'apparence du jeu. La dépossession par le travail réside déjà dans la nécessité du travail des autres, ou plus exactement du travail en général, comme les interminables jeux dialectiques sur l'échange, initiés et popularisés par Marx, l'ont montré.

Le travail en général est l'activité de la nécessité dans le jeu. La société dans laquelle nous sommes confond ce qui est nécessaire avec ce qui est essentiel, et ceci se comprend dans la mesure où ce sont les spécialistes du nécessaire qui la dirigent. Mais l'essence d'une chose, ce qui lui est essentiel, est rarement sa nécessité, ce qui lui est nécessaire. Il est nécessaire de respirer pour aimer, mais respirer n'est pas l'essentiel de l'amour. La dispute sur le travail est une dispute où l'un des partis dit « la respiration est la source de tout amour » et l'autre, indigné d'une pareille absurdité, la réfute d'une absurdité non moins grande en criant « ne respirez jamais ».

La richesse n'est pas issue du travail. La richesse est la communication, parce que la communication est le principe de l'espèce. La richesse est un mouvement de la pensée, de laquelle le jeu est l'activité humaine. Le travail n'est que la mise en place du jeu, le serviteur zélé, qui n'y participe pas par ses actes, mais par sa livrée, qui est celle de son maître : il prépare les mets, il dresse la table et il y sert, mais il n'y mange pas. Ceci est vrai aussi bien dans chacun des jeux, qui tous conçoivent du travail, que dans le jeu en général, dans le mouvement duquel le travail apparaît, au détour du jeu éclaté, comme activité générique, séparée et affranchie. Mais cette apparence, où le nécessaire tente de se faire passer pour l'essentiel, est un moment du jeu. Ainsi, la

richesse dont le travail est la source n'est que l'apparence de la richesse, la richesse aliénée. La richesse aliénée, dont le travail est la source, est nécessaire au jeu.

« Ne travaillez jamais », renversement du constat que le travail nie le travailleur, mais pour renforcer la même idée, est une négativité simple qui ne s'élève jamais à la critique : si le refus participe de la critique, le refus n'est pas la critique. D'abord, on ne peut pas critiquer le travail en soi comme on ne peut pas critiquer une activité en soi : on peut critiquer son créateur, son interprète, son exécution, son opportunité, son ambiance, ses perspectives, son irréalité ou sa réalité. L'activité quelle qu'elle soit, travail ou jeu, n'est jamais qu'un moyen pour l'humanité. Aussi, dans le refus du travail en entier s'exprime une reconnaissance de ce qui, dans le travail, mérite au contraire d'être critiqué : la place absolue du travail. Mais comme le rejet de la nécessité, le rejet du travail n'a pas de sens. Par contre, ce qui a un sens, c'est que de laisser aux besogneux, aux travailleurs, aux gestionnaires le gouvernail du jeu, au point que le travail soit l'activité dominante, c'est dire que notre société marche sur la tête, comme aurait souligné Marx. L'organisation du travail doit dépendre des impératifs du jeu, donc de la volonté des joueurs, et non pas l'organisation du jeu dépendre de la volonté des travailleurs. C'est dans le jeu que l'humanité doit décider combien, pourquoi, comment et où le travail s'effectue, et qui est de corvée de patates, mais non pas comme aujourd'hui ceux qui sont de corvée de patates qui décident qu'on pourra jouer après que toute corvée de patates sera effectuée, c'est-à-dire, à l'infini.

Le travail est au jeu ce que la survie est à la vie, ou bien ce que le quotidien est à l'histoire. Le travail, ainsi, devenu la première aliénation du jeu, se reproduit lui-même comme le *mauvais* infini, qui, dans le jeu sans fin entre son affirmation radicale et sa négation radicale, ne trouve plus la qualité, le dépassement. La tragédie du travail est celle de la middle class, du valet : servir, puis devenir un putschiste qui découvre qu'il n'a pas de projet. Alors, il finit par retourner au service.

Ce qui dépasse le travail, le fonde, est ce que le travail avait dépassé, fondé, dans l'apparence : le jeu.



3. EXPLORATION DU JEU

a) L'activité humaine générique

Après la parenthèse du travail, le jeu apparaît d'abord comme sans limites. Tout est jeu. Et dans un monde si policièrement dominé par la suprématie du travail, réduire celui-ci à une parenthèse est déjà un bouleversement aux déclinaisons incalculables. Ainsi, par exemple, ce n'est pas le jeu qui a une fonction sociale, mais la société qui a une fonction ludique. Elle n'est qu'un moyen de jouer. Le travail en entier, et en particulier son actuelle prédominance outrancière dans l'activité humaine, peut être considéré à la fois comme un jeu en soi et comme une partie d'un jeu. Toutes les considérations théoriques, y compris celles qui passent pour scientifiques, élaborées comme des résultats, ne sont que des éléments ludiques, dont la seule effectivité réside dans un emploi irrationnel et éphémère, utile seulement au jeu de la dissimulation du jeu. Le jeu apparaît surtout, lorsque cette dissimulation est dissipée, comme l'activité proprement humaine, à laquelle quelques hardis coquins de domestiques ont tenté de suppléer une activité commune à tous les animaux, l'activité qui garantit la survie, et qui chez ces domestiques n'est plus immédiate comme chez les animaux, mais est leur spécialité, désagréable et bornée.

Lorsque donc le sérieux du jeu ramène le travail, qui s'était autonomisé jusqu'à une absence de but manifeste et générale, à sa petite place, par l'étendue même qu'a prise cette petite place s'entrevoit la démesure du jeu. Cette immensité est la première difficulté pour sa théorie. Scindé en deux par l'idéologie du travail comme source de toute richesse et de toute aliénation – d'un côté la sous-activité captive, puérile, Caillois, n'ayant encore atteint ni morale ni conscience, de l'autre l'activité générique, immense, qui fonde la morale et la conscience –, le jeu atteint par là une obscurité et une irrationalité qui peuvent le rattacher à un certain mysticisme. Il n'existe à ma connaissance qu'une seule théorie qui considère le jeu comme activité éminente, dont les principes dépassent ceux du travail et du mode particulier de représentation que sa domination apparente dans l'activité humaine a instauré. Il s'agit de *Homo ludens*, de Johan Huizinga, déjà cité, qui est paru en 1938 et où l'on trouve donc déjà cette conscience de la scission du jeu, au-dessous du travail et au-dessus : « L'homme joue, comme l'enfant, pour son plaisir et son délassement, au-dessous du niveau de la vie sérieuse. Il peut aussi jouer au-dessus de ce niveau, des jeux faits de beauté et de sainte ferveur. »

Cet ouvrage avait déjà vingt ans lorsque parut celui de Caillois. Avec une mauvaise grâce qui frôle la mauvaise foi, l'auteur de *Les Jeux et les hommes* se débarrasse de *Homo ludens* dès la première page, en se plaignant que Huizinga ait négligé la « classification » des jeux, petite marotte du sociologue. *Homo ludens*, au contraire, admet comme jeu tout ce qui est couramment appelé « jeu », par qui que ce soit, à une exception près, mais elle est de taille puisqu'elle a l'importance de deux organes sexuels au moment de leur rencontre. Il reste cependant un catalogue de jeux, étalé en surface comme en profondeur, bien plus riche et vivant que l'étroite collection arrangée dans l'album normalisateur du carriériste salarié par l'Etat français. Si chez Caillois l'unité du jeu explose dans la division du travail, chez Huizinga la tentative de dépasser la multiplicité des formes et des caractéristiques demeure l'objectif, rarement perdu de vue ; au point qu'il peut même passer pour une prudence, par rapport au dédain massif que rencontrait le jeu en 1938, d'avoir sous-titré cette théorie « Essai sur la fonction sociale du jeu », qui, en renversant le jeu en une utilité de cette société, le soumet implicitement à l'activité reconnue dominante dans cette société et n'est, en outre, conforme ni à l'unité du concept ni au propre but, dévoilé à la fin, de l'auteur.

La première phrase de *Homo ludens*, « Le jeu est plus ancien que la culture », affirme la primauté du jeu. L'intention est de donner à l'objet de l'essai une grandeur qui, vingt ans et cinquante ans plus tard, n'est pas encore entrée dans l'évidence. Car au contraire de ce qu'en pensent C. de Chusrople et moi, pour Huizinga, la culture est bien plus que la manœuvre qui a déplacé le débat sur l'humanité de la rue dans le salon, il y a à peine trois siècles et demi. Tout de suite après cette tranquille affirmation vient en effet l'argument qui indique sur quelle échelle temporelle il se situe : « Les animaux n'ont pas attendu l'arrivée de l'homme pour qu'il leur apprît à jouer. »

En elle-même, cette assertion est absolument invérifiable et mérite donc d'être discutée. Penser que des êtres à l'orée de l'humanité, animaux, mais aussi nourrissons, voire sauvages pré-industriels, sont les vrais dépositaires du jeu est un lieu commun. L'idéologie du travail ne considère même le jeu que comme ce préalable au travail. Mais, si je suis bien entendu de l'avis de Huizinga pour souligner l'antériorité et la pérennité du jeu, se pose la question de savoir comment le jeu vient aux animaux. Hormis dans sa pirouette finale qui résout tout, *Homo ludens* n'offre à cela aucun élément de réponse.

Ce que nous appelons « jeu » chez l'animal est le rapport d'un sujet à un objet, médiatisé par une pensée qui au moins en puissance paraît contenir de la conscience, c'est-à-dire une perception sensible se prenant pour son objet. La première détermination formelle du jeu, curieusement présente dans la langue française seule, surgit ici comme ce qui définit le rapport entre sujet et objet : « Le mouvement régulier d'un objet, d'un organe, d'une mécanique. » Cette définition se complète par son contraire, par une singularité logique, à peu près unique pour la langue française : « Défaut de serrage, d'articulation entre deux pièces d'une mécanique. » Dire qu'il y a du jeu, c'est d'abord affirmer qu'il y a un « mouvement régulier » et « un défaut de serrage ». Le mouvement est d'abord aisé, continu, mais il est aussi immédiatement discontinu, conflictuel. Dès sa première détermination, le jeu apparaît comme une oscillation, à la fois régulière et au contraire cassée par des sautes irrégulières. Si l'on abstrait de cette observation du jeu comme une ondulation réciproque entre le sujet et l'objet, où ce qui est projeté revient avant d'être reprojeté, mais avec des variations dans l'intensité qui peuvent être dans un mouvement continu ou dans des changements qualitatifs, le concept qui décrit ce va-et-vient, qui oscille entre l'harmonie de la régularité et la négativité de l'imprévu comme le plaisir, est le mot allemand « Wechselwirkung » (effet réciproque), qui décrit le passage ininterrompu de l'un à l'autre, d'une position à sa négation, un courant alternatif.

Ce qui se passe du joueur au jouet se passe du joueur au joueur à cette différence près que le jouet ne peut changer ni les règles ni le but du jeu. Les animaux semblent ne pas faire la différence entre un autre acteur, pris pour objet, pour jouet, et un objet, un jouet, qui serait une chose. Il faut donc supposer que la Wechselwirkung entre joueur et jouet est essentiellement identique, que l'objet soit une chose ou un être humain. Or, le flux et le reflux qui constituent ce courant alternatif, quels que soient leur intensité et leur contenu, sont des flux et des reflux de pensée. L'intensité du mouvement semble plutôt proportionnée à la présence qu'à l'expression de la conscience. Comme, malgré Hegel, nous ne connaissons pas l'origine du phénomène de la pensée humaine, mais que l'état actuel de la connaissance humaine l'explore dans l'individu humain, c'est-à-dire que nous supposons que l'individu humain seul *produit* de la pensée, le fait de la retrouver jusque dans le jeu des animaux implique soit que les animaux produisent aussi de la pensée, thèse Brigitte Bardot-Kouchner, ou bien que la pensée et même la conscience s'échappent des individus humains pour envahir d'autres récepteurs de pensée, comme les animaux. Nous *prêtons* la pensée et sa réflexivité aux animaux. La confusion provient de ce que nous prêtons ainsi de la pensée indifféremment à ceux qui ne produisent pas de pensée et à ceux qui la produisent. Justement, la caractéristique du jeu est de prêter de la pensée. Les humains aussi peuvent « jouer » sans produire de pensée, comme les animaux ; mais ils peuvent produire, émettre de la pensée alors que les animaux ne peuvent que la transmettre. Un animal qui joue est une sorte d'abus de langage. La formulation exacte serait : cet animal transmet du jeu, du jeu lui a été prêté. Le jeu est cette violente agression de la connaissance sur le monde, qui implique les humains, mais aussi les animaux, et même les pièces de mécanique ou les rayons de soleil, lorsqu'ils jouent dans ta chevelure. Et, en même temps, c'est l'expérience d'une pensée qui va hors d'elle, mais dans un cadre où elle revient à son origine, une sorte d'expérience préalable à l'aliénation.

Que le jeu soit une opération fondamentale de la pensée et sur la pensée est la certitude que partagent le déisme éclairé d'un Huizinga (« Mais reconnaître le

jeu, c'est, qu'on le veuille ou non, reconnaître l'esprit. Car, quelle que soit son essence, le jeu n'est pas matière. Déjà dans le monde animal, il dépasse les frontières de la vie physique ») et l'ultra-anthropocentrisme de ma propre pensée (qui n'est « ultra » que par opposition à l'anthropocentrisme actuellement courant ; cette position sur l'absolu de l'humain se fonde sur le préalable non réfuté que l'humain seul génère de la pensée, et qu'il n'existe *rien* qui ne soit de la pensée). C'est également pourquoi, dans la société où dominent le travail et la croyance de la matérialité du monde, le jeu est repoussé dans les bordures de l'inessentiel, où son intrigante et effectivement immatérielle essence n'a pas à être discutée.

De la continuité et de la discontinuité, dans le flux et le reflux, dans le rapport réciproque de pensée consciente ou d'esprit, dans son identité comme générateur de pensée (ainsi, l'animal qui « joue » est au contraire le jouet de la pensée qu'il rencontre et qui le fait « jouer » ; le « jouet » de l'animal est en vérité la médiation d'une pensée humaine par laquelle l'animal devient son jouet) et dans sa différence comme communication apparaissent les deux caractéristiques, opposées et associées comme des joueurs, qui jouent comme le papillon du carburateur du jeu : la *liberté* (« l'action libre », dit Huizinga ; c'est également le premier point de définition chez Caillois, mais dans un sens qu'on a vu extrêmement étriqué) et le *doute*. Le jeu devient le contraire du déterminisme. Il ouvre à l'humanité l'au-delà de ce qu'elle connaît, l'incertitude, qui lui interdit jusqu'à la connaissance qu'elle a déjà produite.

Le jeu est l'activité humaine générique, qui donne son mouvement à la pensée. Le jeu préfigure l'aliénation.
Oscillation, dualité, va-et-vient tour à tour régulier et irrégulier, la perception du jeu est le jeu de la perception.
La liberté et le doute sont les deux extrêmes entre lesquels se jouent cette oscillation, et la communication.

b) La règle et la sphère du jeu

Huizinga appelle « jeu primitif » le jeu des sauvages préindustriels, des nourrissons, des animaux. Le jeu primitif est le jeu sans règles visibles. Mais, par une règle non écrite, ce que nous appelons « règle » est tout ce qui est règle écrite. Aussi confondons-nous les jeux qui n'ont que peu ou pas de règles avec les jeux dont les règles ne sont pas publiques. Par la catégorie de la publicité, en effet, le contrôle du jeu sort du jeu. Ce déplacement hors de soi de l'autorité d'un jeu n'induit rien sur sa complexité, contrairement à l'apparence qui voudrait que seuls les jeux plus évolués soient soumis à une autorité comptable et impartiale. Par exemple, à l'intérieur d'un couple d'humains existent souvent de multiples règles, très complexes, consciemment admises par les deux joueurs, mais reconnues nulle part ailleurs, et qui peuvent parfois cesser d'avoir cours par le seul fait de les énoncer ; à l'inverse, le jeu de cartes appelé curieusement « bataille », malgré ses deux ou trois variantes, est un jeu dont la règle est courte et simple, mais parfaitement indiscutable. Dans le couple, c'est l'évanescence des règles gérant l'intimité dans la société qui rend la part de jeu complexe et impossible à arbitrer de l'extérieur alors que, dans la « bataille », n'importe quel tiers peut trancher n'importe quel litige. Mais le « jeu primitif » de Huizinga, qui correspond aussi complaisamment à une

sorte d'évolutionnisme primaire dans l'amalgame implicite de simplicité et de non écrit, introduit par ailleurs l'élément qui donne son identité au jeu : la règle.

L'acte de communication qui fonde le jeu est en général l'énoncé de sa première règle. A partir du moment où il y a convention – et la convention est à la fois construction et restriction, liberté et doute –, le jeu commence. Que ce soit en accord avec soi seul, un ou plusieurs autres, qu'il porte sur une limite, un acte, une imitation ou une outrance, une référence fixe est d'abord attribuée à l'oscillation. En même temps que la règle restreint le champ de la communication, elle commence son contenu. La communication est la règle du jeu. Car la règle est le premier élément commun aux joueurs, identification et ligne de partage. En cela elle est la loi qui supprime l'illégitimité du plaisir de l'oscillation en le limitant. Par rapport à la peur du plaisir, elle délivre la conscience de la mauvaise conscience. Et, comme tout acte qui tente de maîtriser du plaisir, la règle s'avère aussi féconde. Le premier doute vaincu, la liberté paraît ; même si, pour vaincre le doute, beaucoup de joueurs suspendent la liberté.

Avec la première règle commence un édifice qui va marquer le territoire, l'appartenance, le temps, les conditions du jeu. Cet édifice va unir le jeu contre ce qui n'est pas jeu, et le diviser en soi, en jeux. Je l'appelle la « sphère du jeu », mais le nom est impropre en ce qu'il se réfère à une forme particulière qui n'est même que très rarement la matérialisation de cette abstraction. Cette « sphère », donc, délimite le jeu en protégeant son identité, ses joueurs, leur communication, mais aussi en enfermant cette communication, en empêchant ses joueurs de sortir, en niant sa différence. Les règles extérieures au jeu peuvent aussi avoir cours à l'intérieur d'une telle sphère, mais généralement déviées ou transformées, et le jeu peut parfois consister à ridiculiser ou à critiquer les règles extérieures à une sphère donnée. Ainsi, il arrive qu'un individu se soumette aux règles particulières d'un gang de quartier ou de la Légion étrangère pour échapper aux règles du monde extérieur. Position du jeu, la sphère est la négation de ce dont elle est issue.

La fonction de la sphère est d'abord de concentrer le jeu, en d'autres termes d'en établir l'intensité, qui est l'intensité du plaisir. Dans l'amour, par exemple, la sphère est très fermée et l'intensité est très forte ; dans la guerre, la sphère est plus grande, mais comme elle assez fermée, l'intensité du jeu y est également très forte. La sphère du jeu détermine l'intensité parce qu'elle protège le jeu de ce qui est autre et permet au joueur de se concentrer à l'intérieur de la règle, au moment où celle-ci s'affine en se transformant ou en se multipliant. C'est en cela que le jeu abolit la routine de la soumission, comme Huizinga le constate par rapport au temps : « Un espace fermé est isolé, soit rationnellement soit idéellement, séparé de l'entourage quotidien. » Et ce n'est qu'à travers cet antagonisme que l'on peut admettre que « le jeu crée de l'ordre, est ordre ». Paradoxalement, en effet, en instaurant une sphère autonome, le jeu se met d'emblée à égalité avec toute activité générale soumise à des lois. Dans ce rapport, il s'affirme donc comme égal à la cité ou au travail, mais différent, et la cité et le travail paraissent à leur tour des sphères de jeu, dont l'universalisation de la règle les prive seulement de la substance de l'intensité, le plaisir.

La constitution de la sphère ne dépend pas de la publicité de la règle, qui commence, sauf exception, dans son écriture. Mais la règle, justement, n'est pas fixe : elle se multiplie et se divise selon un mouvement comparable à celui qui va du jeu aux jeux. La règle, qui concentre l'intensité du jeu, l'absorbe aussi et se métamorphose, de manière non continue, au cours du jeu. Aussi bien Caillois que Huizinga affirment sans

aucune argumentation que « les règles d'un jeu sont absolument impérieuses et indiscutables ». Il est bien difficile au contraire d'imaginer un jeu dont les règles n'ont jamais été discutées, et modifiées. Tous les bréviaires spécialisés racontent par exemple en détail comment un des jeux considérés parmi les plus stables, le jeu d'échecs, a mué au cours des siècles et se transforme encore aujourd'hui, au contact avec le spectacle. Et comment la guerre ou l'amour, dont les règles ne sont jamais sûres d'une partie à la suivante, pourraient-ils correspondre à une telle restriction ? Le jeu en général, a fortiori, n'est que le mouvement de ses règles, jusqu'au cas limite inclus où modifier la règle est la règle. C'est pourquoi il existe une grande différence entre les règles implicites et les règles écrites. Les premières ne peuvent dépasser la capacité du joueur, puisqu'il en est le seul garant. Les secondes, au contraire, confiées à des tiers, suppriment l'autorité du joueur sur le jeu. Le *Contrat social* est l'exemple type de l'abdication du joueur devant le jeu. Cette aliénation, où le sauvage préindustriel, le nourrisson, l'animal s'élèvent à la distinction entre la subjectivité et l'objectivité, mais en s'en remettant à cette dernière, est le mouvement des règles qui renverse le jeu en l'étouffant ; cette décompression est la perte de l'intensité du jeu, absorbée par sa forme, qu'est la règle. Pour éviter cette catastrophe si courante, où le jeu s'inverse et se fige hors de toute possibilité de dépassement, il faut soutenir sans compromission qu'un jeu n'est un jeu que si ses règles appartiennent aux joueurs. Et si les joueurs n'ont plus la possibilité de modifier les règles, ce n'est plus du jeu. La maîtrise du jeu n'est pas la maîtrise d'une technique, mais de la sphère du jeu. Aussi, si un arbitrage est nécessaire, l'arbitre doit dépendre de l'autorité des joueurs, ou en être un. La possibilité toujours ouverte de maîtrise du jeu par les joueurs détermine la frontière entre ce qui est jeu et ce qui ne l'est plus. Que l'élu, par exemple, soit le commis de l'électeur, c'est-à-dire qu'il soit révocable à tout instant, distingue une élection comme jeu, alors que le mode électoral appelé « démocratie » par les Etats qui gouvernent aujourd'hui, où l'élu usurpe la souveraineté de l'électeur, ne peut être considéré à l'extrême rigueur comme jeu que pour les élus. Le travail, si insolemment dominant, est le résultat de ce renversement, le jeu qui s'est perdu au cours de son élaboration. Le travail ne crée pas de jeu, il en récupère seulement. Mais aucun jeu n'a été créé par d'autres que des joueurs. A l'inverse, tout ce qui a été créé par d'autres que des joueurs n'est pas du jeu. Le concept même de création, cependant, où liberté et doute sont si déterminants, semble jaillir du jeu. Son étymologie, « tirer du néant », par ce naïf effort pour réduire le jeu au néant, exprime qu'il est né sous cette forme après la révolution du patriarcat.

La création de la sphère du jeu ressemble à ce que les mystiques matérialistes affirment être l'origine du temps ou les limites du cosmos. Cela semble être avant tout un grand débat, une dispute. Cette dispute, qui confère à la sphère du jeu son architecture et sa constitution, est le mouvement de sa détermination. Comme elle contient la décision de l'identité et de la différence des joueurs, comme elle est responsable d'une scission dans le monde, cette dispute va continuer pendant tout le jeu. Elle est la réalité du jeu, elle contient sa finalité. La création du jeu, qui est la création de sa sphère et, en conséquence, de sa règle, est donc ce que Hegel appelle la « qualité » : la détermination immédiate de ce qui est là, cette unité de l'être et du Nichts, le rien ou le néant. En effet, pour le jeu, tout ce qui n'est pas inhérent à la sphère n'est rien. C'est pourquoi, souvent, l'oscillation, la liberté et le doute donc le jeu lui-même ne porte, apparemment sans fin, que sur la détermination de cette limite. Et le jeu de créer la règle se substitue au jeu pour lequel la règle n'était que le contenant, le travail sur la sphère devient la sphère du travail. Ainsi, le

droit, qui est la somme des règles de la société dominée par le travail, dans le monde réellement renversé du travail, aboutit à l'affirmation du jeu qui résonne dans toute l'intensité de l'oscillation : il n'y a pas de justice.

La règle donne son identité au jeu. Elle en est l'acte fondateur, la communication. La communication est la règle du jeu. **Multiplication et division de la règle dans le jeu constituent la sphère du jeu. La sphère du jeu contient l'intensité de l'oscillation, qui est le plaisir.** **Le mouvement de la règle commence dans le débat qu'est la création du jeu.**

c) L'aliénation du jeu

« Je serai sérieux comme le plaisir » pourrait être la devise du jeu. Le moment où la sphère est établie est celui de la liberté pratiquée avec application après le doute du débat de la création. « Mais répétons-le une fois de plus : l'attitude ludique et spontanée peut être celle du profond sérieux. Le joueur peut s'abandonner au jeu de tout son être. La conscience de "seulement jouer" peut être complètement reléguée à l'arrière-plan. La joie liée au jeu de manière indissoluble ne se mue pas seulement en tension mais aussi en transport. L'extravagance et l'extase constituent les deux pôles de l'ambiance ludique. Il n'est pas indifférent que ces deux mots expriment une situation "finie". »

Il ne serait pas nécessaire, si après Huizinga il n'y avait pas eu la réaction dont Caillois est porte-parole, d'insister sur le sérieux, qui dans toute sa profondeur est dans le jeu. La morale judéo-chrétienne, dont les aspects renforcés constituent celle du travail, sépare rigoureusement le sérieux et le jeu, parce qu'elle sépare sérieux et plaisir, et parce que jeu et plaisir ne peuvent pas être dissociés. En effet, la dialectique entre le sérieux, qui est une tension aussi extrême qu'une vie en train de se défendre contre la mort, et son relâchement, plaisir, rire, et parfois gravité redoutable au point de pousser le jeu au-delà de la vie, avant de basculer dans l'insignifiant, pour rebasculer simultanément aux limites du concevable, est elle-même un jeu. Nulle part davantage que dans les pièces (en anglais « plays ») de Shakespeare, cette promiscuité entre le jeu et son contraire, entre comédie et tragédie, entre nouveauté et imitation, entre imitation et imitation de l'imitation, l'intense oscillation et son courant réciproque, n'a atteint une telle liberté sur le doute, un tel doute sur la liberté. Comme le travail s'est montré inépuisable dans son effort de réduire du jeu, le jeu, à son tour, transforme en soi son contraire. Dans le jeu, le sérieux n'apparaît toujours que comme un moment du jeu. Mais ce sérieux s'étend à l'ensemble du jeu, ridiculisant ce qui était sérieux au départ, qui n'est plus qu'une finesse ou une grossièreté de la plaisanterie. C'est comme si, pour arrêter les bouleversements incessants de la moquerie, les gestionnaires du travail avaient tenté d'arrêter le plaisir, en en séparant le sérieux, que constituent leur tristes mines. De sorte que si quelque chose « n'est qu'un jeu », il s'agit du sérieux séparé qui formule ce mépris sur le jeu, et dont le travail est le siège.

L'espace et le temps du jeu dépendent des joueurs, de leur plaisir opposé au mouvement de son érosion, qui se manifeste comme la puissance extérieure que la

réglementation émancipe. Même si espace et temps ne sont pas seulement la mesure relative d'événements ou d'états libérés par l'imagination des joueurs, ils sont la mesure générique en actes, extension et contraction, institués par les joueurs. L'espace et le temps sont des arguments du jeu, qui par leur présence dans le jeu en général se sont objectivés dans les jeux particuliers. En tant que règles, toujours précaires et accessoires, du jeu en général, espace et temps dévoilent un mouvement de la règle qui, maîtrisée et subjective dans le jeu de l'humanité, s'institutionnalise dans le jeu en particulier. La règle tend à séparer le jeu comme unité des multiples jeux qui le divisent. De l'unité il ne reste ainsi plus qu'une « qualité irréductible du phénomène "ludique" », que Huizinga tient pour « inaccessible à l'analyse », contrairement à moi. Le jeu en général n'est pas limité dans l'espace et dans le temps. Ce sont l'espace et le temps qui sont limités dans le jeu.

De même, la morale est une règle, que le conservatisme dominant a toujours tenté d'objectiver, c'est-à-dire d'élever au-dessus de tout jeu, pour arrêter le jeu. Mais dans le jeu, la relativité du bien et du mal est si manifeste qu'elle change d'un jeu à l'autre, et souvent d'un joueur à l'autre. « Le jeu en soi, s'il constitue une activité de l'esprit, ne comporte pas de fonction morale, ni vertu, ni pêché », dit même l'auteur de *Homo ludens*, le moins suspect des hommes de soutenir des mœurs subversives. Par contre, la définition d'un comportement est souvent à l'origine de la création d'une sphère de jeu. L'aliénation du jeu, qui est son autorégulation, fourmille d'exemples où le jeu s'est perdu soit dans une outrance excessive d'un comportement, soit au contraire dans sa corruption complète. Dans les deux cas, la règle du bien et du mal domine les joueurs, qui ne sont plus capables de maîtriser leur jeu. Le bien et le mal extérieurs au jeu se trouvent souvent, par abus, ou par soumission résignée du jeu à la société et à ses religions, importés dans le jeu, quoique là encore ils sont souvent altérés au moment de traverser les défenses de la sphère. Particulièrement dans l'importation de la morale dans un jeu, la liberté et le doute sont visiblement réduits : précodifié, l'usage des choix de comportement n'est plus ni un danger ni une ouverture.

Vrai et faux n'ont pas, à première vue, un sens moins relatif dans le jeu que bien et mal. Les deux pôles s'inversent et se déplacent, imperceptiblement ou brusquement, comme le sérieux et son contraire. La possibilité de jouer à objectiver le jeu, donc de se placer en dehors tout en le continuant, qui est le procédé de la parodie ou de la comédie, fait que le jeu objectivé devient le faux, mais uniquement s'il est maintenu parallèlement à ce qui pour lui est le faux. Dans leur vives alternances et dans leurs mouvantes limites réciproques, la ruse et l'honneur parodient également ce doute, sur ce qui est vrai, qui joue avec la liberté du faux. Mais, fondamentalement, le rapport réciproque de la liberté au doute est le vrai, parce que c'est le moment de la création de la communication, de sa réalisation. Seule l'absence de ce rapport réciproque est le faux, c'est le jeu figé par les règles, la liberté et le doute qui s'excluent, la communication a perdu sa nouveauté, sa réalité. Mais ce mouvement, qui est l'aliénation du jeu, s'il est le faux *dans* le jeu, est le vrai *pour* le jeu, et la Wechselwirkung de la liberté et du doute, si elle est le vrai *dans* le jeu, devient le faux *pour* le jeu, auquel ce mouvement interdit son dépassement. Ainsi, le drame du jeu, qui ne peut devenir vrai que dans son aliénation, est reconnu par les plus grands joueurs au moment où leur vie constate l'impossibilité de sa réalisation, qui est leur impossibilité de la réalisation du jeu. Hasan Sabbâh et Hegel, devant la mort, constatent le même échec de leur maîtrise du jeu : « Rien n'est vrai, tout est permis », « Je suis forcé d'admettre que tout continue ».

Le mouvement de la règle dans et contre le jeu commence par l'immobilisation des pôles opposés entre lesquels le jeu va et vient selon la liberté des joueurs. Le vrai et le faux, le bien et le mal, « l'extravagance et l'extase », la compétition et la chance, le joueur A et le joueur B, se sédentarisent, et le flux est ainsi réglé que ces extrêmes deviennent la base solide, positive, invariable du jeu. La répétition d'un déroulement où le rituel menace rapidement de surcharge se substitue alors au plaisir dans la même proportion que la règle au jeu. Prisonnier de cette formalisation, le jeu abdique la liberté de se transformer, et le doute sur son but. C'est dans cette phase, où l'on est pris au jeu, que Huizinga associe le sacré au jeu, et désigne le rite « comme son identité essentielle et originelle ». Le rite, cependant, n'est que la règle qui s'est émancipée de l'oscillation qu'elle prétendait contenir. Alourdi par la solennité, le rite devient le moment du leurre, celui où l'identité entre le vrai et le faux, l'authentique et l'inauthentique, le fictif et le réel a égaré la différence. Et Huizinga peut affirmer que « la question erronée "à quelle fin", "pourquoi", ne se pose nullement ». Ceci, en vérité, n'est pas une règle du jeu, mais seulement le signal de sa décompression, où les règles se figent et où le plaisir n'est déjà plus que la faible oscillation que tolère dans le peu de jeu de son imprécision une loi désormais impérative.

Ensuite, luttant pour sa survie, le jeu privé de la capacité à poser la question de la finalité disparaît dans le simulacre du jeu. C'est sous cette forme qu'il apparaît officiellement dans notre société, c'est le jeu Caillois. Or ce simulacre n'est pas, comme pourrait l'objecter un humour douteux, une forme de jeu. C'est au contraire une tromperie sur la marchandise. Là, les règles, désormais décidées sans les joueurs, et souvent contre eux, soumises à un arbitrage objectif, souvent une bureaucratie, paraissent immuables. Mais chaque nouvelle singularité du monde force les conservateurs, qui le régulent de l'extérieur, à resserrer le filet des règles. Il n'est pas douteux que l'absurde succès que l'idéologie du capitalisme a continué, pendant des siècles, à susciter auprès de ceux qui en sont les victimes ne s'explique pas seulement par l'omnipotence de sa propagande ; mais aussi par son fondement ludique qui, quoique fort aliéné, prônait face à sa concurrente objective et rationaliste dans la déification de la richesse marchande et dans la ritualisation (au sens Huizinga) du travail, qu'était le socialisme, et même le communisme anti-stalinien, la liberté du doute.

Le mouvement de la règle constituée en sphère établit maintenant deux pôles qui d'abord se confondent, s'inversent, puis se figent. Sérieux et plaisir, espace et temps, bien et mal, vrai et faux, sont ainsi des catégories du jeu, dont le sens est renversé par l'aliénation du jeu.

L'aliénation du jeu est sa ritualisation, puis son simulacre, au moment où le jeu lutte pour sa survie. La règle se retourne contre le jeu, maîtrise le joueur, et s'institutionnalise dans l'objectivité. C'est le devenir travail du jeu.

LA LIMITE ENTRE LE JEU ET LE TRAVAIL

Un des jeux principaux où se lit la lutte entre la domestication au travail, au code, aux règles et les soubresauts ludiques de l'imagination est la langue. Et pour *conserver* la liberté de la langue, il faudrait également ériger des lois. Par exemple : ne pas rester prisonniers de sens antiques, mesurer (mais avec quels instruments ?) que le mot et le concept ne se séparent pas l'un de l'autre.

Le jeu n'est évidemment plus dans presque tout ce qu'on appelle « jeu », depuis qu'un Caillois en a parlé. La langue, déjà, est devenue essentiellement un travail, une grille répressive de la pensée. Même le *jeu de mots* a rejoint, par exemple dans les sous-titres du quotidien français *Libération*, l'activité la plus mécanique. Et l'armée des gestionnaires suit de près les argots, verlans, ou autre javanais, rendant culturelles et classifiées des évasions et des négations de la langue officielle, celle de la police pour les bandits, celle de la culture pour les gueux, celle de la raison pour les enragés. Cependant, même si l'on devine déjà le point de suspension, la langue qui joue dans la bouche n'a pas encore inventé son dernier baiser, ni dit son dernier mot.

Tous les jeux dont l'argent est la finalité ne sont plus des jeux. L'exemple des différentes loteries d'Etat est le plus extrême, puisque l'on sait que ceux qui organisent le jeu n'ont pas le droit d'y participer, et que le vainqueur principal est connu d'avance, c'est le ministère des Finances, si bien que le second vainqueur (celui éhontément présenté comme *le* vainqueur) n'est jamais que le premier enculé. Cette forme d'impôt indirect est en même temps l'excellent baromètre de la crédulité et de la veulerie de notre temps : chaque participant grugé est quelqu'un qui nie qu'il se fait enculer, en y allant de lui-même, ou considère que, pour ce qu'il risque d'y gagner, ça vaut le coup.

D'autres jeux d'argent, plus informels, comme le poker entre « amis » sont également du travail. Ça a le nom du jeu, ça a le goût du jeu, ça a les couleurs du jeu, mais ce n'est qu'une forme d'argent. Le jeu y est plaqué sur le travail, comme le bouffon sur le roi Lear. Dans les deux cas, c'est un jeu de tire-Lear, rien d'autre.

De même, les jeux où les joueurs sont des professionnels ne sont plus des jeux. Il y a fort à parier que le mépris pour le comédien provenait du fait qu'il ait rabaissé le jeu d'imitation et de dérision à un travail, à une époque où la pensée dominante honnissait encore le travail. Le sportif professionnel, comme le comédien, devenus grandes stars d'une époque laborieuse, se plaisent à répéter qu'ils ont travaillé dur, l'un pour sa médaille, l'autre pour son spectacle. Il faut cependant distinguer : si le comique imitateur ou le footballeur professionnel ne jouent pas dans l'activité qui est considérée comme jeu, il est fréquent que dans la maîtrise de leur métier les meilleurs retrouvent le jeu. Mais c'est alors un autre jeu que celui qu'ils nous vendent. De même, le jeu que j'achète dans leur spectacle est toujours un jeu pour moi, qui fait parfaitement abstraction, pendant l'heure et demie de la série de sketches ou du match, qu'ils travaillent ; en effet, lorsque moi je joue au football ou fait des imitations humoristiques, je joue : je suis maître des règles, je peux déterminer le lieu, le nombre de participants à ma guise, et les règles qui régissent la marchandise n'ont alors pas plus d'influence sur ces décisions que sur ma façon de respirer, c'est-à-dire une influence indirecte et subalterne.

Ne sont pas non plus du jeu ces activités qu'on appelle « jeux télévisés » et « jeux de société ». Ne sont pas non plus du jeu les « jeux » qu'on pratique sur les machines à sous et les « consoles de jeux ». Bien sûr, qu'on puisse détourner un tel engin au profit d'un jeu est tout à fait possible. Car comme le travail s'est trouvé entre le jeu apparent et l'essence du jeu, le jeu se situe entre le travail tel qu'il apparaît et l'aliénation du jeu, qui est du travail. Ainsi, le travail peut devenir du jeu, par exemple lorsqu'un travail débouche sur un débat qui divise le monde : les besogneux gouvernements du shah d'Iran, puis de la République islamique se sont trouvés antagonistes d'un jeu, où leur but était d'abolir le jeu. A l'inverse, les pasdarans, ou « gardiens de la révolution », ont transformé leur jeu en travail, ont aliéné leur ludicité (et leur lucidité). Ainsi, entre le travail et le jeu, et entre le jeu et le travail, existent des zones tampons, où l'activité se joue ou se travaille. Il faut bien admettre que tous les jeux « Caillois » sont dans cette semi-obscurité, en partie déjà parce que Caillois les appelle « jeux ».

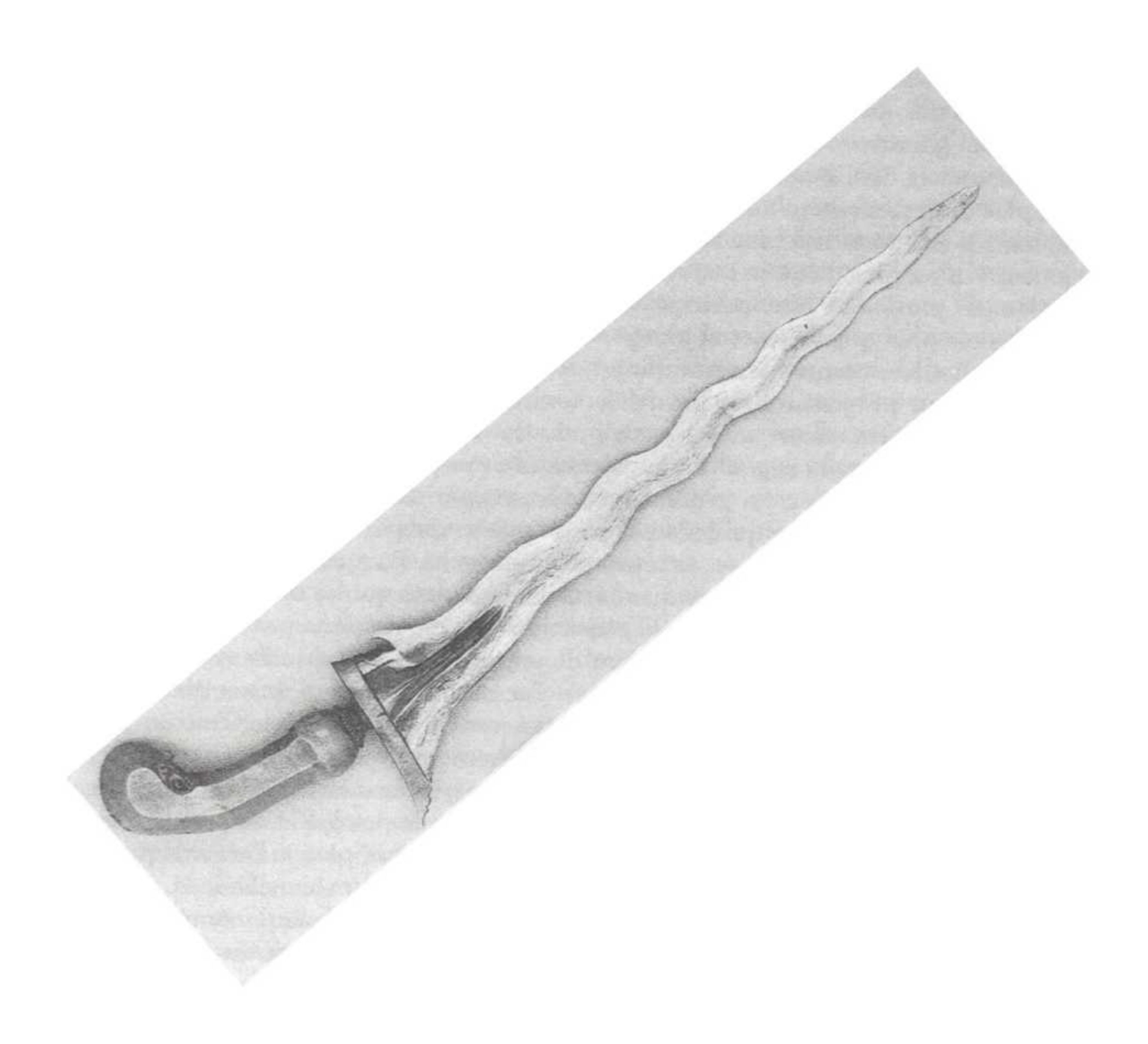
Ce qu'on appelle « jeu politique » se situe également dans ce no man's land. Ce qui justifie son appellation de jeu est qu'il correspond à des règles informelles, non écrites, changeantes, et qu'on y désigne les bons joueurs plutôt en fonction de leur état d'esprit qu'en fonction de quelque critère technique. Mais les politiciens eux-mêmes ne sont pas des joueurs, carriéristes écrasés d'obligations et de terreurs, et habitués à décider sans peser ; de leur point de vue le jeu politique est plutôt la meilleure façon de tricher avec les institutions. Ce côté bâtard du jeu, par contre, fait illusion pour l'observateur, en l'occurrence le journaliste et son public. Si bien que le « jeu politique » suppose surtout un pouvoir de manipulation occulte et magique, hors d'accès et plutôt imaginaire, dont le résultat est l'ensemble des actes de gestion de l'Etat. Il est en fait principalement un mot clé pour public impuissant.

Plus caricatural encore, jouer à la bourse. Là, l'impression de jeu n'est vraiment qu'une impression : c'est de l'argent, c'est du travail, mais à un tel degré d'accumulation et d'intensité qu'on peut croire, y compris en son milieu, que l'argent n'est plus que le moyen d'un but bien différent, intimement lié au plaisir. Un rituel ressemblant à un potlatch y contribue. Quand l'irrationnel y semble tout balayer, c'est encore une illusion : la bourse est le reflet logique du capital, ce que l'un perd l'autre le gagne, les règles sont celles de la marchandise, et le Krach de 29 n'est que la goutte qui a fait déborder pas même le monde mais la gestion, le prétexte de la « grande dépression », rien de plus. La frénésie de la bourse ressemble à la frénésie du jeu, mais c'est la frénésie du travail.

Toutes les activités dominées en général par un rapport marchand, et en particulier par le spectacle, sont des activités qui mutent du jeu au travail, celui-ci étant déjà l'essentiel de ces activités. La *règle* est simple, c'est celle du travail : le travail n'appartient jamais au travailleur (encore heureux !), merci à la contre-expertise lénino-stalinienne qui a vérifié l'axiome en utilisant tous les moyens imaginables pour garantir à son contraire le soutien enthousiaste des travailleurs eux-mêmes. A qui appartient le travail ? Aux joueurs. Il n'y a pas de joueurs qui revendiquent le travail aujourd'hui ? Alors le travail n'appartient à personne. C'est bien le problème. La règle s'applique au jeu : le jeu appartient aux joueurs, ou il est travail.

d) Le jeu du négatif

La calomnie qui pèse sur le jeu ne se lit peut-être nulle part davantage que dans l'enthousiasme avec lequel les dialecticiens parlent du « travail du négatif », là où il s'agit du *jeu du négatif*.



4. LE JEU COMME NEGATIF

Au jaillissement de la création du jeu et de sa sphère succède l'équilibre de la dualité ; et à l'équilibre de la dualité, la séparation du mot et du concept avec, d'un côté, l'apparence du jeu, domestique du travail, de l'autre, l'essence du jeu, le principe du vivant. Dans le mouvement d'aliénation qui reproduit maintenant cette séparation dans l'essence du jeu, insensiblement l'acteur est devenu spectateur, l'actif est devenu passif, le subjectif est devenu objectif. Lorsque la substance change d'apparence, lorsque apparence et substance se scindent, le concept atteint sa limite.

Dans le jeu, ce moment est celui de la division des joueurs, entre ceux qui se suffisent de son apparence, et ceux qui renient le jeu au nom de son essence. Mais les premiers, qui conservent le jeu démis de sa capacité de création, qui est formellement la création de règles, la construction de la sphère, sont d'abord tellement absorbés par la continuation de leur jeu qu'ils n'en reconnaissent pas le dépérissement. Ce dépérissement lui-même, ensuite, n'est ni continu ni spectaculaire. Il s'opère plutôt par des hésitations et des retournements qui se présentent comme la vivacité même du jeu, le contraire du dépérissement. Enfin, le fondement du jeu n'étant ni connu ni même envisagé alors, les buts des joueurs lors de cette crise sont encore essentiellement liés à ceux définis par des règles particulières. Un footballeur professionnel, un champion de go, un guitariste sous contrat ou un accro des différents lotos financés par l'administration des impôts seraient bien ébahis d'entendre que ce qu'ils pratiquent n'est plus du jeu, alors qu'un Caillois affirme que si, et qu'un Huizinga ne prétend pas que non. Il leur sera déjà plus facile de comprendre que dans leur activité, la place du « joueur » n'est plus d'être le maître du jeu, de le déterminer, mais qu'il en est devenu un élément particulier, interchangeable. Le jeu entre dans son contraire lorsque le joueur n'est plus que le sujet apparent, mais en réalité objet du jeu. Le négatif du jeu apparaît alors comme la restauration de la conscience contre l'esprit, le refus de cette corrosion progressive de l'activité, contre l'état de fait qui n'est plus du jeu alors qu'il en porte encore tous les attributs. Ce refus est brusque et subjectif. C'est pourquoi dans le jeu le négatif est le moment du joueur.

La critique du jeu est généralement portée par un joueur qui s'est vu refuser l'entrée de la sphère, parce qu'il n'a pas pu ou pas su remplir les exigences initiatiques, y compris dans la connaissance, nécessaires à son accès. Et, moins souvent, le critique est celui qui refuse de jouer parce que l'activité dégénérée qui lui est présentée comme jeu n'est même plus une promesse de plaisir. La critique ne porte pas alors sur un jeu ou une partie, même s'ils servent souvent de prétexte déjà parce qu'ils sont la ligne de défense de ceux qui sont absorbés dans l'accomplissement d'une réglementation étouffante, mais dans le jeu en entier, quoique jamais ainsi nommé. C'est un violent désaccord qui se manifeste alors, dans une véhémente recherche d'arguments qui sont plutôt l'expression d'une insatisfaction qu'un système cohérent.

Deux personnages illustrent cette dispute autour de l'atrophie du jeu, le tricheur et le briseur de jeu. Le tricheur est un joueur qui n'adhère plus à l'accord qui a été l'acte de création du jeu. Jusqu'au moment où les pôles du jeu sont stabilisés, où le jeu est institutionnalisé, tricher n'est pas possible car un désaccord sur la communication initiale contribue au jeu, le modifie. Le tricheur n'apparaît qu'à partir du moment où la première règle est devenue immuable. Non seulement il ne change pas les règles, mais ne veut pas les changer. Il cherche à en exploiter les faiblesses contre les autres joueurs. Il est l'expression de l'opposition entre le pacte initial et le but du jeu : il soutient le pacte initial *inamovible* et définit le but du jeu comme ne pouvant dépasser le pacte initial. Le pacte initial est l'objectivité ; le but du jeu, qui n'est donc plus que le but de la partie, est son affaire personnelle. Il utilise la communication, non pour la fonder, mais pour l'éterniser. Le tricheur est profondément joueur. Mais il espère profiter des lézardes grandissantes entre l'essence du jeu, qu'il méprise, et la règle, qu'il vénère jusqu'au fétichisme. En profitant systématiquement des failles de la règle, il contribue en réaction à l'augmenter, à l'alourdir, à l'émanciper. Sa négation partielle du jeu contribue à l'aliénation de cette activité. Dans la société marchande prise comme un jeu, le tricheur est l'escroc, et la tricherie est la corruption. Dans le mouvement de sa

réglementation, qui dépasse la maîtrise de ses membres, escrocs et corrompus prolifèrent, malgré et à cause des réformes, qui ne sont que son rapiéçage. Escroquerie et corruption sont ainsi d'excellents baromètres de la distance entre la loi et la société où elle s'applique. Du tricheur il faut encore dire que, comme l'escroc, il est fondamentalement conservateur. Il pense mieux jouer que les autres parce qu'il utilise et souvent connaît mieux les règles. De ce fait, le tricheur a besoin des règles, comme l'escroc a besoin des lois. Il utilise la communication des autres, mais ne communique pas lui-même. Ainsi, il nie surtout la communication. C'est son plaisir, et sa limite.

Il existe deux briseurs de jeu tout à fait différents. Le plus connu, celui que Huizinga appelle « briseur de jeu », est le briseur de jeu conjoncturel. Dans le monde réellement renversé, où le travail est source de toute richesse et où le jeu est l'appendice sous- ou surplaisant du travail, le rigoriste, celui qui clame « assez joué », est ce briseur de jeu-là. Du puritain anglais jusqu'à l'écologiste allemand, en passant par le petit patron, le juge, le psychiatre, l'ouvrier moraliste, tout ce qui est raisonnable, paupériste et utilitariste refuse avec acharnement le jeu, que ce soit comme plaisir, comme mode de fonctionnement, comme champ de l'imagination ou comme débat sur l'humanité. Ce briseur de jeu, qui dans l'histoire est le bourgeois dans ce qu'il a de petit et dans le quotidien est la middle class dans ce qu'elle a de légaliste, est le parti de la domination du travail dans notre monde. Aussi, dans la tyrannie qu'a rapidement instituée la raison, les briseurs de jeu de la propagande, journalistes, « intellectuels », n'ont même jamais élevé le bris de jeu à un jeu qu'ils auraient pourtant pu valoriser, tant il n'aurait pas manqué de dadaïsme. Le briseur de jeu, en tous cas, se place résolument et ouvertement hors du jeu. Il s'autorise généralement de la règle pour rompre le jeu, et en cela il a *raison*. Car c'est le moment du jeu que sa propre règle lui tape sur les doigts. Le briseur de jeu conjoncturel est toujours haï des joueurs, mais l'emporte sur eux, parce qu'il a réussi à leur faire croire que l'en-dehors du jeu est plus grand que cette activité qui les absorbe et qui dépend donc en dernière analyse de cet en-dehors. Ce renversement de perspective sans appel suffit au briseur de jeu conjoncturel et le fonde, comme la croyance en l'économie suffit à l'économiste et le fonde : le jeu est infime, subordonné, et sa fin est son bris de la même façon que la société humaine est dépendante des lois économiques et sa fin est infinie. S'il est agacé par la puérilité du joueur, le briseur de jeu conjoncturel ne hait personne davantage que le tricheur. Car il sait que le tricheur perpétue le jeu contre toute raison. Il est l'arbitre qui expulse le tricheur, le gardien des mœurs qui traque le libertin – l'escroc en amour –, ou le flic intègre des polars, pas celui qui brutalise les petits délinquants, mais le courageux chevalier de l'uniforme qui finit par capturer un haut dirigeant de la société, ploutocrate éhonté qui avait abusé de ses règles, y compris, en ultime recours, en crime capital, en tentant vainement de corrompre le héros. Ainsi, la propagande dominante prouve le besoin d'arbitres, de gardiens des mœurs, de flics.

Si le briseur de jeu conjoncturel manifeste par cette négation du tricheur une première négation de négation du jeu, le briseur de jeu structurel nie les deux autres en les associant. Le briseur de jeu structurel en effet est en désaccord complet avec les règles. Il ne reconnaît pas le jeu, il le refuse. C'est d'abord l'absence de plaisir qu'il sent plutôt qu'il ne formule. Lorsqu'il essaye ensuite de modifier le jeu dans le sens de cette perception, il s'aperçoit que la maîtrise est hors de sa portée. Il n'y a pas de doute, il n'y a pas de liberté. Mais en refusant le jeu, le briseur de jeu structurel crée son propre jeu. Ainsi, l'activité qu'est le jeu se régénère. Le briseur de jeu structurel fonde l'aliénation comme un moment du jeu.

Avec lui, le jeu devient la négation de ce qui est là, la division de l'humanité selon son propre principe. Il revendique aussi des conceptions conservatrices. Il est le purificateur, il veut l'authenticité, revenir à la pureté originelle. Mais il est surtout novateur, parce que sa critique de la corruption du jeu contient aussi la mesure de la distance entre le jeu tel qu'il apparaît et son essence. Il est ainsi le dépositaire du plaisir, du doute et de la liberté des conditions de son époque, en théorie, en pratique ; et cela, en tenant du subjectif, conformément au principe du joueur. Cette subjectivité pourtant est paradoxale, parce que, par définition, il est un humain entre deux mondes : celui qu'il critique et celui que cette négativité crée.

Il est hasardeux de nommer ici les briseurs de jeux structurels de l'histoire. Ce serait une galerie à peine moins statique que celle de Plutarque, et à peine moins épique que celle des *Héros* de Carlyle. Les prophètes sont les briseurs de jeu et joueurs qui ont le plus contribué aux grandes révoltes, pas seulement pour la conscience du jeu avec l'infini et l'absolu. La religion est justement la sphère de règles et d'arbitraire qui corrompt ce jeu dont le jouet est Dieu. Mais si la religion est toujours déformée par les anathèmes et les ferveurs, elle n'en demeure pas moins un des grands jeux de l'humanité. Qu'on se fie peu, d'ailleurs, à tous ces impudents qui se *croient* affranchis de toute religion parce qu'ils ne croient pas en Dieu. La règle fondatrice de la religion n'est pas Dieu, mais croire. Et je voudrais bien rencontrer quelqu'un qui ne croit en rien, pas même qu'il pleut, qu'il est deux heures cinq, ou que j'existe.

Un autre jeu qui se corrompt vite et se régénère parfois est la guerre. De grands briseurs de jeu y ont joué, soit en stratèges, soit en combattants, parfois même les deux. Que la guerre soit un jeu est nié par l'idéologie dominante parce que, pour avoir la paix, on a habitué le spectateur à s'identifier à la victime de la guerre. Et la victime de la guerre, sans aucun doute, sans aucune liberté, ne joue pas. Caillois, peu après la dernière guerre dite « mondiale », ne veut pas admettre de guerre dans le jeu, sauf si elle était « courtoise », ce qui n'est le cas que chez Walter Scott et dans les contes de fées. Sinon, le caractère ludique de la guerre est couramment reconnu. Dans *De la guerre* (liv. 1, chap. 1), Clausewitz, par exemple, du point de vue de celui qui la fait, écrit un sous-chapitre intitulé « Comme par sa nature objective, la guerre devient également jeu par sa nature subjective ». Même si la guerre chez Clausewitz paraît à peine plus que le jeu de cartes auquel il la compare, son constat est notable, parce qu'il se situe à une époque où les guerres issues de la Révolution française avaient aboli un grand nombre de règles de la guerre en perruque du siècle de Frédéric II, notamment en introduisant des joueurs nouveaux, selon des critères nouveaux, issus du mérite, et non plus de l'ancienneté et du nom. Et lorsqu'on regarde la guerre du Golfe, l'archétype de notre époque en la matière, on voit les stratèges devenus bureaucrates, les combattants devenus chair à canon. C'est uniquement dans la mesure où le travail a gangrené la guerre qu'elle n'est pas, provisoirement, le jeu décrit par Clausewitz. Si dans les nouvelles guerres locales, comme en Bosnie et en Angola, le plaisir de l'oscillation est bien plus évident, la limitation de tels conflits et leur fonction pour le monde du travail en étouffent assez vite la qualité des joueurs. Ce qu'elles ont de propice au jeu tient principalement à leur caractère de guerres civiles. L'individu, ou pour parler plus justement, le lieu de l'unité de la conscience, y est davantage sollicité que dans les guerres d'Etat, et les règles éthiques et policières y sont généralement caduques, de sorte que la création de la sphère de jeu est alors, en partie, ouverte. Cependant, dans les guerres civiles contemporaines, les briseurs de jeu structurels ne se manifestent pas de manière conforme à cette création, et sont même

assez souvent massacrés par les briseurs de jeu conjoncturels, qui pilotent les partis étatistes en guerre. Seules ainsi les guerres civiles qui sont parties d'insurrections sont, en partie, l'œuvre de briseurs de jeu structurels. Aussi bien dans l'Intifada qu'en Afrique du Sud, par intermittence au Cachemire, en Haïti et au Zaïre, et avec plus de plaisir, parce que moins de récupération, en Somalie et en Algérie, on peut voir le parti des briseurs de jeu structurels jouer contre les défenseurs du travail, qui travaillent à les vaincre. C'est une caricature de la dispute sur le jeu qui, d'un côté, est jeu qui n'ose pas se proclamer (certains maquis d'Algérie, certaines bandes de Mogadiscio) et, de l'autre, une sorte de jeu hypertrophié où le plaisir s'est réfugié derrière la nécessité de la nécessité (comme chez l'intelligentsia collaboratrice algérienne, comme chez les miliciens d'Aïdid and Co, comme chez les pleureuses islamiques et humanitaires, comme chez les GI et les Casques bleus, comme pour les juntes bunkérisées d'Alger et de Somalie). C'est la misère de l'époque que d'avoir laissé les défenseurs du travail encercler de si émérites joueurs, que nous ne sachions même pas comment appliquer sur un terrain plus vaste leur peu de règles.

Le jeu comme négatif est révolte. L'amour, siège intime de l'oscillation et du plaisir, de la liberté et du doute, est le cœur du jeu. Que l'amour soit un tel carrefour de qualités essentielles du jeu est partout l'objet d'importantes réserves. Caillois, dans *Les Jeux et les hommes*, l'ignore purement et simplement. Huizinga, pour exclure l'amour de la sphère du jeu, et c'est la seule acception de ce qui est couramment admis comme jeu qu'il en retranche, scinde la poésie qui l'enrobe de ce que la morale réprouve : « Pourtant il s'agit ici de bien distinguer. Selon toute apparence ce n'est point l'acte biologique de l'accouplement qui est conçu comme jeu par l'esprit créateur du langage. A cet acte en soi ne peuvent s'appliquer ni les traits formels ni les traits fonctionnels du jeu. En revanche, la préparation, son prélude, révèle souvent de nombreux caractères ludiques. » Il aurait été intéressant que cet « historien » calviniste explique un peu ce qu'est un « acte purement biologique » et en quoi l'« accouplement » entre humains en est un, au-delà de « toute apparence ». Le christianisme et l'économie marchande aujourd'hui ont tenté de séparer dans l'amour le jeu préparatoire et le jeu du coït. Mais l'embarras de Huizinga devant sa castration du jeu transparaît lorsqu'il présente lui-même le mot sanskrit « kradaratnam », qui signifie à la fois « coït » et le « joyau des jeux ».

De tous les jeux, l'amour est certainement le plus intense. C'est celui où la sphère du jeu est la plus exclusive. C'est le jeu où la communication va au plus profond. C'est celui où la promesse du plaisir est la plus forte et la plus simple. Toutes les tentatives de théoriser ce jeu se sont avérées très en dessous de leur objet, de Platon à Bataille, en passant par Stendhal et Simmerl. La seule tentative de régulation de ce jeu s'élevant à la prétention de cohabiter avec l'idéologie dominante, l'amour courtois des troubadours, est tombée en ruine, non sous les coups de la « barbarie » des gens du Nord, comme il est commun de l'affirmer, mais en s'affaissant sur sa propre sécheresse, comme un château de sable. Comme à la guerre, la courtoisie est une règle rêvée par des victimes, et qui n'a donc pas tenu.

L'amour est donc jeu primitif, au sens de Huizinga, dont les règles sont davantage éphémères que dans les autres jeux, juste utiles ou plaisantes sur l'instant, mais sous l'arbitre entier des joueurs. Ses perspectives sont aujourd'hui grandes ouvertes. Ce jeu étonnant est cependant restreint par le nombre très faible de participants admis dans une partie, à l'exception seulement plus de deux. Ce jeu impérieux, dont les limites spatiales et temporelles se propulsent hors de l'horizon

et de l'imagination, est principalement indifférent aux règles de la société. Ses propres constructions, fort distinctes d'une partie à l'autre, s'y substituent avec mépris, souvent dans le crime, et donc souvent dans la mort. Ainsi, la création, puis la construction de l'amour, sont-elles essentiellement négatives, et toujours prioritaires sur le non-jeu, le travail, la raison. D'autre part, l'appartenance du joueur à la sphère n'y dépend nullement d'un choix de la conscience. On ne peut pas aimer parce qu'on a décidé d'aimer, comme au XVIIIe siècle, et on ne peut pas ne pas aimer parce qu'on a décidé de ne pas aimer. L'amour, en effet, est une destruction d'un système de défense de l'individu, et cette destruction semble s'opérer sur des barrages caractériels hors de sa volonté.

Si l'amour est un chaos entre particuliers, où toute la connaissance humaine est en jeu, où s'arracher les tripes est aussi commun que l'orgasme, et où l'étendue du possible se concentre dans la plus intense dispute, l'amour est aussi en dispute hors de lui. La publicité déiste et le catéchisme marchand ont toujours travaillé à l'annexer. Le bonheur de la religion (le bonheur est une idée fausse sur la finalité, le bonheur n'existe qu'en tant qu'approximation, comme l'infini) est l'amour de Dieu, l'amour de la nouvelle voiture. Dans une série télévisée de spots publicitaires, en mai 1995, dans quatre annonces successives et indépendantes un personnage prétendait *aimer* chaque fois la marchandise présentée. Dans cette inflation d'amour corrompu, ramené à un dénominateur commun au service de la sphère du travail, il n'est pas étonnant que la négativité fondamentale de ce jeu échappe aux ennemis de la société actuelle. De jeunes gueux en effet, qui n'ont jamais aimé, et c'est le contraire l'exception, pensent que l'amour n'existe pas, ou bien est une mélasse middle class pour les amollir et les récupérer. Les meilleurs détenteurs du négatif, par préjugé, préfèrent ainsi nier les immenses possibilités négatives de l'amour. Bien qu'il soit extrêmement difficile de mesurer l'impact de ce jeu secret et souterrain, dont les explosions sont souvent assourdies ou maquillées par les joueurs eux-mêmes, il semble que le point culminant de la révolution en Iran (cf. *Du 9 janvier 1978 au 4 novembre 1979*, d'Adreba Solneman) a été la neutralisation de la violence subversive de l'amour. Par conséquent, il est au moins plausible, en dehors de toute preuve, que le même jeu avait eu des conséquences déterminantes sur les révolutions en Russie et en France.

Le négatif du jeu est le fameux moteur de l'histoire. L'histoire est le jeu des jeux. A notre époque historique, le jeu par excellence est un jeu négatif : l'émeute moderne. C'est la critique de la règle comme décompression de la liberté et du doute, la création de l'absence de règle comme règle. Alors que le briseur de jeu conjoncturel est un ennemi du jeu parce que c'est un ennemi de la communication qui dissout les conditions qu'il veut conserver, l'émeutier moderne, comme l'amoureux, est un ennemi de la communication comme aliénation, comme corruption. Le plaisir de l'émeute est ce sérieux qui s'inverse à grande vitesse contenu dans « tout est possible ». Il n'y a, d'abord, plus d'autre règle possible que l'acte qu'on improvise. Entre 1988 et 1993, cependant, l'émeute moderne s'est beaucoup usée. Des règles y sont apparues qui, si elles ne sont pas encore aussi policées qu'à l'époque de Blanqui, ont pourtant grandement restreint l'étendue de sa perspective. Cette négativité sans entraves, construite initialement sur la spontanéité et l'immédiateté, s'est restreinte, au détriment de sa capacité de communication. Le doute et la liberté de l'émeute moderne ne sont plus permis. Mais pour illustrer ce jeu, moteur de notre histoire, voici la description d'une de ses premières parties, presque une pièce d'anthologie, présentée par un de ses ennemis, Caillois, qui en sent plus qu'il ne l'admet toute la

puissance ludique. Et il faut donc davantage rendre hommage à la singulière intuition qui a fait figurer ce passage dans *Les Jeux et les hommes*, plutôt que sourire de l'hostilité prophétique de l'auteur, qui qualifie cet événement de « minime et sans lendemain », ce dont la Bibliothèque des Emeutes a établi, pour la seule période de 1988 à 1994, plusieurs centaines de réfutations indiscutables.

« L'épisode en lui-même est minime, sans lendemain. Mais il montre à quel point l'ordre institué demeure fragile justement à proportion qu'il est strict, et comment les puissances de vertige sont toujours prêtes à reprendre le dessus. Je reproduis la perspicace analyse de la représentante du *Monde* dans la capitale suédoise :

"Le soir du 31 décembre, comme *Le Monde* l'a signalé, cinq mille jeunes gens ont envahi Kungsgatan – l'artère principale de Stockholm – et pendant près de trois heures ont 'tenu la rue', molestant les passants, renversant les voitures, brisant les vitrines et tentant finalement d'ériger des barricades avec des grilles et des montants arrachés de la place du marché la plus proche. D'autres groupes de jeunes vandales renversaient les vieilles pierres tombales qui entourent l'église voisine et jetaient du haut du pont qui enjambe Kungsgatan des sacs de papier pleins d'essence enflammée. Toutes les forces de police disponibles furent amenées en toute hâte sur les lieux. Mais leur nombre dérisoire – une centaine d'hommes à peine – rendait leur tâche difficile. Ce n'est qu'après plusieurs charges, sabre au clair, et des luttes au corps à corps à dix contre un, que les policiers purent rester maîtres du terrain. Plusieurs d'entre eux, à moitié lynchés, durent être transportés à l'hôpital. Une quarantaine de manifestants furent arrêtés. Leur âge variait entre quinze et dix-neuf ans. '*C'est la manifestation la plus grave qui se soit jamais déroulée dans la capitale*', a déclaré le préfet de police de Stockholm.

"Ces événements ont suscité dans la presse et les milieux responsables du pays une vague d'indignation et d'inquiétude qui n'est pas près de s'apaiser. Les pédagogues, les éducateurs, l'Eglise, les innombrables organismes sociaux, qui en Suède encadrent de fort près la communauté, s'interrogent anxieusement sur les causes de cette étrange explosion. Le fait en soi n'est d'ailleurs pas nouveau. Tous les samedis soir, les mêmes scènes de bagarres se produisent dans le centre de Stockholm et des principales villes de province. C'est la première fois cependant que ces incidents atteignent une telle ampleur.

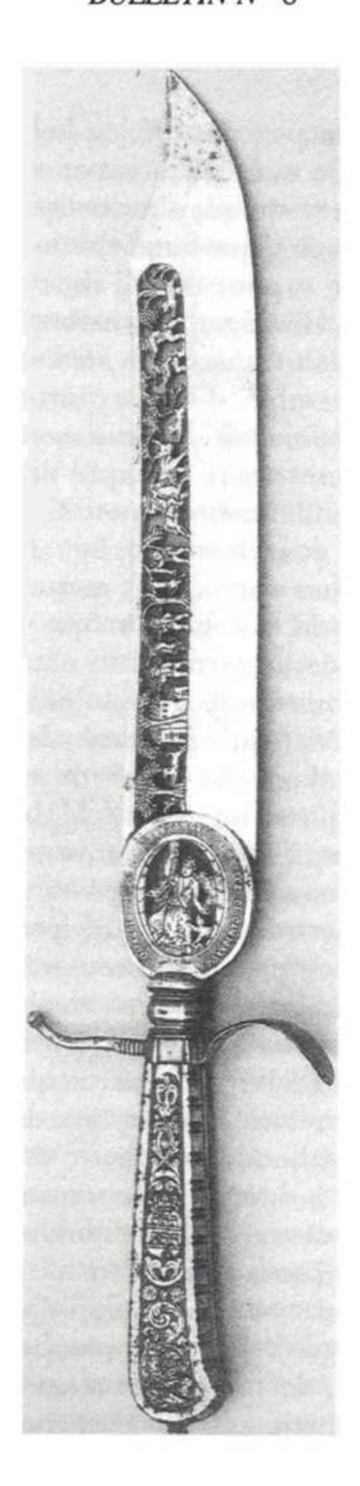
"Ils présentent un caractère presque 'kafkaïen' d'angoisse. Car ces mouvements ne sont ni concertés ni prémédités ; la manifestation n'a lieu ni 'pour' quelque chose ni 'contre' quelqu'un. Inexplicablement, des dizaines, des centaines, et lundi des milliers, de jeunes gens se trouvent là. Ils ne se connaissent pas entre eux, ils n'ont rien de commun que leur âge, ils n'obéissent ni à un mot d'ordre ni à un chef. Ils sont, dans toute l'acception tragique du terme, des 'rebelles sans cause'.

"Pour l'étranger, qui sous d'autres cieux a vu des enfants se faire tuer pour quelque chose, cette bagarre dans le vide paraît aussi incroyable qu'incompréhensible. S'il s'agissait même d'un joyeux canular de mauvais goût pour 'faire un peu peur aux bourgeois', on se sentirait rassuré. Mais les visages de ces adolescents sont fermés et mauvais. Ils ne s'amusent pas. Ils explosent tout à coup dans une folie de destruction muette. Car ce qu'il y a peut-être de plus impressionnant dans leur foule, c'est leur silence. Dans son excellent petit ouvrage sur la Suède François-Régis Bastide a déjà décrit :

'... *ces oisifs en proie à la terreur de la solitude* [*qui*] *se rassemblent, s'agglutinent comme des pingouins, se tassent, grondent, s'injurient les dents serrées, se bourrent de coups sans un cri, sans un mot compréhensible...*'

"A part la fameuse solitude suédoise et l'angoisse animale maintes fois décrite que suscite cette longue nuit d'hiver qui commence à deux heures de l'après-midi pour se dissiper dans la vague grisaille à dix heures du matin, où chercher l'explication d'un phénomène dont on retrouve l'écho sous d'autres formes chez toutes les 'graines de violence' d'Europe ou d'Amérique ? Parce qu'en Suède les faits se détachent plus nettement qu'ailleurs, l'explication que l'on peut trouver ici vaut sans doute aussi bien pour les 'vandales du rock'n'roll' que pour les 'sauvages à motocyclette' d'Amérique, sans oublier les 'teddy-boys' londoniens.

"A quel groupe social appartiennent tout d'abord les jeunes rebelles ? Revêtus comme leurs collègues américains de blousons de cuir sur lesquels se détachent des têtes de mort et des inscriptions cabalistiques, ils sont comme eux pour la plupart des fils d'ouvriers ou de petits employés. Apprentis ou commis de magasin eux-mêmes, ils gagnent à leur âge des salaires qui auraient fait rêver les générations précédentes. Ce relatif bien-être et, en Suède, la certitude d'un avenir assuré, abolissent chez eux l'angoisse du lendemain et rendent, du même coup, sans emploi la combativité jadis nécessaire pour 'se faire une place dans la vie'. Sous d'autres cieux, c'est au contraire l'excès de difficultés à 'percer' dans un monde où le labeur quotidien est dévalué au profit de la gloire des acteurs de cinéma et des gangsters, qui entraîne le désespoir. Dans les deux cas, la combativité, privée de champ d'action valable, explose tout à coup dans un déchaînement aveugle et dénué de sens..." Eva Freden. (*Le Monde*, 5 janvier 1957.) »



5. BUT DU JEU

Dans la création que le négatif introduit dans le jeu, il semble que le joueur revient au commencement, et que le jeu se révèle être une activité cyclique. Mais la mue du jeu, par le négatif, ne le ramène pas au commencement. Car l'expérience du négatif interdit au joueur de s'absorber dans le seul jeu qu'il crée, il est contraint de se partager entre celui-là et celui qu'il critique. Le briseur de jeu structurel, l'amoureux, l'émeutier sont obligés de valider le jeu qu'ils créent, de prouver la corruption du jeu qu'ils critiquent, de comparer, d'avoir une vision d'ensemble. Aussi, la restauration du jeu par le négatif pose le but du jeu.

Il est remarquable combien peu dans le jeu le but est l'objet de la conscience. L'absorption, la concentration, le non-utilitarisme, souvent identifié à une certaine noblesse du jeu, et la découverte du plaisir y suspendent l'idée de finalité. Une confusion conceptuelle et terminologique importante obscurcit encore davantage le but du jeu. En effet on dit « jeu » pour ce qui est une *partie*, une partie étant un déroulement du jeu qui ne se distingue pas essentiellement d'un autre par ses règles ; on dit « jeu » pour *l'ensemble des parties d'un jeu*, qui le distingue essentiellement d'un pareil ensemble d'autres parties par la différence de leurs règles ; et on dit « jeu » pour *l'ensemble des jeux contenant des parties*, c'est-à-dire l'unité du jeu, sa généralité. On va par exemple dire « jeu » pour une partie de « bataille », pour le jeu de bataille en tant que tel et pour l'ensemble de tous les jeux, y compris la bataille. La conscience du but du jeu varie évidemment selon celui des trois degrés hiérarchiques par rapport auquel il est exprimé.

Le plus souvent, lorsque la question du but du jeu est posée, les réponses s'appliquent seulement au but de la partie. Ceci vaut pour Huizinga lorsqu'il dit : « Le jeu commence et, à un certain moment, est "fini". Il "se joue jusqu'au bout". » Bien qu'il existe des jeux qui n'ont qu'une partie, la règle est que la partie se joue jusqu'au bout, mais que le jeu dont elle est partie se renouvelle sans fin. Il paraît bien inimaginable de jouer « jusqu'au bout » la bataille, les échecs, la guerre, l'amour, l'émeute. C'est également le but de la partie qui a donné lieu à un débat public sur deux principes de buts volontiers opposés : participer et gagner.

Si pour gagner il faut nécessairement participer, participer contient également gagner, gagner sa place. Celui qui participe a réussi à entrer dans la sphère du jeu, a gagné l'accès à la communication, partage le plaisir du jeu. Liberté et doute s'acquièrent dans la participation au jeu, et la participation au jeu suffit pour les acquérir. Gagner au contraire est un but de la partie qui dénoue la partie. Dans gagner il y a la finitude de la satisfaction, donc interruption du plaisir, mais aussi possibilité de dépassement. Participer c'est bander, gagner c'est éjaculer. Cependant, il existe beaucoup de jeux où gagner est indéterminé, notamment les jeux solitaires. Il existe aussi, par une sorte d'ironie elle-même ludique, nombre de jeux où le vainqueur est en fait le perdant, comme le « nain jaune » (en allemand le « schwarze Peter » est même proverbial) ou le jeu de dés appelé « 421 », où le vainqueur est le premier exclu de la partie ; un retournement analogue est raconté par Dostoïevski dans *Le Joueur*, dont le héros éjacule quand il perd, même s'il ne s'agit là que d'un « jeu » d'argent. Souvent, enfin, dans les compétitions sportives notamment, le vainqueur de la partie n'a gagné que le droit dérisoire de remettre sa victoire en jeu, avec un peu d'honneur, mais qui l'oblige d'autant dans la partie où il « défend » son titre.

La dispute autour du coubertinisme (« l'important, c'est de participer ») a largement débordé le cadre des jeux néo-olympiques, puisque son prolongement plonge au cœur de la morale de l'idéologie dominante. Participer contre gagner se transpose en loisir de masse contre sport de haut niveau, plaisir de la détente contre plaisir de la tension, égalitarisme contre élitisme. Jusque dans les modèles de société qui ont été spectaculairement en compétition pendant ce siècle, les deux principes du but de la partie s'affrontent. La pensée de gauche, communisme anti-stalinien inclus, prône l'égalitarisme et la détente, le libéralisme pseudo-démocratique souhaite un élitisme issu de la tension de la compétition. Ainsi, participer et gagner ont été affublés de fonctions bien éloignées du jeu, notamment dans le travail, où ces deux mots prennent des sens fort éloignés du but du jeu. Au figuré, participer c'est le plein-emploi, au propre, c'est

lorsque le travailleur est payé de sa collaboration par les dividendes de l'entreprise ; gagner, qui s'exprime le plus souvent en anglais et par le rejet du porteur de son contraire, le « loser », est l'individualisme positiviste qu'on inculque aux carriéristes et parvenus ordinaires. Cette extension dans le travail révèle combien finalement participer et gagner sont privés de finalité en et pour soi. Si participer porte le drapeau minimaliste du conservatisme concentré, le seul au-delà de gagner semble être recommencer, quand gagner ne sombre pas dans le conservatisme diffus d'une accumulation quantitative de victoires.

Lorsque, beaucoup plus rarement, on s'élève à l'interrogation sur le but, non plus de la partie, mais *des* jeux, les réponses ne s'élèvent pas non plus à la généralité qu'est l'unité *du* jeu. Elles deviennent ici sévèrement fonctionnelles. Les jeux ont toujours une activité qui est hors du jeu. A quoi servent la bataille, les échecs, la guerre, l'amour, l'émeute ? La réponse la plus riche, au moins la plus honnête, est encore celle de la perplexité, parfois simplement impatiente de retourner jouer, dont l'impropre question l'a distraite : à rien. D'autres réponses sont tromper l'ennui, améliorer la santé intellectuelle ou le bien de l'Etat, assurer un bon avenir aux enfants ou crier sa colère. Le but du jeu est alors détourné dans un rapport de causalité, et il devient le contraire de ce qu'enseigne le jeu, raison. Réduit à une raison extérieure autant qu'une révolte est parfois prisonnière de son prétexte, le jeu reste alors « un îlot réduit ». Dans l'incapacité de poser leurs buts gît aussi l'aliénation des jeux. L'émeute moderne, par le peu de dépassements insurrectionnels que ses participants ont su lui trouver, en est un exemple tragique ; de même le manque de théorie de l'amour est porteur de bien des résignations.

S'il est déjà très rare de s'interroger sur la fin d'un jeu, il n'est pas d'exemple d'avoir cherché celle du jeu en général. C'est pour s'en être approché le plus que l'ouvrage de Huizinga mérite l'éloge. Mais Huizinga est un coquin de joueur, car le fin mot de l'ouvrage est une pirouette glissée en catimini à l'antépénultième page, entre deux réflexions de Platon sur le sérieux : « De par sa nature, Dieu est digne du suprême sérieux. Toutefois, l'homme est fait pour être un jouet de Dieu, et cela est réellement sa meilleure part. Aussi doit-il passer sa vie conformément à cette nature et en jouant le jeu le plus beau, à l'inverse de sa disposition présente. » Le jeu est dans l'homme parce que c'est Dieu qui joue ! Voilà pourquoi dans *Homo ludens* le jeu est antérieur à la culture, présent dans toutes les civilisations, dans la langue, dans la guerre, dans la philosophie et l'art, et surtout dans les rites, dans les manifestations du culte ! Voilà pourquoi tout ce qui est appelé « jeu » mérite d'être homologué comme tel – la trace de Dieu en est plus grande –, et voilà pourquoi le kradaratnam, qui contredit formellement la morale du Dieu de Huizinga, en est la seule exception ! Mais voilà aussi pourquoi le jeu frôle l'absolu et peut s'élever jusqu'à l'identité entre sa généralité et son unité, car cette identité est précisément celle du Dieu monothéiste. Seul un déiste pouvait restituer la grandeur du jeu, au milieu de la médiocrité morcelée du matérialisme de ce siècle, et Huizinga l'élève en effet au point de devenir la divine activité dont l'humanité en entier n'est que le simple outil !

C'est comme s'il y avait un malin plaisir à éviter la question de la finalité du jeu en entier. Au-delà de la plaisanterie dilatoire, évidemment irrecevable sur le fond, de Huizinga, il existe encore un autre obstacle : par « but du jeu », la plupart des joueurs entendent, en effet, le but du joueur dans le jeu, sa raison de jouer. Cette raison est l'oscillation entre le participer et le gagner, entre l'érection et l'orgasme. Le but manifeste du joueur est le plaisir du jeu. Mais comme le plaisir traverse des siècles

d'interdit, celui qui est dans le jeu est nié par ceux qui, comme Huizinga, voudraient concilier ce plaisir avec l'interdit du plaisir. Le jeu a longtemps été considéré comme un crime, au même titre que la débauche sexuelle. Ainsi, la part sérieuse du jeu a été absorbée par son parfum de vice, qui est d'ailleurs presque entièrement localisé dans le jeu d'argent, jusque chez Dostoïevski et Zweig, qui, en prenant la défense de ce vice, croient défendre le jeu, alors qu'ils ne soutiennent qu'une variété du fétichisme de l'argent, dont parle Marx. Avec ce fétichisme particulier, on voit comment, le plaisir devenu vice, son tabou et sa défense bloquent la compréhension du but. Par rapport à la finalité le plaisir joue le rôle que la satisfaction joue par rapport au plaisir : il assoupit, il occulte, il censure.

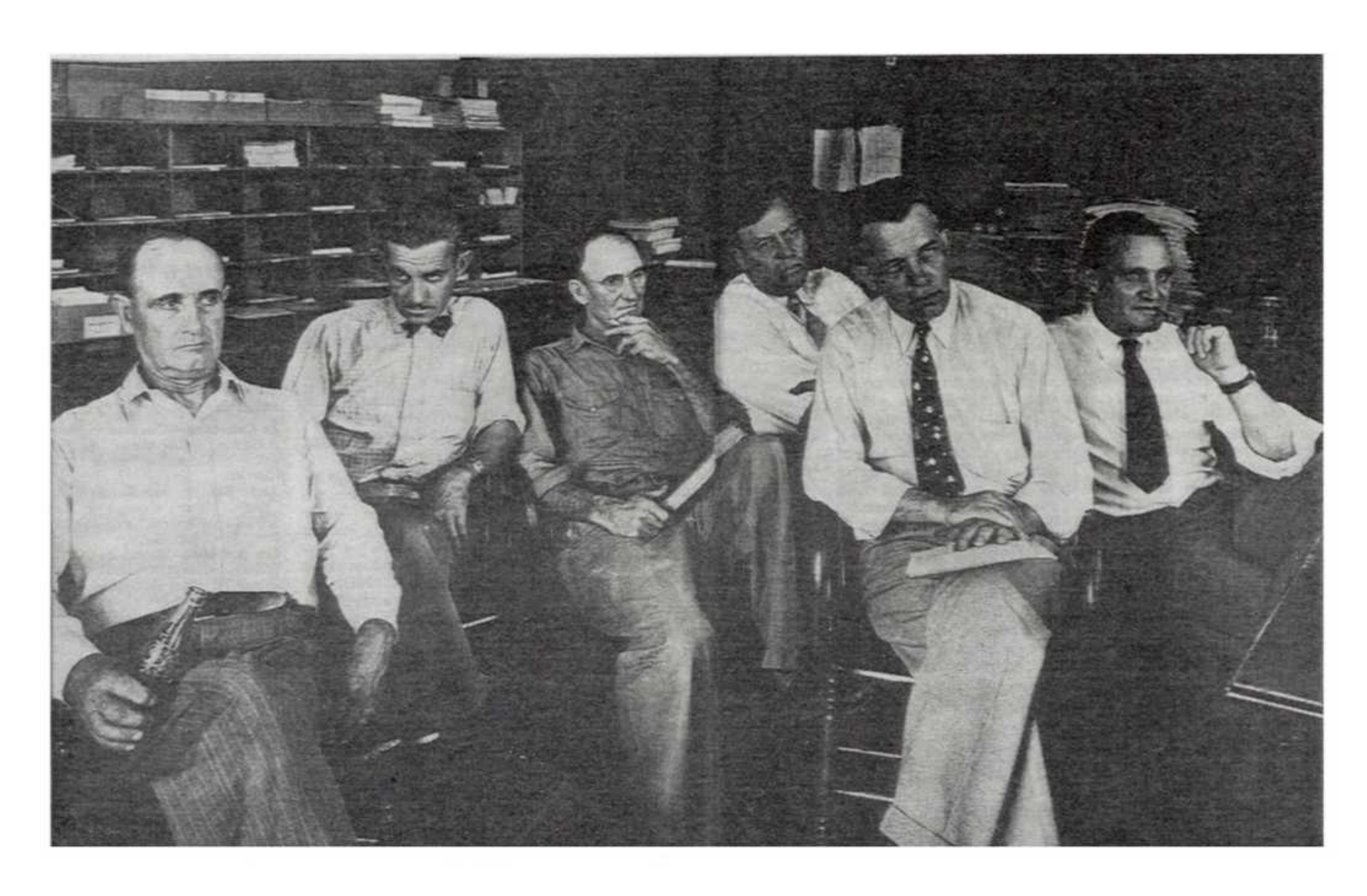
Mêlant les effrois délicieux du doute à l'amplitude hédoniste de la liberté, la maîtrise de ce qui arrive comme aventure aux frontières de l'aliénation comme connaissance, le jeu paraît littéralement tapissé de plaisir. Mais son propre mouvement contient déjà la contradiction au plaisir, le travail. Aussi le plaisir de l'infinie oscillation dans l'apparition du jeu est-il fort différent du plaisir du travail dépassé dans le jeu retrouvé. L'affirmation du plaisir comme but du jeu ne vaut que lorsque la tension et l'enjeu sont inférieurs au travail, et le plaisir comme but du jeu devient au contraire l'incapacité de concevoir son but, un leurre sur l'essentiel. De fait, lorsqu'un joueur affirme le plaisir comme le but du jeu, en partie par le mépris dans lequel est tenu le plaisir après plusieurs siècles de puritanisme, en partie par la banalité de la satisfaction partielle que le plaisir tolère, le jeu s'en trouve minimisé. Seul Sade admettait un monde construit sur la prééminence du plaisir quel qu'il soit, que même les épicuriens anciens et néo (la « jouissance » de La Mettrie est plutôt dans la polémique que dans ses bucoliques amourettes néo-helléniques) soumettaient à un plat moralisme.

Or le jeu, pas davantage que l'humanité, n'a pour but le plaisir. Le jeu a pour but sa fin et, en tant qu'activité générique de l'humanité, la fin de l'humanité. Que cette fin soit un plaisir est inhérent au jeu. Telle qu'elle est imaginable aujourd'hui cette fin serait même un plaisir qui ridiculiserait ceux de Sade, puisque cette satisfaction ne pourrait pas engendrer d'insatisfaction, comme tous les plaisirs connus, qui ne sont que des satisfactions partielles. Dans le cas bien probable où ce serait une catastrophe qui achèverait le jeu, le jeu serait *perdu*. Mais c'est parce que le jeu est la maîtrise de la connaissance et de sa représentation, de l'espace et du temps que le jeu des jeux, le jeu qui contient tous les jeux, est l'histoire. Le premier enjeu de l'histoire est justement la maîtrise de l'oscillation entre la catastrophe, le jeu perdu, et la connaissance maîtrisée, le jeu réalisé. La catastrophe est le refus du jeu, et c'est en cela, véritablement, que notre monde aujourd'hui est catastrophique.

Cependant, il faudrait être d'un parti pris extrême, comme je le suis, pour soutenir que le jeu contient aussi visiblement qu'essentiellement ce qui le finit. Au contraire, les indices et les signes en sont fort rares. Le but du jeu est une question de briseurs de jeu, rarement soulevée dans le cours du jeu, et presque toujours rejetée en cours de partie. Lorsque l'urgence paraît dans le jeu, ce n'est pas la finalité qui en est l'objet, mais la fin d'une partie, d'une vie, ou l'impatience du plaisir. Aussi le jeu est-il une capricieuse rivière, appliquée avec des lenteurs exaspérantes et des minuties ridiculement esthétiques à des méandres que l'on sait d'avance, jusqu'à l'ennui, pour donner l'instant d'après dans des cascades furieuses où l'essentiel est avalé, escamoté, emporté par une impétuosité suicidaire. Et, souvent écroulé par des règles qui visaient à l'épanouir, le jeu exprime la communication qui s'entoure de règles arbitraires qui vont jusqu'à interdire la communication. Les briseurs de jeu sont encore rares.

Le jeu seul instaure le débat. Toute contradiction, toute incompréhension, de l'humanité à l'individu, y compris ce rapport réciproque, est prétexte à jeu. Et si je désire arriver à la fin du jeu, ce n'est que le débat avec les autres joueurs qui me le permettra. C'est justement l'enjeu de ces détours et raccourcis que trace le jeu dans sa confrontation encore perpétuelle, dans sa domestication encore voilée du travail, par le plaisir qui seul nous indique la direction du but. Le jeu, comme supériorité de l'humanité sur tout ce qui existe, porte donc en lui le terme de cette supériorité ; et il n'est rien d'autre que l'activité qui y mène.





2° Congrès préparatoire de la Bibliothèque des Emeutes (1979)
De gauche à droite : Jorn, Mesrine, Debord, Vaneigem, Voyer, et Chrétien Franque en train de réfléchir.

DEUX BRISEURS DE JEU
(ou comment Jean-Pierre Voyer survit à Jacques Mesrine)

Nos mémoires décalées, aujourd'hui, refuseraient de l'admettre : pourtant, c'est bien en 1978-79 seulement que le stalinisme a atteint l'apogée de son expansion. A l'URSS et à l'Europe de l'Est, à la Chine, à l'Indochine, à la Corée du Nord, à la Mongolie et à Cuba, qui en formaient le noyau dur, il fallait ajouter en Asie le Yémen du Sud et l'Afghanistan, et à titre associé l'Irak, la Syrie et la Birmanie ; dans le Maghreb, l'Algérie, la Libye et la direction reconnue du Front Polisario ; dans le reste de l'Afrique, l'Angola, le Mozambique, le Zimbabwe, Madagascar, la Tanzanie, l'Ethiopie, le Bénin, la Guinée, Sao Tomé et Príncipe, et d'une manière un peu moins formelle, le Congo, le Burundi, la Somalie et le Soudan. Pour impressionnante que fut cette expansion territoriale (que l'Inde anti-pakistanaise, où plusieurs Etats étaient gouvernés par des partis communistes, était assez près de grossir), c'est surtout son rayonnement moral qui laissait supposer qu'elle n'était pas alors au sommet, mais au pied de la côte. Les Etats d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie, où la démocratie occidentale gouvernait, souvent par des dictatures avouées, mais toujours incapable de réfuter son accablant « impérialisme », grouillaient de guérillas toutes plus staliniennes les unes que les autres, et qui rivalisaient de sympathie dans l'opinion occidentale elle-même. Des guérillas de droite commençaient seulement à se distinguer dans quelques Etats staliniens comme les ex-colonies portugaises ou l'Afghanistan, mais encore sans grand soutien affectif dans le public. Depuis 1968, justice et jeunesse étaient du côté de la gauche, et chaque conflit officiel avait pour protagoniste la vilenie de droite et l'équité de gauche. Jusqu'au coup d'Etat des militaires turcs, l'année de la défaite de la commune de Kwangju et du début de la présidence de Reagan, 1980, de gêne en déprime, de concessions en ralliements, la fin des politiciens de droite annonçait celle, inévitable, du capitalisme (le futur Premier ministre socialiste français, Rocard, disait dix ans avant de gouverner : « Le socialisme, c'est l'abolition de la marchandise » !). Le monde entier soutenait la canaille sandiniste *réprimant* la révolte au Nicaragua, avec la neutralité bienveillante du gouvernement américain précédant celui qui allait soutenir la « contra », pour les mêmes raisons. Et à la chute du shah d'Iran, les deux formations favorites des pronostiqueurs de l'information pour gouverner la nouvelle république étaient les mojahedines du peuple, marxistes islamisés, ou bien les fedayines du peuple, léninistes athées, qui, dans cette optique, se livrèrent une sanglante bataille de rue dès le crépuscule de l'insurrection. Le prolétariat était un sujet de conversation des plus respectables, la démocratie n'allait jamais seule, mais était ouvrière, bourgeoise, libérale ou directe. Gagner de l'argent (la grosse thune, je veux dire) se faisait en cachette, et les signes extérieurs de maladie de la décennie suivante, yuppie, sida, micro-informatique et humanitaire, n'étaient encore qu'en germe.

Ce n'est pas seulement par ce que nous occultons que nous transformons une époque, mais aussi à l'inverse par ce que nous y mettons rétrospectivement. Dans une encyclopédie allemande en vingt volumes, entre 1905 et 1917, la période de l'explosion du mouvement ouvrier, dont les chefs d'alors, suiveurs respectueux de Marx ont eu de si grandes statures (Liebknecht, Kautsky, Lénine, Trotsky, Lukács et bien d'autres), Marx lui-même est expédié en quelque dix lignes, moins que la moindre petite ville de vingt mille habitants ! Nous avons bien sûr d'excellentes raisons de transformer le passé selon notre perception et nos intérêts, qui le changent. Mais la plupart du temps nous opérons cette révision sans en avoir conscience, et elle devient alors une erreur. Pour l'époque qui va de 1975 à 1980, je veux pour ma part associer deux noms, qui peuvent aujourd'hui passer pour les pôles de sa radicalité. Devoir s'appuyer sur ces noms du *passé* montre d'ailleurs à quel point la radicalité d'*aujourd'hui* est en piteux état.

Jean-Pierre Voyer et Jacques Mesrine dans la radicalité, tout comme le stalinisme et la pensée de gauche dans le conformisme, étaient à leur apogée à cette époque. Je doute assez qu'ils se soient connus. Certains ouvrages du premier et celui du second ont certes été publiés par le même éditeur, mais Voyer et Champ Libre ont rompu avant la mort de Mesrine, et ce n'est qu'après que cette maison d'édition obtint les droits de ce dernier. D'ailleurs, si Voyer savait évidemment qui était Mesrine, la réciproque est tout à fait improbable. J'ignore la date de naissance de Voyer, mais il devait avoir quelques années de moins que Mesrine, né en 1936, au maximum dix.

***

Voyer n'a aucun intérêt en tant qu'individu. Sa signature s'est servie de sa *personne* comme leurre. Il était ainsi réputé pour avoir le plus mauvais caractère du monde, ce qui est assez comique quand on le connaît pour avoir été l'auteur de *Reich, mode d'emploi*, qui est une critique du caractère. Tout le petit milieu où se construisait cette mauvaise réputation préférait ainsi s'indigner sur ses frasques vraies ou supposées plutôt que de se coltiner avec les bien plus complexes provocations de ses textes. J'ai toujours pensé que Voyer a outré cette attitude en pensant à peu près que si Marx, au lieu d'avoir eu une bonne, en avait eu un harem de quatre ou cinq, un grand nombre d'imbéciles moralistes se seraient arrêtés à cette scandaleuse contradiction, avec l'égalitarisme émancipatoire et misérabiliste qu'ils venaient chercher jusque dans le *Manifeste*, au lieu de laisser leur catholique compréhension souiller si tragiquement sa théorie. Voyer a poussé aussi loin qu'il a pu cette technique situationniste du scandale apparent, qui a protégé son œuvre d'un grand nombre de pilleurs de tombeaux suffoqués, sans pourtant transiger, semble-t-il, sur cette autre exigence situationniste qui stipule la cohérence entre la théorie et la pratique. C'est donc un exercice tortueux auquel le personnage s'est soumis, et dans lequel il est difficile, compte tenu du goût qu'il semble y avoir pris, de mesurer s'il y a davantage laissé.

Ce qui pourrait être appelé l'individu Voyer a donc aussi peu d'intérêt que n'importe quel autre. Voyer est une théorie. Et comme il l'écrit lui-même : « La théorie

est l'artillerie, c'est-à-dire ce qui est toujours trop court. » Lorsqu'en 1972 l'Internationale situationniste s'est écroulée épuisée de ses faiblesses, elle laissait derrière elle une défaite incomprise, 1968, et un grand chantier : les situationnistes avaient commencé à construire une compréhension en ruinant quelques convictions, en renversant quelques génitifs. Il y eut deux façons dominantes d'apprécier cet effort : la première était de l'occulter, comme l'idéologie qui éditait des *Meyer's Konversations Lexikon* avait tu Marx au début du siècle ; la seconde était de l'applaudir, sort douteux que Marx connut aussi, à partir de 1917. Cette seconde attitude est encore plus hostile que la première, car elle prétend achevée une pensée, et la défend, la conserve. Le mérite d'une théorie, c'est d'être beaucoup attaquée. C'est seulement lorsqu'elle a donné des angles d'attaque contre elle qu'elle en donne contre le monde. Les situationnistes pourtant, en succombant, avaient mis en garde contre cette vanité qui consistait à les applaudir. Mais après avoir injurié les « pro-situs », d'improbables *Livre des plaisirs* en interminables *Panégyrique*, avec leur radicalité d'antan, ils se sont eux-mêmes hissés à la tête de leur propre suivisme.

Contre un conformisme ambiant d'autant plus puissant qu'il se donnait des apparences de happy few, à la fois chanceux d'être le petit peuple élu et hardi à l'extrême de le rester au milieu de tant d'adversité imaginaire, Voyer seul semble ne pas avoir admis l'achèvement de la théorie situationniste. Au moment où l'exercice de style dominant de ce néoconformisme était d'y bricoler des moulures anti-spectaculaires, Voyer, entre 1975, *Introduction à la science de la publicité*, et 1982, *Revue de préhistoire contemporaine*, a été le premier à essayer de mettre en pratique le dépassement de la théorie situationniste en la critiquant, sachant que dénigrer n'est pas critiquer. Le *monde*, qui avait été selon la théorie situationniste, capricieusement s'en était dégagé, ou plutôt, violemment en ridiculisait les insuffisances. Alors même qu'ils étaient encore largement inconnus, et que les *post*-situs se cassaient la tête sur le rapport entre pollution et prolétariat, les retraités du mouvement, accourus au Portugal en effervescence, y prévoyaient d'invraisemblables réalisations. Pourquoi 68 avait été une défaite ? Principalement parce que 68 avait été proclamé une victoire par ceux qui y avaient été battus. S'ils avaient connu la honte de cette défaite plutôt que la fierté d'une « victoire », ils n'auraient rien eu à défendre, et c'est bien au-delà de cette satisfaction qu'ils se seraient sentis contraints de porter leurs projets. En d'autres termes : la compréhension du monde par ceux qui voulaient le changer, leur théorie, était insuffisante pour réellement parvenir à le changer.

En sept ans, abrité du suivisme par son imprévisibilité caractérielle, par le conservatisme situationniste et par l'hostilité craintive de l'information et de l'intelligentsia dominantes, Voyer, bien à l'abri du spectacle, poussa la plus radicale extension de la théorie situationniste. Il lui appliqua sa propre méthode et fut le seul, malgré les exhortations en ce sens de l'internationale défunte. Et pour ce faire, il entreprit un petit, mais significatif, détour : il s'attaqua à la théorie de Marx. Non comme les anti-marxistes primaires, libre-échangistes ou proudhonniens, qui rivalisaient de mauvaise foi et d'aigreur ; non comme les récupérateurs léninistes de différentes chapelles, qui métamorphosaient en policier ce que Marx avait de subversif et qui paralysaient alors la pensée de l'humanité, depuis ces fedayines iraniens jusqu'aux « autonomes » italiens, ou depuis les sandinistes au Nicaragua jusqu'à ces gauchistes portugais, qui tous l'avaient transformé en autorité intellectuelle intouchable et sacrée ; non pas même comme les situationnistes, qui attaquaient Marx au moyen de Marx, opposant la bonne part de la théorie à la mauvaise, mais bagatellisant la

mauvaise part de cette théorie, qui n'était plus qu'une mauvaise lecture de la bonne (il aurait mieux valu un harem, je le répète). Voyer attaqua Marx sur le fond. Et ce fond, c'est l'économie. Marx n'a jamais critiqué l'économie, même s'il le prétendait, même s'il le croyait lui-même. Marx n'a que soutenu une forme d'économie contre une autre, mais il n'a jamais mis en cause la primauté de l'économie. D'ailleurs, il n'a jamais pris pour objet l'économie elle-même, mais au mieux son contenu. Or l'économie est une espèce de mirage, de système de pensée, d'idéologie au sens de Marx, de religion ; l'économie est une explication du monde, mais uniquement pour ceux qui la gèrent, et Marx ne les a pas peu aidés à *faire croire* cette explication à tous ceux qui subissent ceux qui la gèrent. A l'époque où Voyer introduisait une telle relativisation de ce qui était d'airain dans toutes les pensées, même les vieux situationnistes, déjà bien décrépits comme il s'avéra ainsi, préférèrent penser que le personnage Voyer continuait là ses provocations puériles ; il est vrai que l'alternative impliquait une révision déchirante de l'*ensemble* de la théorie situationniste, et c'était beaucoup demander à des vieillards précoces, dont le titre de gloire n'était qu'une défaite, à laquelle ils avaient survécu, on ne peut pas dire glorieusement. Devant l'énormité, ils se turent. Furieux de ce qui n'était pas une mince trahison, Voyer rompit avec Champ Libre puis Debord, qui n'était pas encore la raclure de bidet qu'il est devenu sur la même pente.

Pour critiquer Marx, Voyer s'était servi d'une arme aussi redoutable qu'inattendue : Hegel. En effet, l'un des dogmes les plus intouchables de la théorie de Marx était jusque-là sa position vis-à-vis de Hegel. Dans ce monde marxiste au sens large, il était devenu impossible de comprendre Hegel, parce que le filtre par lequel l'avait vu Marx faisait alors autant partie de Hegel que de Marx, et il n'y avait pas, à ma connaissance, de pensée qui songe seulement à le mettre en doute. Ce renversement qu'opéra Voyer donna son fond à sa théorie. Car après la critique de Marx économiste, après la critique de l'économie, il fallait encore conclure. Appuyé sur la méthode hégélienne, mais qui ne marchait plus a priori sur la tête, Voyer dut dépasser le négatif, et extraire de l'indétermination le principe de son objet, qui était le monde. C'est ainsi que Voyer *révéla*, comme principe du monde, la *communication*. Trois ans plus tard, en 1982, non sans avoir défendu sa critique de l'économie et continué à développer le concept de communication par rapport à celui d'aliénation, il se tut à son tour.

Les conclusions de Voyer paraissent comme l'incendie dont la théorie situationniste n'est plus que les allumettes. La théorie situationniste, qui avait paru aussi altière que son ton, n'était en vérité qu'un début d'interrogation issue du bon sens et de l'indignation consécutive à quelques inauthenticités et quelques injustices dominantes. Mais la théorie de Voyer fait éclater la mondanité qui a tant freiné la pensée situationniste : autant dans le fond et dans la forme, elle fonde une exigence, un marche-ou-crève, qui éradique bien des compromis post-situs. La théorie de Voyer commence à faire mentir la modestie, encore toute situationniste, de son auteur : non, la théorie n'est pas ce qui est trop court. D'ailleurs, si on regarde attentivement ce qu'est l'artillerie, on est tout de même obligé de convenir qu'à la guerre c'est l'artillerie qui porte le plus loin ; à l'exception, il va de soi, de ce qui commande l'artillerie : la pensée.

Le monde s'est vengé de Voyer, qui pensait se venger de lui. En évitant le spectacle, il a eu la censure du silence. Les gardiens de sa théorie, les seuls qui l'ont rencontrée, ont été ses ennemis, post-situs. Les uns ne l'ont pas comprise, et ils sont excusables, parce qu'elle est non seulement choquante, mais difficile ; mais la majorité a refusé de comprendre, parce que la difficulté d'une théorie n'est pas dans les mots ou

dans les phrases, mais dans *l'exigence dans la vie*. Le monde a continué comme si Voyer n'avait rien dit. Si bien que dix ans après, lorsque la critique lui est enfin retournée, le monde avait réduit Voyer au silence qu'il avait critiqué dix ans plus tôt. Comme il l'avait énoncé lui-même, en l'appelant la loi de l'histoire : « Malheur aux vaincus. »

***

Mesrine n'est pas radical par une théorie qu'il aurait construite ou propagée. Et j'ai autant de méfiance des témoignages directs par rapport à lui que par rapport à Voyer, parce qu'il est devenu une sorte de mythe, et que si ceux qui en parlent ne sont pas des mystificateurs, ils sont généralement des mystifiés, ce qui fausse tout autant le jugement. Je ne peux donc utiliser qu'une seule source pour parler de Mesrine : son autobiographie, parue en 1977, et intitulée *L'Instinct de mort*.

Mesrine y raconte sa vie de truand. L'anachronisme le plus frappant y est sans doute le milieu fermé duquel le truand fait partie, tant la frontière en a aujourd'hui été déformée voire effacée à bien des égards, en particulier par l'essor de la drogue. Et ce qui va déjà dans le sens de la dilution du « milieu », c'est la façon dont Mesrine y entre. Il n'est pas issu de la famine ou de l'orphelinat, mais d'un père petit patron ; il n'y a pas *un* événement marquant qui l'aurait « jeté » dans le crime, mais un cheminement imperceptible et, pour ainsi dire, continu. Son peu de prédispositions nécessaires est fort courant : une fascination précoce pour les armes à feu, et un goût prononcé pour la bagarre physique. Quoique embrassant très tôt la carrière où il a fini par exceller, Mesrine est l'exemple vivant de la proximité du « milieu » avec le milieu de la société, et avec quel concours de circonstance ordinaire tout un chacun peut devenir un extrême supposé impensable. Tout cabotin qu'il est parfois, c'est sans ostentation que Mesrine montre que devenir ennemi public n° 1 n'est pas le fruit d'une qualité particulière. Si, pardon, une, un peu paradoxale d'ailleurs : il est nécessaire et suffisant d'être *extrêmement* honnête. Et la première étape de cette honnêteté est la plus difficile à passer : celle de devenir plus honnête que la société hypocrite qui prétend nous enseigner cette vertu en la plaçant dans un code de lois inique, contradictoire, et trafiqué sans cesse. Car le citoyen moyen y obéit parce qu'il se satisfait également de cette relativité de l'honnêteté.

Ensuite, la vie de Mesrine est comme une carrière dans un milieu professionnel particulier. Il prend soin toujours de se situer dans ce milieu, parce qu'il le connaît, et ne prétend pas connaître le monde. Souvent, il met l'accent sur son « professionnalisme ». De son milieu, il a l'estime mitigée qu'a le meilleur de la classe par rapport à la moyenne. A deux reprises, il a tenté des sortes de stages de plusieurs mois dans le monde extérieur, c'est-à-dire dans le salariat légal. Quoi qu'il en pense, il n'y a pas été plus mal reçu que la majorité de ceux qui y passent toute leur existence. Habitué à un respect dû à son excellence dans son milieu, il traverse le salariat ordinaire frustré, mais toujours modeste. D'ailleurs, si ce milieu-là ne lui paraît pas enviable, il ne lui paraît pas non plus invivable. Et ce grand voleur et tueur sera

positivement indigné qu'on ait pu l'accuser de voler et d'assassiner une civile lambda. Il appelle « crapulerie » aussi bien cette accusation que ce de quoi on l'accuse.

On chercherait en vain dans *L'Instinct de mort* des références concrètes aux grands bandits du passé, de Robin des Bois à Bonnot en passant par Lacenaire ou Ravachol ; pas plus n'y est-il question des mouvements de révolte passés ou présents. Les événements de 1968, par exemple, pendant lesquels il avait trente-deux ans, n'y sont évoqués à aucun moment. On ne sait pas explicitement s'il avait des sympathies politiques, et il ne parle pas de religion, ce qui ne laisse supposer qu'il en ait eu une ni le contraire. Très tôt par contre, il a pris et nommé la « société » comme l'objet de sa vindicte. Cette « société » est pour lui l'ensemble d'une logique, personnifiée par la bureaucratie et son bras armé, et caractérisée par une mesquinerie, une sécheresse et une étroitesse de vue et de vie, un ressentiment permanent et acharné, qu'il trouve concentrés dans le système pénitentiaire et d'insertion. Il reconnaît avec une lucidité désabusée combien cette société qui le dégoûte transforme ses prisonniers en ennemis irréconciliables, et ses ennemis irréconciliables en prisonniers, dans un cercle vicieux absurde. Cette règle, d'accord, il l'admet, mais il faudra que ses ennemis admettent ce qu'il y met : une grande colère.

L'*œuvre* de Mesrine est son code de vie. C'est un certain nombre de règles qu'il s'est imposées et qu'il a tenté d'imposer aux autres. Mesrine n'est pas un Solon. Ces règles sont en partie fortuites, en partie dictées par les règles ambiantes, en partie issues de son expérience. En cela il est comme tout le monde : chacun est obligé d'étendre ou de détourner la loi en fonction de sa situation particulière. Mais ce qui différencie Mesrine, c'est que même là où ses lois devenaient dures, pour d'autres ou pour lui, il a conclu qu'il ne devait pas transiger ; et qu'il les a fait connaître publiquement, par son livre, malheureusement à la fin seulement. Car la grande difficulté de nos règles, à chacun, c'est que même là où elles nous paraissent indiscutables, évidentes, l'autre ne les connaît et ne les partage peut-être pas. Si j'avais rencontré Mesrine, par exemple sur le bien-fondé du meurtre, nous serions probablement tombés d'accord ; mais si la rencontre avait tourné autour du respect de la famille, nous serions certainement devenus ennemis. Mesrine avait une adoration pour son père et pour sa fille, et jamais l'institution de la famille ne lui a paru être le fondement de ce qu'il détestait dans la « société ».

Il appelait le choix de sa vie l'« aventure ». Et ce n'est pas une aventure idéalisée ou touristique. C'est une mise élevée pour un bénéfice hypothétique. Pour simplifier : le plaisir, le bénéfice, c'est la liberté (où attaquer des banques devient un délassement) ; la mise, le prix à payer, c'est la prison (où s'évader devient la préoccupation principale). Quelques grands principes sous-tendent cette aventure non idéalisée. D'abord vient le respect de la parole. Cette règle simple est la plus partagée, en intention. Tous les Etats et toutes les religions font du respect de la parole, donc de la vérité, un commandement. Mais ce qui fait l'honneur et la grandeur d'un Mesrine, c'est que, contrairement aux institutions et à la plupart des particuliers, quelle que soit la tentation, quelle que soit la menace, il tient sa parole. Quand il promet une vengeance dans une colère, c'est une parole. Ainsi, avec une témérité suicidaire a-t-il attaqué un pénitencier dont il s'était évadé ! Sa réputation de rigorisme, qui pour lui était de la simple dignité, lui a valu lorsqu'il était en liberté, mais ensuite même lorsqu'il retournait derrière les barreaux, que les journalistes en parlent avec précaution, ce qui, en cette moitié de siècle, et à la suite d'une méthode contraire, n'était jamais arrivé qu'à Staline ; et dans les derniers mois de sa vie, il a été l'un des hommes les plus populaires de France.

L'amitié était son second principe intangible. Lorsqu'un homme est un ami, on ne pose pas de questions, on fait confiance. On peut tuer ou se faire tuer pour lui. L'amitié chez Mesrine semble l'avoir toujours emporté sur l'amour, l'ami a toujours priorité sur l'amante. Presque aussi ancien que le respect de la parole, ce principe est beaucoup discuté. Le sociologue Luhmann avance cette curieuse thèse que, dans la codification de l'intimité, amitié et amour seraient « partis à égalité » au début du XVIIIe siècle, mais qu'ensuite c'est l'amour qui l'a emporté. De trouver le contraire chez Mesrine, qui pourtant semble avoir été un sanguin, rappelle l'archaïsme du « milieu », cette société fermée que beaucoup de romans et de films ont tenté de présenter comme une sorte de chevalerie.

Le respect de la parole et de l'amitié ne sont tenus chez Mesrine que grâce à un courage rare, et à une lucidité extrême soutenue par une intelligence très entraînée. Mais ces grandes qualités ne sont devenues exceptionnelles que parce que Mesrine a fait tomber tôt deux blocages inhérents à notre éducation, et qui même chez les autres hors-la-loi professionnels ne semble que rarement dépassés. En premier, il considère que l'offensive est aussi légitime que la défensive, qu'il n'y a aucune culpabilité à attaquer avant l'ennemi ; en second, et en corollaire, que tuer n'est pas une faute, quand il s'agit d'ennemis. Il identifie deux sortes d'ennemis à tuer : ceux de son milieu qui manquent à la parole, à l'amitié ou au respect ; et ceux qui sont payés par la société pour porter les armes contre les voleurs et les tueurs comme lui.

En publiant *L'Instinct de mort*, Mesrine a été aussi honnête et courageux que dans ses autres actions. Il exposait ses opinions, mais aussi ses crimes, ses évasions et ses intentions. Aussi, lorsqu'il réussit sa quatrième et dernière cavale, il n'était plus question de remettre en prison un homme aussi honnête (je rappelle qu'attaquer une banque, une bijouterie, une paye d'entreprise n'est malhonnête que pour le parti des banquiers, bijoutiers et chefs d'entreprise, qui sont, eux, considérés comme malhonnêtes par tous les autres partis), d'aussi dangereux exemple, qui s'était hautement affirmé « en guerre » contre la société. Le 3 novembre 1979, la police française lui a tendu une embuscade fatale, contrairement aux lois de cet Etat, et conformément aux accusations de Mesrine : si sa loi est la parole de la société, c'est Mesrine qui était le garant de la parole, de la vérité. Il n'a manqué que la capacité de surmonter les préjugés légaux et moraux pour que cette preuve ne soit portée dans la rue que par une grande colère des silencieux, qui venaient de perdre un de leurs rares porte-parole qui n'avait pas usurpé leur voix.

***

J'ai toujours trouvé une désuétude touchante dans le sérieux avec lequel Paul Mattick léguait à la postérité les biographies de ses compagnons d'armes d'un mouvement disparu, le mouvement conseilliste du début du siècle. Korsch, Pannekoek, Rühle ornaient cette galerie pour une certaine camaraderie et une nostalgie certaine. Il s'en faut beaucoup pour que mon évocation de Voyer et Mesrine y ressemble. D'abord,

je n'ai connu personnellement ni l'un ni l'autre, ce dont, d'ailleurs, je n'ai jamais eu l'occasion ni le désir. Ensuite, je ne fais pas partie de leur génération, ni par l'âge ni par l'univers de références. Je me sens au contraire partie d'un mouvement qui, le premier, et c'est l'une de ses rares victoires, a su rejeter le cheffisme et le vedettariat, insuffisamment cependant pour le bannir de l'ensemble de l'époque.

Une grande zone non officiellement balisée nous laisse a priori libres de nos comportements, de nos buts et de nos rapports, entre nous et avec la société. Plus les règles informelles de cette zone floue s'avèrent des lois hypocrites dissimulées en vacance de lois, plus nous avons besoin de modèles pour construire et justifier nos existences. Les générations révoltées depuis la révolution en Iran, quand elles trouvent dérisoires les modèles que leur assène la « culture », et puisqu'elles ont refusé assez efficacement que leurs propres actes de révolte ne soient des tremplins de carrière, cherchent leurs modèles dans le passé proche. L'éloge de Voyer et de Mesrine contribue d'abord à *achever* ce besoin, qui est ainsi rétroactif. En présentant de manière positive la radicalité passée, on dit surtout qu'elle est passée. Ceci est facile à constater par le contenu même : seule la Bibliothèque des Emeutes pouvait faire l'éloge de Voyer, parce qu'elle est seule à l'avoir critiqué selon sa propre méthode ; quant à Mesrine, il est mort, et l'industrie du cinéma, qui a pu s'en emparer impunément, mais avec profit, a elle seule calibré l'étendue de sa défaite. Du point de vue de la révolte, que Mesrine ait pu entrer dans le spectacle, en héros, n'est pas une force de ce spectacle, mais bien une faiblesse de Mesrine, ignorant de la critique du spectacle qui commençait en son temps, et qui aujourd'hui fait expulser le moindre journaliste de la moindre émeute, du moindre acte de révolte. Voyer a pu être tu, et Mesrine crié, par les mêmes menteurs contre lesquels ils avaient, chacun, déclaré vouloir se venger. Que dalle : c'est d'eux que la « société » au sens Mesrine s'est vengée.

Aujourd'hui, les *enfants* de Voyer et Mesrine se sont rencontrés. Ils véhiculent d'abord une vieille exigence, que partageaient Voyer et Mesrine : l'unité de la parole et de l'action, de la théorie et de la pratique. Les situationnistes avaient proclamé l'intangibilité de cette loi, mais essentiellement en réaction à une époque où le théoricien du monde pouvait proclamer un changement radical des conditions existantes à heure régulière, chaque jour, en terrasse des Deux Magots. En affirmant que l'excellence de leur pensée était celle de leur vie, et vice versa, preuve délivrée en 68, ils ont rétabli, *une dernière fois*, l'authenticité et l'intégrité de l'individu, pouvant être compris comme étant en puissance l'individu total de Marx, ou l'homme universel à la connaissance encyclopédique. Mais déjà la révolution en Iran a montré les progrès importants de la séparation entre pensée et pratique, *qui continuaient*. De la même façon, et au même moment, les différences mêmes entre Voyer et Mesrine, qui les situent aux antipodes l'un de l'autre, vérifiaient que cette séparation continuait partout à progresser au rythme de l'aliénation. Et les situationnistes eux-mêmes, ennemis de ce monde, y meurent tranquillement de vieillesse, couverts des lauriers de leurs sages renoncements. De sorte que penser comme Voyer en vivant comme Mesrine est bien un fantasme d'orphelins qui n'ont pas su critiquer leurs géniteurs.

Les voici en train de discuter du monde, contrairement à Mesrine. Les voici en train de discuter de leur vie, contrairement à Voyer. Mais pour comprendre ce monde, il faut du temps, et un bon observatoire, il vaut mieux passer inaperçu dans la foule qu'y manifester sa furie ; mais attendez, quels étranges principes, ennemis de ce monde ne sommes-nous pas ennemis de la docilité de cette foule, et la compréhension

de ce monde n'est-elle pas si évidente qu'il n'est nullement nécessaire d'y choisir un lieu plutôt qu'un autre et que la patience en paraît une qualité ennemie ?

La radicalité de Voyer et de Mesrine est proportionnelle à leur courage. Le courage de Mesrine est mieux connu, il correspond à l'acception courante du courage, qui est le courage physique. C'est l'intégrité physique qui est jouée, la vie, en détail et en entier. Ce courage est assez fréquent, mais Mesrine y a excellé, parce qu'il l'a fait durer longtemps. Ceux qui risquent leur vie le font généralement une fois, ou pendant l'âge où ils sont « inconscients » ; mais Mesrine a pris autant de risques pendant vingt ans, sans en altérer le goût. Il a fait preuve d'un courage commun, mais de beaucoup de courage commun.

Voyer a fait preuve de peu de courage, mais d'un courage rare. C'est le courage des idées. Mesrine, par exemple, ne critique de ce monde que son imperfection : c'est un monde qui dit qu'il faut respecter la parole et l'amitié, mais qui ne le fait pas. Les causes de cette contradiction ne le préoccupent pas. Il est juste de voler et de tuer, ce monde le fait aussi, et il est juste de se venger de ce monde, comme ce monde se venge de ceux qui volent et tuent ses défenseurs. Mesrine ne veut pas bouleverser ce monde, encore moins l'achever, le réformer semble pouvoir suffire. Voyer va beaucoup plus loin. En critiquant l'économie, ce sont des croyances profondes, des hiérarchies de valeurs qui s'écroulent. En appliquant le négatif à Marx et aux situationnistes, ce sont les perspectives de l'histoire humaine qui sont modifiées. Ce qui paraissait sûr aux plus critiques est à son tour critiqué ; l'assurance que nous avons des choses et des gens ne repose plus sur ce qui a été dit et fait, mais sur ce qui *va* être dit et fait, non plus sur le passé, mais sur l'avenir. Le risque n'est pas essentiellement la mort, mais d'avoir tort, l'enjeu n'est pas la vérité formelle, mais la vérité de fond.

Dans la guerre contre ce monde, ces deux attitudes s'avèrent aujourd'hui contradictoires. Si ma vie est le centre de cette guerre, alors que m'importent les lointains discours de Voyer, que m'importent les perspectives de l'histoire. Le plaisir de Mesrine, l'honneur et le goût de la bagarre, de l'aventure, voilà en quoi consiste cette guerre. Mais si la réalisation de ce dont je suis une partie est l'essentiel, alors le plaisir est celui de l'idée (il est étonnant à quel point cette sensation particulière de plaisir est ignorée ou niée comme s'il s'agissait d'une sorte de perversion), et j'ai le goût de la victoire, de la logique. Dans cette guerre, Voyer a la place du stratège, derrière les lignes, et Mesrine du baroudeur, devant les lignes.

L'époque où l'insurrection en Algérie rétrograde dans une guerre, et où la même usure substitue la grandeur d'une perspective à l'acharnement d'un corps à corps sanglant dans les townships d'Afrique du Sud, les principales villes du Cachemire et les quartiers autonomisés de Mogadiscio, est une époque où le goût de la tactique, qui est l'art de la bataille, est en abondance, alors que le plaisir de la stratégie, qui est l'art de la guerre, est en pénurie. Les baroudeurs sans stratégie, battus en détail, non seulement sont battus, mais affaiblissent ceux qui, en grand nombre, sont restés un pas en arrière. Devant les glorioles tragiques et vaines, il manque de savoir dans quelle direction il faut attaquer. Si elle est moins clinquante, si elle éblouit moins l'autre sexe que l'attaque directe et particulière, cette indication est la plus précieuse, la plus recherchée.

C'est pourquoi Jean-Pierre Voyer survit à Jacques Mesrine.



CATALOGUE DES DOSSIERS D'EMEUTE

Pour commander les dossiers suivants, écrivez à :

BELLES EMOTIONS
BP 295 75867 PARIS Cedex 18.

Joignez à votre commande :
- 10 F pour votre première commande de l'année,
- le total des sommes indiquées en gras dans l'avant-dernière colonne du tableau concernant les dossiers que vous désirez commander.

Le code du dossier (exemple 93 ZA 2) est composé de l'année de première émeute du dossier (93), du code du lieu (ZA = Zaïre) et du rang au cours de l'année (2 est le deuxième ZA de 93) ; le nom du dossier est généralement celui de la ville de première émeute (Lisala) du dossier, sauf si un autre nom convient mieux ou s'avère plus parlant (« Marche des églises » par exemple) ; la date de première émeute fait partie du nom du dossier ; le nombre de jours d'émeutes est le nombre de dates différentes où des émeutes ont eu lieu ; le nombre de lieux est généralement le nombre de villes ; les quatre nombres dans la colonne « copies » correspondent de gauche à droite, aux nombres de copies en français / allemand / anglais / autres langues que contient le dossier. Leur total détermine le prix (arrondi à la dizaine supérieure et divisé par deux).

La continuation méthodique de cette documentation hors de la Bibliothèque des Emeutes est actuellement en discussion.
Belles Emotions continue de détenir et de distribuer ces dossiers, jusqu'à avis contraire.

Tous les frais de nos envois sont à notre charge.
Libellez vos chèques ou autres formes de paiement à Belles Emotions.
Utilisez la même adresse pour vos réclamations, suggestions, critiques.

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
Afghanistan	94 AH 1	Kaboul	07-03	1	1	**5**	8/2/-/-
Afrique du Sud	94 AF 1	Mmabato (Bophutatswana)	07-03	5	1	**10**	14/1/-/-
	93 AF 3	Ecoliers	03-05	2	2	**5**	8/-/-/-
	93 AF 2	Afrique du Sud	10-04	7	6	**20**	38/-/2/-
	93 AF 1	Johannesburg	02-02	1	1	**5**	6/-/-/-
	92 AF 2	Bisho	18-09	2	1	**10**	17/-/2/-
	92 AF 1	Boipatong-Vereeniging	20-06	1	1	**15**	21/-/3/-
	91 AF 5	Welkom	03-11	7	5	**15**	23/2/1/-
	91 AF 4	Johannesburg-Inanda	23-09	1	1	**5**	3/-/-/-
	91 AF 3	Ventersdorp	09-08	1	1	**5**	8/1/-/-
	91 AF 2	Daveyton	24-03	1	1	**5**	6/-/-/-
	91 AF 1	Sebokeng	12-01	1	1	**5**	7/1/-/-
	90 AF 19	Johannesburg	18-11	1	1	**5**	3/1/-/-
	90 AF 18	Pretoria-Attridgeville	10-11	1	1	**10**	11/-/-/-
	90 AF 17	Le Cap-Khayelitsha	25-10	1	1	**5**	3/-/-/-
	90 AF 16	Le Cap	29-08	2	1	**5**	5/2/-/-
	90 AF 15	Johannesburg	14-08	6	1	**70**	101/18/12/-
	90 AF 14	Port Elizabeth	06-08	5	2	**10**	15/1/1/-
	90 AF 13	Johannesburg-Phola Park	11-07	1	1	**5**	2/-/1/-
	90 AF 12	Pretoria	08-07	1	1	**10**	7/-/4/-
	90 AF 10	Welkom-Thabong	16-05	4	1	**10**	15/1/3/-
	90 AF 9	Viljoenskroon-Rammulotsi	19-04	1	1	**10**	9/2/2/-
	90 AF 11	Pietermaritzburg	27-03	2	1	**25**	40/2/3/-
	90 AF 8	Vereeniging-Sebokeng	26-03	1	1	**15**	19/1/2/-
	90 AF 7	Witbank-Kwaguqua	12-03	2	2	**5**	5/-/-/-
	90 AF 6	Johannesburg-Katlehong	08-03	3	1	**5**	4/1/2/-
	90 AF 2	Bantoustans	27-02	6	3	**10**	12/1/1/-
	90 AF 5	Mokeng	26-02	2	2	**5**	4/-/-/-
	90 AF 4	Mandela	11-02	1	2	**15**	23/-/-/-
	90 AF 3	Johannesburg	24-01	1	1	**5**	3/-/-/-
	90 AF 1	Johannesburg-Germiston	09-01	1	1	**5**	6/-/4/-
	89 AKd	Le Cap-Pretoria	06-09	1		**15**	21/2/2/-
	89 AKc	Le Cap	19-08	1		**5**	3/1/-/-
	89 AKb	Leeuwfontein	01-07	1		**5**	3/1/3/-
	89 AKa	Soweto	06-06	1		**5**	2/-/-/-
Albanie	92 AB 5	Poliçan	26-08	4	1	**5**	10/-/-/-
	92 AB 4	Tirana	06-07	1	2	**5**	7/-/1/-



Nous avons toujours voulu jouer avec l'image : la nôtre, celle de l'imagination, celle qui décrit, qui décore, qui prouve, et la virtuelle.

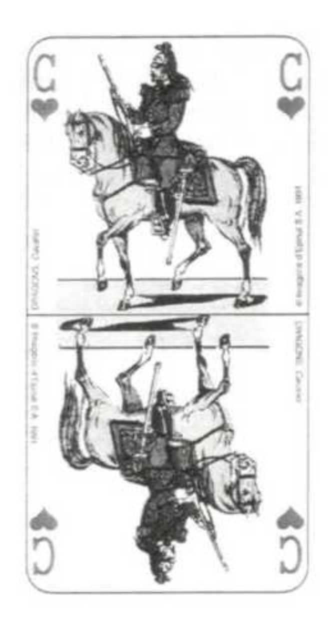


L'image est au contenu ce que l'apparence est à l'essence : tout ce qui apparaît n'est pas essentiel, mais l'essence finit par apparaître.



L'essence de l'image est d'être un moyen de communication et non une fin en soi. Sans quoi, on tend déjà à la confondre avec ce qu'elle représente.

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	92 AB 3	Tirana	10-03	1	1	**15**	27/3/-/-
	92 AB 2	Albanie	24-02	8	5	**10**	11/2/-/-
	92 AB 1	Kavaje	13-02	2	2	**5**	9/1/-/-
	91 AB 9	Laç	05-12	5	3	**20**	25/10/-/-
	91 AB 8	Vlora	15-10	1	2	**5**	6/1/-/-
	91 AB 7	Tirana	29-05	1	1	**10**	10/4/-/-
	91 AB 6	Shengjin	28-04	1	1	**5**	4/2/-/-
	91 AB 5	Shkoder	02-04	1	1	**15**	18/4/-/-
	91 AB 4	Albanie	06-03	1	1	**15**	26/3/-/-
	91 AB 3	Tirana	20-02	4	2	**15**	25/2/-/-
	91 AB 2	Durrës	09-02	1	1	**5**	4/-/-/-
	91 AB 1	Lushnja	06-01	1	1	**15**	17/3/1/-
	90 AB 1	Albanie	09-12	5	5	**25**	36/2/4/-
Allemagne	94 AL 1	Hanovre	05-08	2	1	**5**	4/1/1/-
	93 AL 2	Solingen	30-05	5	2	**15**	25/3/-/-
	93 AL 1	Berlin	01-05	1	1	**5**	3/3/-/-
	92 AL 3	Rostock	23-08	4	1	**50**	63/32/5/-
	92 BB 1	Euro 92	18-06	3	5	**10**	10/1/1/-
	92 AL 2	Berlin	01-05	1	1	**5**	2/2/1/-
	92 AL 1	Passau	14-03	1	1	**5**	2/1/-/-
	91 AL 4	Berlin	14-09	1	1	**5**	5/2/-/-
	91 CC 1	1er Mai	01-05	1	3	**5**	4/1/1/-
	91 AL 3	Berlin	20-04	1	1	**5**	3/3/-/-
	91 AL 2	Rostock	16-03	1	1	**5**	3/2/-/-
	91 AL 1	Brême	01-01	1	1	**5**	3/1/-/-
	90 AL 8	Mainzer Strasse	12-11	2	1	**15**	10/13/-/-
	90 AL 7	Leipzig	03-11	1	1	**5**	3/3/-/-
	90 AL 6	Berlin-Unification	24-09	2	1	**15**	9/12/2/-
	90 AL 4	Hambourg	30 06	1	1	**5**	2/4/-/-
	90 AL 5	Berlin	23-06	1	1	**5**	4/-/1/-
	90 EE 1	Mondiale	09-06	10	15	**20**	25/6/5/-
	90 AL 3	Francfort-sur-le-Main	12-05	1	1	**5**	4/1/-/-
	90 AL 2	Berlin	20-04	1	1	**10**	7/6/-/-
	90 AL 1	Berlin	15-01	1	1	**35**	50/19/1/-
	89 W	Dresde-Berlin-Leipzig	04-10	4		**80**	108/30/17/2
	89 N	Berlin	01-05	1	1	**5**	6/1/-/-
	88 C	Berlin	01-05	1	1	**5**	2/-/-/-



L'image est indispensable mais subalterne, comme le travail. Comme la pensée, elle nécessite un émetteur et un récepteur. Elle véhicule du sens sans en créer.



Le discours de l'image est encore davantage équivoque que celui du mot. Le spectacle, au contraire, tend à le présenter comme univoque.



Le fétichisme massif de l'image, aujourd'hui, est le pendant du non moins délirant : « On n'a jamais vu d'erreur s'écrouler faute d'une bonne image. »

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	87 A	Berlin	01-05	1	1	**5**	3/-/-/-
Algérie	92 AG 5	Algérie	16-07	4	5	**25**	46/3/-/-
	92 AG 4	Tlemcen	07-05	1	1	**5**	9/-/-/-
	92 AG 3	Constantine	21-02	5	1	**30**	51/1/-/-
	92 AG 2	Batna	04-02	8	26	**25**	45/-/-/2
	92 AG 1	Alger-Bachdjarrah	29-01	3	3	**35**	62/2/-/-
	91 AG 4	Alger 3	12-07	1	1	**15**	22/1/-/-
	91 AG 3	Alger 2	24-06	9	12	**30**	45/8/-/-
	91 AG 2	Alger 1	02-06	5	4	**40**	75/2/-/-
	91 AG 1	Thenia	01-03	1	1	**5**	7/-/-/-
	90 AG 5	Hammam Righa	12-11	2	1	**5**	6/-/-/-
	90 AG 4	Tenes	23-10	1	1	**5**	7/-/-/-
	90 AG 3	Tebessa	13-10	2	1	**5**	5/-/-/-
	90 AG 2	Tissemsilt	02-05	1	1	**5**	3/-/-/-
	90 AG 1	Chrea	04-04	4	2	**10**	18/-/-/-
	89 E	Alger	24-03	6	5	**15**	26/-/-/-
	88 B	Alger	04-10	6	6	**25**	42/-/-/-
	86 A	Constantine	08-11	5	2	**35**	63/-/-/-
Angola	92 AN 1	Cabinda	12-09	1	1	**5**	7/-/-/-
Argentine	90 EE 1	Mondiale	09-06	10	15	**20**	25/6/5/-
	90 AR 1	Rosario	21-02	3	3	**5**	3/-/-/-
	89 AL	Tres Arroyos	21-12	1		**5**	2/-/-/-
	89 Q	Buenos Aires	25-05	7		**20**	32/2/1/-
Autriche	90 AT 1	Vienne	22-02	1	1	**5**	4/-/-/-
Azerbaïdjan	92 AZ 1	Bakou	15-05	1	1	**20**	29/3/1/-
Bahreïn	94 BH 1	Manamah	12-12	5	4	**5**	9/-/-/-
Bangladesh	94 BA 1	Taslima Nasreen	29-06	3	2	**15**	22/-/-/-
	92 CC 1	Ayodhya	06-12	7	11	**25**	36/2/9/-
	92 BA 1	Bangladesh	20-06	2	2	**5**	4/-/-/-
	91 BA 2	Lalmanyr Hat	20-10	1	2	**10**	11/1/2/-
	91 BA 1	Dacca	14-01	1	1	**5**	4/-/-/-
	90 BA 1	Dacca	10-10	12	2	**20**	29/3/2/-
Belgique	94 BB 1	Hebron	25-02	10	12	**25**	42/4/-/-
	91 BQ 1	Bruxelles	10-05	4	1	**5**	10/-/-/-
Bénin	93 BN 1	Porto-Novo	16-04	2	1	**5**	4/-/1/-



Nos images sont subordonnées à ce que nous voulons dire :
elles doivent être faibles quand nos textes sont forts,
mais ni indifférentes ni inutiles.



L'image doit ajouter du sens et non en répéter. Elle
vaut davantage comme soutien de l'idée que
comme esthétique de l'intention.



L'esthétique de l'image empêche le sens de saigner.
Une bonnne émeutière se sert d'une image
comme une amoureuse d'une fleur.
Un bon bibliothécaire sait faire
un film où l'histoire agit.



Comme l'imbécile regarde le doigt qui lui montre la lune,
dans cette page, il retient les images de ce texte
et oublie le texte sur l'image.

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	89 AI	Cotonou	11-12	1		**5**	9/1/-/-
	89 L	Porto-Novo	23-01	1		**5**	3/-/-/-
Birmanie	90 MY 1	Mandalay	08-08	1	1	**10**	14/1/1/-
(Myanma)	88 A	Rangoon	06-08	17	10	**40**	46/5/20/-
Bosnie-Herzég.	92 BS 1	Sarajevo	06-04	1	1	**20**	30/-/1/-
Brésil	94 BR 1	Rio de Janeiro	18-10	1	1	**5**	6/-/-/-
	93 BR 1	Paysans	23-03	2	1	**5**	5/2/-/-
	92 BR 1	Rio de Janeiro	06-05	1	1	**5**	3/-/-/-
	91 BR 1	Belém	15-05	1	1	**5**	3/-/-/-
	90 BR 1	Rio de Janeiro	17-03	1	1	**10**	11/1/1/-
	89 AG	Porto Alegre	24-11	1		**5**	2/1/-/-
Bulgarie	91 BG 1	Sofia	17-07	1	1	**5**	4/-/-/-
	90 BG 1	Sofia	26-08	1	1	**10**	15/3/1/-
Burkina Faso	91 BF 2	Bobo Dioulasso	01-12	1	1	**5**	9/1/-/-
	91 BF 1	Ouagadougou	29-10	1	1	**5**	7/1/2/-
Burundi	94 BU 2	Bujumbura	08-08	2	1	**5**	10/-/-/-
	94 BU 1	Bujumbura	31-01	3	1	**15**	23/2/-/-
Cambodge	92 CB 1	« Sit 2 »	01-06	3	1	**10**	11/-/-/-
	91 CB 2	Phnom Penh 2	20-12	3	1	**10**	16/3/-/-
	91 CB 1	Phnom Penh	27-11	1	1	**15**	21/1/-/-
Cameroun	92 CM 3	Présidentielle	23-10	2	5	**15**	23/-/5/-
	92 CM 2	Ndu	06-06	1	1	**5**	3/-/2/-
	92 CM 1	Yaoundé	24-01	1	1	**10**	14/-/-/-
	91 CM 8	Douala	14-10	1	1	**5**	3/-/4/-
	91 CM 7	Bamenda	02-10	1	1	**5**	6/-/3/-
	91 CM 6	Douala	23-09	1	1	**5**	7/-/-/-
	91 CM 5	Meiganga	15-07	2	2	**10**	11/2/1/-
	91 CM 4	Douala	27-06	1	1	**10**	15/-/2/-
	91 CM 3	Douala	16-05	1	2	**5**	7/1/1/-
	91 CM 2	Cameroun	03-04	9	12	**25**	36/3/2/-
	91 CM 1	Garoua	17-01	1	1	**5**	4/-/-/-
	90 CM 1	Bamenda	26-05	1	1	**5**	5/-/-/-
Canada	94 CA 2	Québec	24-06	1	1	**5**	4/-/-/-
	94 CA 1	Vancouver	14-06	1	1	**10**	6/-/6/-
	93 CA 1	Montréal	09-06	1	1	**25**	35/1/14/-
	92 CA 2	Montréal	08-08	1	1	**15**	18/1/2/-
	92 CA 1	Toronto	04-05	1	1	**15**	17/-/5/1

La fosse à potins

Mehdi Belhaj Kacem, qui avait signé « Adresse » dans le bulletin n° 5 de la Bibliothèque des Emeutes, mérite, ici, comme d'autres adolescents qui sèchent, un mot d'excuses. En effet, contrairement à ce que ses écrits avaient pu laisser entendre, voilà un brave jeune homme moderne, qui n'a jamais fait de mal qu'aux mouches. Les éditeurs qui nous lisent doivent savoir qu'il a entamé une honnête carrière dans la littérature, et comme il y travaille sans paresse, il n'est pas près de décevoir leurs investissements. Qui, dans un monde qui encourage autant la vanité, reprochera à ce petit paon, qui ne réfléchit qu'aux poses qu'il suppose éternelles, de fuir à l'odeur de la mort lorsqu'elle diffère de celle de son stylo-bille ? Pas, en tout cas, les journalistes critiques littéraires qu'il a feint d'insulter avant de se rappeler qu'ils étaient la réclame de son gagne-pain. Né dans une époque où il est plus sage et modéré de parler de ses couilles que de son époque, Mehdi Belhaj Kacem trouvera longtemps suffisamment de complaisants ravis de suivre l'évolution de ses branlettes.

***

Militaro-guévariste.
Conservato-bouseuse.
Légalo-économique.
Attrape-gauche.
Espèce protégée.
La caricature de révolte au Chiapas mérite les applaudissements serviles des résignés.

***

En 1993, la Bibliothèque des Emeutes a entrepris d'abriter et de proposer plus facilement au public ses dossiers d'émeute en les déposant à L'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam. Ces vénérables documentalistes du mouvement ouvrier s'avérèrent d'accord sur le principe, mais non sur le financement du microfichage de la documentation. Comme le coût excède à peine un salaire d'ouvrier non qualifié, il était à la portée des deux partis, et ne constitua donc que le prétexte du désaccord.
Ce que nous reprochait réellement l'IIHS était notre méthode de constitution des dossiers. En effet, aucun article, aucune information qu'ils contiennent ne manque à ce scrupuleux Institut, non seulement abonné à tous les journaux dont ils proviennent, mais à beaucoup d'autres. Il y avait donc là une carence en informations qui n'était pas contrebalancée par le « travail » de regroupement en dossiers, en quelque sorte prêts à l'utilisation. Bien plus : cette carence n'était-elle pas la porte ouverte à des interprétations que notre subjectivité affichée rendait fort hasardeuses ?
Les règles généralement admises pour décrypter et comprendre les événements sont celles qu'utilisent les « chercheurs » en sciences sociales, et dont les principes dominants sont l'exhaustivité et l'objectivité. Le puits sans fond de l'exhaustivité est aussi le creuset de la spécialisation, dont on connaît la séparation irréversible avec le concept de totalité, quand bien même elle se présenterait comme un refus désespéré d'abdiquer l'universalité des connaissances. La spécialité est aussi un fief de savoir, et le ridicule et l'ineptie du chercheur salarié sont souvent masqués par cette connaissance exclusive sur laquelle il n'a de cesse d'établir quelque autorité. Quant à l'objectivité, toute la triche que l'information dominante a établie en système autour d'elle est suffisamment reconnue pour qu'il soit assez de rappeler que sa fonction même est contraire au fameux mouvement ouvrier dont l'IIHS se veut la mémoire.
Ce qui rendait notre démarche particulièrement inadmissible se voyait donc déjà dans l'approche des événements. En effet, la compréhension se fait toujours à partir d'une insuffisance de données, qu'il ne s'agit pas d'ailleurs d'excuser ; et la compréhension même est toujours un engagement, une opinion, un choix. Nous pensons que le « mouvement ouvrier » est né de cette manière et a connu ses batailles décisives lorsque sa subjectivité était encore fraîche, et le choix de ses informations participaient d'un risque. Une bibliothèque comme celle d'Amsterdam représente aujourd'hui l'intégration du mouvement ouvrier dans une société qui l'a fait vieillir, et le ralliement à son passéisme. C'est là une forme particulièrement insidieuse de révisionnisme (dans le sens II[e] Internationale), parce qu'elle est masquée par la radicalité beaucoup plus grande de nombre de documents que cette institution conserve.
Enfin, ce que nos interlocuteurs ne voulaient pas entendre, c'est que l'ensemble de nos dossiers représente un discours sur une époque et par elle-même. L'information journalistique qui y est contenue n'en est que l'apparence de l'information réelle. Celle-ci est dans nos choix, dans la continuité hors quotidien mais aussi hors spécialité de cette démarche, dans l'a priori que l'histoire est l'histoire des révolutions, et dans la volonté de déduire nos opinions de la nouveauté et non d'assujettir la nouveauté à nos opinions, ce qui, comme tous les partis du vieux monde le démontrent jour après jour, tend à supprimer toute nouveauté. Car entendre cette démarche alerte et désireuse d'en découdre, comme jadis le mouvement ouvrier, n'est plus possible pour des bibliothécaires subventionnés par l'Etat néerlandais. Qu'une époque s'étale à travers le miroir de quelques centaines d'événements aussi indéchiffrables et explosifs que ces émeutes modernes est évidemment une *œuvre originale*, construite sur *le plaisir*. De sorte que l'IIHS, qui brûlera bien un jour, comme sa consœur la BE, aurait dû changer pour nous recevoir ; et dans ce cas nous aurions volontiers payé notre microfichage nous-mêmes.
Il nous faut donc conclure que ceux de nos amis extérieurs qui nous avaient reproché, assez vivement, de vouloir « institutionnaliser » notre démarche avaient au moins raison en ceci : les conservateurs de feu le mouvement ouvrier sont de l'autre côté de la barricade de ses héritiers.

***

Le politically correct est le réceptacle des valeurs du gauchisme décomposé : féminisme, écologie, charité, épuration du corps. Le « petit milieu » pseudo-révolutionnaire peste contre le politically correct mais l'applique largement.

***

Devenu Rachure de Bidet sur le tard, Guy Debord s'est suicidé à la fin de 1994. De la pustule Sollers au gâteux ex-libraire social-barbare Guillaume, du sénile traducteur portugais à l'émerveillé dernier compagnon de beuverie, ses « amis » ne se sont pas manifestés autrement que par l'éloge, hâtif car rentable, confirmant ainsi l'injure. L'annonce du décès s'est accompagnée sans temps mort de celle de la diffusion par une chaîne de télévision, quarante jours plus tard, d'un panégyrique de plus, auquel cet ennemi irréductible de l'information dominante, qui avait promis que jamais le public ne verrait plus une de ses pellicules, a largement collaboré. Ainsi, cet arriviste tardif n'aura fini que comme le bouffon radical de la coterie culturelle Gallimard-Canal+. Il eût mieux fait de se connaître et de se souvenir de Montaigne, qui cite le Labérius de Macrobe : « "Certes, j'ai vécu un jour de plus que je n'aurais dû vivre !" », avant de conclure, pour soi : « Au Jugement de la vie d'autruy, je regarde tousjours comment s'en est porté le bout ; et des principaux estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et sourdement. »

***

En cas de terrorisme le suspect le plus probable est toujours l'Etat sur le sol duquel l'attentat a lieu.

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
Centrafrique	93 CT 1	Bangui	26-04	1	1	**15**	24/1/4/-
	91 CT 2	Bangui	05-08	2	1	**5**	8/2/-/-
	91 CT 1	Centrafrique	06-05	2	1	**5**	2/-/1/-
	90 CT 1	Bangui	13-10	3	1	**5**	7/-/-/-
Chili	93 CL 1	Santiago	11-09	1	1	**5**	5/-/-/-
	91 CL 1	Santiago	05-06	1	1	**5**	6/1/-/-
	90 CL 2	Santiago	11-09	1	1	**5**	2/1/-/-
	90 CL 1	Santiago	11-03	1	1	**5**	6/-/-/-
	89 AJ	Santiago de Chili	15-12	1		**5**	4/-/-/-
	89 I	Santiago de Chili	18-04	1		**5**	9/-/-/-
Chine	93 CH 3	Province de Qinghai	? -09	?	?	**5**	7/-/-/-
	93 CH 2	Renshou (Sichuan)	03-06	2	1	**10**	17/1/-/-
	93 CH 1	Lasa	24-05	1	1	**10**	13/-/1/-
	92 CH 1	Shenzhen	08-08	2	1	**10**	11/1/-/-
	91 CH 1	Lasa	26-05	1	1	**5**	6/1/1/-
	90 CH 1	Xinjiang	05-04	2	1	**10**	16/3/1/-
	89 AV	Urumqi	19-05	1	1	**5**	1/-/-/-
	89 T	Beijing	22-04	4		**50**	94/-/3/1
	89 G	Lasa	05-03	3		**20**	26/2/3/-
Corée du Nord	92 CN 1	Corée du Nord	16-07	1	1	**5**	5/-/-/-
Corée du Sud	92 CS 1	Seoul	31-05	1	1	**5**	6/3/-/1
	91 CS 3	Seoul	17-09	1	1	**10**	9/1/1/-
	91 CS 2	Corée	01-05	18	4	**30**	38/16/5/-
	91 CS 1	Seoul	16-03	1	1	**5**	3/2/-/-
	90 CS 4	Corée	25-11	1	2	**5**	5/1/1/-
	90 CS 3	Kwangju	18-05	3	1	**5**	5/-/2/-
	90 CS 2	Seoul	09-05	1	1	**5**	5/-/1/-
	90 CS 1	Ulsan	28-04	5	2	**10**	9/4/1/-
	89 AP	Seoul-Pusan	01-05	2		**10**	13/2/3/-
Costa Rica	91 CR 1	San José	22-07	1	1	**5**	5/-/-/-
Côte d'Ivoire	92 CI 1	Abidjan	13-02	2	1	**25**	47/-/3/-
	90 CI 2	Abidjan	16-05	1	1	**15**	25/-/1/-
	90 CI 1	Abidjan	19-02	7	5	**30**	50/1/-/-
Cuba	94 CU 1	La Havanne	05-08	1	1	**10**	10/1/1/-
Danemark	93 DA 1	Copenhague	18-05	1	1	**10**	14/-/-/-
Djibouti	91 BB 1	Djibouti	09-07	4	2	**10**	10/1/-/-
	89 B	Djibouti	03-01	1	1	**5**	6/-/-/-



**Il était une fois,
deux vilains jumeaux pauvres
de la culture, BD et Polar.**

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
Egypte	93 EG 1	Qalyub	14-03	1	1	**5**	4/1/-/-
	92 EG 3	Séisme	17-10	1	1	**10**	15/2/1/-
	92 EG 2	Idku	11-08	4	2	**10**	15/1/1/-
	92 EG 1	Beni Souef	03-04	1	1	**5**	5/-/-/-
	90 EG 1	Manfalout	26-04	1	1	**5**	8/-/-/-
	89 AQ	Assiout	?-12	1	1	**5**	2/-/-/-
	89 AE	Le Caire	02-08	1		**5**	5/-/1/-
	88 D	Le Caire	12-08	2	1	**5**	3/-/-/-
Equateur	94 EQ 1	Cuenca	?-06	1	3	**5**	3/-/-/-
	89 R	Carchi	05-06	1		**5**	3/-/-/-
Espagne	92 ES 1	Cartagena	03-02	1	1	**5**	2/-/-/5

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	91 ES 1	Bilbao	29-07	1	1	**5**	6/1/-/-
	90 EE 1	Mondiale	09-06	10	15	**20**	25/6/5/-
	89 AU	San Sebastian	14-08	1	1	**5**	1/-/-/-
Etats-Unis	94 EU 2	« Balseros »	08-12	2	1	**5**	6/-/-/-
	94 EU 1	World Cup	24-06	1	1	**5**	8/-/-/-
	93 EU 1	Concord (Caroline du N.)	11-07	1	1	**5**	4/-/-/-
	92 EU 5	Los Angeles	14-12	1	1	**5**	8/-/-/-
	92 EU 4	New York	06-07	2	1	**10**	7/-/11/-
	92 EU 3	Minneapolis	07-05	1	1	**5**	3/-/-/-
	92 EU 2	Los Angeles	29-04	3	7	**75**	120/9/15/1
	92 EU 1	Denver	20-01	1	1	**5**	4/-/-/-
	91 BB 2	Haïti	29-09	2	2	**50**	90/3/1/-
	91 EU 2	New York	19-08	4	1	**5**	9/-/1/-
	91 EU 1	Washington	05-05	2	1	**10**	10/1/1/-
	90 EU 2	Miami	03-12	1	1	**5**	4/-/1/-
	90 EE 1	Mondiale	09-06	10	15	**20**	25/6/5/-
	90 EU 1	Detroit	15-06	1	1	**5**	4/-/1/-
	89 AF	Washington	02-09	2		**5**	3/1/-/-
	89 A	Miami	16-01	1	1	**5**	3/-/-/-
Ethiopie	91 BB 1	Djibouti	08-08	4	2	**10**	10/1/-/-
	91 ET 1	Addis-Abeba	29-05	3	2	**30**	46/8/-/-
France	94 FR 7	Paris-Nanterre	12-06	1	1	**10**	15/-/-/-
	94 FR 6	Toulon	27-04	3	1	**5**	9/-/-/-
	94 FR 5	CIP	10-03	9	3	**50**	94/1/-/-
	94 FR 4	Paris-Garges-lès-Gonesse	08-03	2	1	**10**	16/-/-/-
	94 FR 3	Fort-de-France	15-02	1	1	**5**	4/-/-/-
	94 FR 2	Saint-Laurent-du-Maroni	09-02	1	1	**5**	3/-/-/-
	94 FR 1	Rennes	04-02	1	1	**25**	41/-/1/-
	93 FR 2	Paris	07-04	3	1	**25**	47/-/-/-
	93 FR 1	Mamoudzou (Mayotte)	19-02	1	1	**5**	5/-/-/-
	92 FR 3	La Réunion	02-12	3	2	**10**	13/-/-/-
	92 FR 2	Marseille	02-09	1	1	**5**	7/1/-/-
	92 FR 1	Noumea	14-03	1	1	**5**	5/1/-/-
	91 FR 7	Pamandzi (Mayotte)	01-07	1	1	**5**	6/-/-/-
	91 FR 6	Paris-Père-Lachaise	03-07	1	1	**5**	3/1/1/-
	91 FR 5	Narbonne	21-06	2	1	**30**	47/4/-/-
	91 FR 4	Mantes-la-Jolie	25-05	2	1	**25**	43/2/1/-



Bande Dessinée a commencé à gagner sa première thune dans les journaux. Elle est née de caricature (Busch) et d'amusement par infantilisme (Little Nemo).



A la même époque, Polar, sur mauvais papier, commença à flatter le goût popu pour la crapulerie en simulant des énigmes de flics (Conan Doyle, Agatha Christie, Leroux, Simenon).

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	91 FR 3	Paris-Sartrouville	28-03	1	1	**15**	21/2/-/-
	91 FR 2	Réunion	17-03	7	1	**20**	31/-/-/-
	91 FR 1	St-Denis-de-la-Réunion	23-02	4	2	**15**	24/-/-/-
	90 FR 5	Forbach	06-12	1	1	**5**	9/-/-/-
	90 FR 4	Paris-Lycéens	12-11	1	1	**45**	86/1/-/-
	90 FR 3	Paysans	29-08	3	2	**30**	56/1/2/-
	90 FR 2	Lyon-Vaulx-en-Velin	06-10	4	1	**35**	62/-/-/-
	90 FR 1	St-Denis-de-la-Réunion	07-03	1	1	**5**	6/-/-/-
Gabon	94 GA 1	Libreville	21-02	4	1	**10**	13/2/-/-
	93 GA 1	Libreville	09-12	2	1	**15**	23/-/-/-
	91 GA 1	Kango	24-03	1	1	**5**	3/-/-/-

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	90 GA 3	Port-Gentil	23-05	8	5	**20**	37/-/3/-
	90 GA 2	Port-Gentil	23-03	1	1	**5**	8/1/1/-
	90 GA 1	Libreville	18-01	2	1	**20**	31/-/-/-
Géorgie	91 GE 1	Tbilissi	02-09	3	1	**35**	50/8/3/-
Ghana	92 GH 1	Kumasi	16-05	1	2	**5**	3/1/1/-
Grèce	94 GR 1	Athènes	17-11	1	1	**5**	3/-/-/-
	91 GR 1	Athènes	10-01	2	1	**5**	7/1/-/-
Guatemala	94 GT 1	Guatemala City	02-11	3	1	**5**	6/-/-/-
	93 GT 1	Guatemala City	18-05	1	1	**10**	12/-/-/-
Guinée	93 GU 1	Conakry	28-09	2	1	**5**	7/-/3/-
	92 GU 2	Conakry	01-04	1	1	**5**	3/-/1/-
	92 GU 1	Conakry	14-02	1	1	**5**	4/-/2/-
	91 GU 1	Conakry	06-05	1	1	**5**	6/-/1/-
	90 GU 1	Conakry	22-11	2	1	**5**	6/-/-/-
Guyana	92 GY 1	Georgetown	05-10	1	1	**5**	5/-/-/-
Haïti	94 HA 1	Haïti	23-09	11	6	**35**	61/1/-/-
	91 BB 2	Haïti	29-09	2	2	**50**	90/3/1/-
	91 HA 4	Port-au-Prince	13-08	1	1	**5**	7/1/-/-
	91 HA 3	Cap-Haïtien	14-04	3	2	**10**	17/-/-/-
	91 HA 2	Port-au-Prince	27-01	1	2	**15**	26/1/1/-
	91 HA 1	Haïti	07-01	2	4	**25**	49/-/1/-
	90 HA 2	Cabaret (Haïti)	19-04	1	1	**5**	3/-/1/-
	90 HA 1	Port-au-Prince	05-03	10	6	**20**	32/1/2/-
Inde	94 IN 4	Bombay	14-10	1	1	**5**	3/-/-/-
	94 IN 3	Bangalore	07-10	2	1	**5**	4/1/-/-
	94 IN 2	Dharamsala	30-04	1	1	**5**	9/-/-/-
	94 IN 1	Kanpur	10-02	1	1	**5**	2/1/1/-
	93 IN 6	Srinagar-Hazratbal	20-10	3	2	**15**	20/2/-/-
	93 IN 5	Srinagar	02-08	2	1	**10**	18/-/-/-
	93 IN 4	Bombay	02-06	1	1	**5**	5/-/-/-
	93 IN 3	Imphal	03-05	2	1	**5**	8/-/-/-
	93 IN 2	Srinagar	10-04	1	1	**5**	9/-/-/-
	93 IN 1	Bombay	04-01	12	4	**25**	34/4/3/-
	92 CC 1	Ayodhya	06-12	7	11	**25**	36/2/9/-
	92 IN 2	Murshidabad	02-11	1	1	**5**	3/-/-/-
	92 IN 1	Ahmedabad	03-07	3	1	**5**	5/-/-/-



Leurs carrières explosèrent vraiment en symbiose avec l'âge d'or d'Hollywood. BD, alias comix, y devint le comique mousseux de Tex Avery et de Walt Disney.

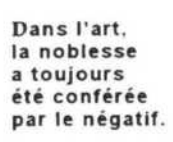


Polar, alias thriller, s'y inventa le héros le plus démago, le flic « privé », avec des signatures aujourd'hui magnifiées (Chandler, Hammett).

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	91 IN 2	Elections (Inde)	20-05	2	2	**15**	17/5/1/-
	91 IN 1	Ghaziabad	26-01	1	1	**5**	4/1/2/-
	90 IN 4	Delhi 2	14-11	2	1	**5**	4/-/-/-
	90 CC 1	Ayodhya	23-10	19	12	**25**	40/4/2/-
	90 IN 3	Delhi	25-08	11	6	**20**	27/9/2/-
	90 EE 1	Mondiale	09-06	10	15	**20**	25/6/5/-
	90 IN 2	Cachemire	21-05	1	1	**10**	13/-/7/-
	90 IN 1	Cachemire	08-01	23	7	**30**	41/6/10/-
	89 AA	Tripura	27-07	1		**5**	1/-/-/-
	89 D	Rushdie	12-02	4		**55**	97/2/2/-
Indonésie	94 ID 2	Dili	13-11	2	1	**10**	19/-/-/-

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	94 ID 1	Medan	15-04	2	2	**5**	9/1/-/-
	91 ID 1	Dili (Timor)	12-11	1	1	**15**	21/6/2/1
Irak	92 IK 2	Kirkuk	30-06	1	1	**5**	5/-/-/-
	92 IK 1	Irak	12-03	1	2	**20**	33/4/-/-
	91 IK 2	Dohuk	25-05	4	2	**5**	6/4/-/-
	91 IK 1	Irak	02-03	29	24	**100**	170/25/1/-
Iran	94 IR 2	Qazvin	03-08	2	1	**5**	6/-/2/-
	94 IR 1	Zahedan	01-02	1	1	**10**	14/1/1/-
	92 IR 2	Téhéran	21-09	1	1	**5**	8/-/-/-
	92 IR 1	Iran	16-04	6	4	**20**	32/4/-/-
	91 IR 1	Ispahan	26-07	1	1	**10**	9/4/-/-
	90 IR 1	Téhéran	17-02	1	1	**5**	4/1/-/-
	89 AD	Téhéran	02-11	1		**5**	1/2/-/-
	89 X	Téhéran	03-06	1		**15**	26/1/2/-
	89 D	Rushdie	12-02	4		**55**	97/2/2/-
Irlande	90 IL 1	Dublin	14-11	1	1	**5**	3/1/-/-
Israël	94 IS 5	Gaza-Palestine	18-11	2	7	**10**	13/-/-/-
	94 IS 4	Gaza	21-08	1	1	**5**	7/-/-/-
	94 IS 3	Gaza-Eretz	17-07	1	1	**5**	5/-/-/-
	94 IS 2	Jérusalem	02-07	2	1	**5**	7/-/-/-
	94 IS 1	Gaza-Jabalya	28-03	6	3	**5**	6/1/-/-
	94 BB 1	Hebron	25-02	10	12	**25**	42/4/-/-
	93 IS 2	Gaza-Khan Yunis	16-03	6	2	**15**	23/1/-/-
	93 IS 1	Intifada	03-01	15	8	**25**	41/-/1/-
	92 IS 7	415 Bannis	18-12	8	7	**20**	31/1/-/-
	92 IS 6	Intifada	01-11	6	2	**15**	20/3/1/-
	92 IS 5	Prisons	07-10	6	6	**15**	20/2/-/-
	92 IS 4	Naplouse	14-07	2	1	**10**	11/1/-/-
	92 IS 3	Tel-Aviv-Gaza	24-05	4	2	**15**	25/1/1/-
	92 IS 2	Gaza	01-04	2	1	**15**	20/1/-/-
	92 IS 1	Bannissement	03-01	3	3	**10**	16/-/-/-
	91 IS 3	Palestine	16-11	1	2	**15**	18/3/-/-
	91 IS 2	Golfe-Madrid	06-03	60	25	**60**	91/19/9/1
	91 IS 1	Intifada-Golfe	17-01	10	7	**20**	28/3/-/-
	90 IS 2	Intifada 3	08-10	56	22	**60**	97/16/3/-
	90 BB 1	Intifada 2	20-05	98	44	**55**	74/13/21/-




Dans l'art, la noblesse a toujours été conférée par le négatif.



CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	90 IS 1	Intifada 1	01-01	125	34	**55**	83/15/4/1
	89 F	Intifada		108		**60**	93/15/4/1
Italie	91 IT 1	Bari-Albanais	08-08	4	1	**15**	20/4/2/-
	90 EE 1	Mondiale	09-06	10	15	**20**	25/6/5/-
Japon	92 JA 1	Osaka-Nishinari	01-10	2	1	**5**	4/-/-/-
	90 JA 1	Osaka-Nishinari	02-10	5	1	**5**	7/1/-/-
Jordanie	90 BB 1	Intifada 2	20-05	98	44	**55**	74/13/21/-
	89 J	Ma'an	18-04	4	1	**10**	14/2/-/-
Kenya	93 KE 1	Lamu	06-08	2	2	**10**	16/-/-/-
	92 KE 2	Mombasa	19-05	3	1	**10**	11/1/1/-
	92 KE 1	Nairobi	03-03	3	1	**15**	26/2/1/-

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	90 KE 3	Nairobi	07-07	5	7	**15**	13/3/5/-
	90 KE 2	Nairobi	25-05	1	1	**5**	4/-/-/-
	90 KE 1	Kisumu	23-02	1	1	**5**	4/-/-/-
Lesotho	91 LS 1	Maseru	19-05	4	5	**5**	5/1/1/-
Liban	92 LI 1	Liban	04-05	3	5	**10**	19/-/1/-
Madagascar	92 MD 1	Antananarivo	31-03	1	1	**10**	13/-/-/-
	91 MD 1	Madagascar	01-07	7	5	**60**	109/8/1/-
	90 MD 1	Antananarivo	13-05	1	1	**5**	8/-/1/-
	89 K	Antananarivo	16-05	2		**5**	5/-/-/-
Malawi	92 MW 1	Blantyre	06-05	3	3	**15**	24/1/-/-
Mali	93 MI 3	Bamako	17-11	1	1	**5**	3/-/-/-
	93 MI 2	Mali	05-04	1	2	**5**	8/-/2/-
	93 MI 1	Bamako	15-03	1	1	**5**	4/-/1/-
	91 MI 4	Tombouctou	12-05	1	1	**15**	21/-/1/-
	91 MI 3	Bamako	27-04	2	1	**5**	9/1/-/-
	91 MI 2	Mali	20-03	6	7	**25**	39/3/2/-
	91 MI 1	Bamako	21-01	2	1	**10**	17/-/-/-
Maroc	93 MA 1	Sidi Allal Baraoui	25-06	1	1	**5**	5/-/-/-
	90 MA 1	Fès	14-12	2	5	**35**	66/2/-/-
Mauritanie	92 MU 1	Nouadhibou	26-01	1	1	**10**	13/1/-/-
	91 MU 1	Nouadhibou	02-06	1	1	**10**	9/1/2/-
	89 O	Dakar-Nouakchott	22-04	4		**20**	38/-/-/-
Mexique	92 ME 1	Nuevo Laredo	28-11	1	1	**5**	2/1/-/-
Mozambique	93 MO 1	Maputo	24-11	1	1	**5**	5/-/1/-
Népal	93 NE 1	Kathmandu	26-06	3	1	**10**	13/-/-/-
	92 NE 1	Kathmandu	06-04	2	2	**10**	12/-/-/-
	90 CC 1	Ayodhya	23-10	19	12	**25**	40/4/2/-
	90 NE 1	Népal	18-02	12	6	**35**	49/16/4/-
Nicaragua	91 NC 1	Managua	09-11	1	1	**10**	8/3/-/-
	90 NC 1	Managua	09-07	2	1	**25**	42/3/4/-
Niger	93 NG 3	Niamey	18-05	1	1	**5**	4/-/2/-
	93 NG 2	Niamey (Prison)	23-04	1	1	**5**	4/-/1/-
	93 NG 1	Birni N'Konni	07-03	1	1	**5**	6/-/-/-
	92 NG 1	Zinder	20-07	1	1	**5**	5/-/3/-
	91 NG 1	Big Break	03-09	1	1	**5**	4/-/1/-



Polar, expression romancée du quotidianisme, peut ainsi se faire passer pour substitut sociologique de l'aventure dans le crime.



A partir de 68, BD devient glorieuse matière à détournement pour toutes les gauches, puis toutes les droites.

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	90 NG 1	Niamey	09-02	1	2	**10**	17/-/-/-
Nigeria	94 NI 1	« Grève »	18-07	2	2	**25**	41/1/1/-
	93 NI 3	Ogbomosho	19-11	1	3	**10**	13/-/-/-
	93 NI 2	Nigeria	28-06	5	2	**30**	44/1/13/-
	93 NI 1	Funtua	19-01	2	1	**5**	4/-/3/-
	92 NI 6	Calabar	26-08	1	1	**5**	2/-/2/-
	92 NI 5	Onitsha	24-08	1	1	**5**	2/-/2/-
	92 NI 4	Kaduna	17-05	3	3	**15**	9/-14/-
	92 NI 3	Lagos	30-04	6	7	**15**	19/-/11/-
	92 NI 2	Oshogbo	22-04	1	1	**5**	5/-/1/-
	92 NI 1	Ado-Ekiti	26-02	1	1	**5**	2/-/1/-

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	91 NI 2	Kano	14-10	2	1	**10**	13/-/4/-
	91 NI 1	Nigeria	19-04	4	3	**10**	14/1/4/-
	89 S	Lagos	25-05	5		**10**	13/-/1/-
Ouzbékistan	92 OZ 1	Tachkent	16-02	1	1	**10**	11/3/1/-
Pakistan	94 PA 1	Karachi	29-04	5	1	**5**	7/1/-/-
	92 CC 1	Ayodhya	06-12	7	11	**25**	36/2/9/-
	92 PA 1	Peshawar	12-07	3	1	**5**	4/-/1/-
	90 CC 1	Ayodhya	23-10	19	12	**25**	40/4/2/-
	90 PA 2	Sind	14-05	13	2	**10**	14/1/2/-
	90 IN 1	Cachemire	08-01	23	7	**30**	41/6/10/-
	90 PA 1	Karachi	07-02	1	1	**5**	8/-/1/-
	89 AN	Karachi	20-12	1		**5**	1/-/-/-
	89 Z	Karachi	08-07	2		**5**	4/-/-/-
	89 D	Rushdie	12-02	4		**55**	97/2/2/-
Panamá	92 PN 1	Colón	05-05	2	1	**5**	8/-/-/1
	89 AO	Panamá	20-12	6		**25**	42/1/5/-
Pays-Bas	93 PB 1	Amsterdam	10-10	3	2	**5**	4/-/-/-
Pérou	91 PE 1	Lima	09-08	1	1	**5**	6/1/-/-
	90 PE 1	Lima	09-08	1	1	**15**	17/3/3/-
Philippines	90 PH 1	Manille	24-10	1	1	**5**	4/-/-/-
Pologne	91 PO 1	Varsovie	21-03	1	1	**5**	4/-/-/-
	89 P	Cracovie	16-05	3		**40**	69/3/-/-
Rep. Dominicaine	90 RD 1	Santo Domingo	11-08	3	1	**10**	14/-/-/-
	89 U	Saint-Domingue	19-06	2		**5**	3/-/-/-
Roumanie	91 RO 1	Mineurs	24-09	4	3	**20**	30/2/-/-
	90 RO 3	Bucarest	13-06	1	1	**75**	137/3/1/-
	90 RO 2	Tirgu-Mures	19-03	3	1	**15**	26/2/1/-
	90 RO 1	Roumanie	12-01	2	1	**70**	129/7/2/-
	89 AS	Timisoara-Bucarest	16-12	12		**85**	151/4/13/-
Royaume-Uni	93 RU 2	Belfast	03-07	1	1	**5**	6/1/1/-
	93 RU 1	Londres	08-05	1	1	**5**	4/-/-/-
	92 RU 1	Eté anglais	12-05	15	6	**25**	23/12/8/-
	91 RU 2	Newcastle upon Tyne	09-09	3	1	**10**	9/1/7/-
	91 RU 1	Royaume-Uni	30-08	5	3	**10**	8/-/4/-
	90 RU 2	Acid Party-Leeds	28-07	1	1	**5**	6/-/-/-



Aujourd'hui,
Polar occupe la moitié
de tous les films.
Son intérêt réside dans
la surenchère d'hémoglobine.



BD ne vaut que par son cul
en période de dèche,
ce qui explique qu'elle jouit
d'un fétichisme
encore plus grand que **Polar**.

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	90 EE 1	Mondiale	09-06	10	15	**20**	25/6/5/-
	90 RU 1	Poll Tax	08-03	5	1	**25**	28/3/10/-
	89 AM	Derry	14-08	1	1	**5**	3/2/-/-
Russie	93 RS 2	Moscou	28-09	4	1	**65**	117/1/8/-
	93 RS 1	Moscou	01-05	1	1	**10**	15/1/-/-
	92 RS 4	Naltchik	27-09	1	1	**5**	7/-/1/-
	92 RS 3	Moscou	12-08	1	1	**5**	5/-/1/-
	92 RS 2	Grozny	05-02	4	1	**5**	8/-/-/-
	92 RS 1	Stavropol	02-01	1	1	**5**	7/-/1/-
	91 RS 1	Grozny (Tchétchénie)	09-10	1	1	**15**	22/4/-/-
Rwanda	92 RW 1	Ruhengeri	30-05	1	2	**10**	14/-/-/-

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
Sénégal	94 SE 1	Dakar	16-02	1	1	**15**	27/-/-/-
	93 SE 1	Dakar	13-03	3	1	**5**	6/1/2/-
	89 O	Dakar-Nouakchott	22-04	4		**20**	38/-/-/-
Sierra Leone	90 SI 1	Freetown	28-05	1	1	**5**	3/-/-/-
Somalie	94 SM 1	Mogadiscio	25-02	1	1	**5**	4/2/-/-
	93 SM 4	Mogadiscio-Bakara	03-10	2	1	**20**	30/1/1/-
	93 SM 3	Mogadiscio-Pasta	05-09	4	1	**10**	17/1/1/-
	93 SM 2	Mogadiscio-Bermuda	05-06	5	1	**25**	40/3/-/-
	93 SM 1	Mogadiscio	23-02	3	1	**10**	18/-/-/-
	90 SM 4	Bataille de Mogadiscio	30-12	32	1	**25**	40/5/1/-
	90 SM 3	Mogadiscio	02-12	4	1	**5**	10/-/-/-
	90 SM 2	Mogadiscio	23-10	1	1	**5**	6/-/-/-
	90 SM 1	Mogadiscio	06-07	1	1	**5**	6/-/1/-
	89 AB	Mogadisicio	14-07	1		**10**	9/5/3/-
Soudan	90 SO 1	Soudan	12-11	1	1	**5**	5/1/-/-
Suède	92 BB 1	Euro 92	18-06	3	5	**10**	10/1/1/-
	91 SD 1	Stockholm	30-11	1	1	**5**	3/2/-/-
Suisse	92 SU 2	Zurich	14-06	1	1	**5**	3/1/-/-
	92 SU 1	Winterthour	23-03	1	1	**5**	5/-/-/-
	91 SU 1	Zurich	19-07	1	1	**5**	2/2/-/-
	91 CC 1	1er Mai	01-05	1	3	**5**	4/1/1/-
	90 SU 1	Berne	03-03	1	1	**5**	8/1/-/-
Tadjikistan	92 TJ 2	Douchanbe	31-08	2	1	**10**	20/-/-/-
	92 TJ 1	Douchanbe	21-04	5	1	**25**	37/3/1/1
Taiwan	90 TA 1	Taipei	29-05	1	1	**5**	8/-/-/-
	89 AH	Tainan	05-12	2		**5**	-/-/1/-
Tchad	93 TD 2	Abéché	06-08	2	2	**10**	13/-/1/-
	93 TD 1	Moundou	21-06	1	1	**5**	2/-/1/-
	92 TD 1	N'Djamena	02-01	1	1	**20**	30/-/1/-
	91 TD 1	N'Djamena	14-02	1	1	**5**	4/-/-/-
Tchécoslovaquie	89 AR	Prague	17-11	1		**35**	61/6/3/-
Thaïlande	92 TH 1	Bangkok	17-05	4	1	**35**	57/4/2/-
Togo	92 TO 2	Grève générale	04-12	9	2	**40**	58/6/15/-
	92 TO 1	Lomé	30-07	1	1	**5**	6/-/1/-
	91 TO 5	Lomé	26-11	3	1	**20**	34/5/-/-



**Faussement modestes,
Polar grimé de noir
et BD maquillée en fanzine
continuent de prétendre
au négatif, tout en palpant,
et la ramènent avec insolence.**



**Riches, parvenus, pédants,
médiocres, ineptes, soumis et
se croyant jeunes, ils prolongent
le vieillissement de la culture
dans le mensonge modernisé.**

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	91 TO 4	Lomé	01-10	3	1	**10**	9/-/3/-
	91 TO 3	Togo	11-06	1	2	**15**	15/4/2/-
	91 TO 2	Lomé-Bé	08-04	3	2	**10**	14/-/2/-
	91 TO 1	Lomé	14-03	4	1	**10**	13/1/1/-
	90 TO 1	Togo	05-10	1	1	**10**	12/-/-/-
Trinité et Tobago	90 TR 1	Port of Spain	28-07	2	1	**15**	21/1/-/-
Tunisie	91 TN 1	Kebili	06-02	1	2	**10**	17/-/-/-
	90 TN 1	Sidi Bouzid	24-01	1	1	**10**	11/-/-/-
	83 A	Tunis	29-12	9	8	**10**	15/-/-/-
Turquie	93 TU 2	Sivas	02-07	1	1	**10**	12/1/-/-
	93 TU 1	« Nowrouz 93 »	21-03	1	2	**5**	6/-/-/-

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	92 TU 1	« Nowrouz »	21-03	3	6	**30**	50/3/-/-
	91 TU 3	Lice	24-12	1	2	**5**	8/1/1/-
	91 TU 2	Dyarbakir	10-07	1	1	**10**	8/12/-/-
	91 CC 1	1er Mai	01-05	1	3	**5**	4/1/1/-
	91 TU 1	Kurdistan Turc	28-02	6	6	**10**	15/3/-/-
	90 TU 2	Istanbul	01-05	1	1	**5**	3/-/-/-
	90 TU 1	Cizre	15-03	2	2	**15**	10/2/-/-
	89 M	Istanbul	01-05	1	1	**5**	5/-/-/-
Ukraine	92 UK 2	Simferopol	06-10	1	1	**5**	5/-/-/-
	92 UK 1	Yalta	09-08	3	1	**5**	5/1/-/-
URSS	91 UR 4	Machatchkala (Dagestan)	13-06	1	1	**5**	3/1/-/-
	91 UR 3	Tchita	27-04	1	1	**5**	2/1/-/-
	91 UR 2	Vilnius (Lituanie)	08-01	1	1	**30**	48/7/2/-
	91 UR 1	Tskhinvali (Ossétie)	06-01	1	1	**20**	32/4/1/-
	90 UR 9	Namangan (Ouzbékistan)	02-12	1	1	**5**	3/1/-/-
	90 UR 10	Doubossary (Moldavie)	02-11	1	1	**15**	19/2/-/-
	90 UR 8	Kharkov (Ukraine)	19-09	1	1	**5**	5/-/-/-
	90 UR 7	Tcheliabinsk	22-08	3	1	**10**	10/2/2/-
	90 UR 6	Kirghizistan	04-06	10	4	**15**	22/1/-/-
	90 UR 5	Erevan (Arménie)	14-04	1	1	**5**	5/1/-/-
	90 UR 4	Tchiatura (Géorgie)	26-03	1	1	**5**	7/-/-/-
	90 UR 3	Parkent (Ouzbékistan)	03-03	2	1	**5**	9/1/-/-
	90 UR 2	Tadjikistan	11-02	4	1	**15**	27/1/-/-
	90 UR 1	Bakou (Azerbaïdjan)	13-01	10	4	**60**	111/4/4/-
	89 Hi	Nakhitchevan (Azerb.)	31-12	2		**10**	11/-/1/-
	89 Hh	Djalilabad (Azerbaïdjan)	29-12	1		**5**	3/1/-/-
	89 Hf	Kichinev (Moldavie)	10-11	1		**10**	13/2/-/-
	89 Hg	Sielsto	08-08	1		**5**	-/1/-/-
	89 He	Sukhumi (Abkhazie)	15-07	7		**20**	19/11/6/-
	89 Hd	Novy-Ouzen (Kazakhstan)	16-06	10		**10**	14/5/-/-
	89 Hc	Fergana (Ouzbékistan)	03-06	9		**15**	26/-/-/-
	89 Hb	Ashkabad (Turkménistan)	01-05	1		**5**	2/-/-/-
	89 Ha	Tbilissi (Géorgie)	09-04	1	1	**15**	19/2/-/-
Venezuela	94 VE 1	Venezuela	19-01	4	4	**10**	11/1/-/-
	93 VE 1	Caracas	11-03	2	1	**10**	10/1/-/-
	92 VE 3	Golpe II	27-11	3	1	**15**	17/5/-/-



Crachons,
crachons sur toutes
les bonnes consciences
qui nourrissent BD et Polar
et s'en nourrissent !

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	92 VE 2	Venezuela	23-04	4	8	**20**	29/-/-/3
	92 VE 1	Golpe	04-02	2	2	**15**	19/-/-/7
	91 VE 2	Caracas	20-11	1	1	**10**	9/-/-/2
	91 VE 1	Venezuela	10-04	1	2	**5**	7/-/-/-
	90 VE 2	Caracas	05-06	1	1	**5**	7/-/-/-
	90 VE 1	Caracas	15-02	2	2	**5**	8/1/-/-
	89 Y	Merida	08-06	1		**5**	-/1/-/-
	89 C	Caracas	27-02	7		**15**	20/1/3/-
Yémen	92 YE 2	Taëz	09-12	4	3	**10**	11/-/-/-
	92 YE 1	Yémen	12-03	2	2	**5**	6/-/-/-
Yougoslavie	91 YO 2	Split	06-05	1	1	**15**	14/5/2/-

CATALOGUE DES DOSSIERS PAR ETAT	Code du dossier	Nom du dossier	Date de première émeute	Nombre de jours et lieux d'émeutes		Prix en F F	Détail des copies
	91 YO 1	Belgrade	09-03	1	1	**25**	41/6/2/-
	90 YO 3	Zagreb	13-05	1	1	**5**	5/-/1/-
	90 YO 2	Kosovo	22-03	2	2	**20**	22/6/3/-
	90 YO 1	Kosovo	26-01	9	14	**25**	34/2/6/-
	89 AT	Pristina	02-11	1		**5**	3/1/1/-
	89 AC	Pristina	23-03	6		**10**	16/2/1/-
Zaïre	94 ZA 1	Goma	10-08	1	1	**5**	6/-/-/-
	93 ZA 2	Lisala	10-08	2	1	**10**	11/-/3/-
	93 ZA 1	Kinshasa	28-01	2	1	**20**	32/2/6/-
	92 ZA 4	Kisangani	20-12	7	6	**15**	21/-/3/-
	92 ZA 3	Kindu	28-07	2	1	**5**	3/-/1/-
	92 ZA 2	« Marche des églises »	16-02	1	1	**10**	17/-/2/-
	92 ZA 1	Kinshasa	21-01	2	1	**15**	19/3/-/-
	91 ZA 5	Lubumbashi	21-10	7	14	**35**	59/1/5/-
	91 ZA 4	Zaïre	23-09	2	6	**25**	40/2/-/-
	91 ZA 3	Kinshasa	02-09	1	1	**15**	18/1/2/-
	91 ZA 2	« Bindo »	07-05	3	1	**5**	7/1/-/-
	91 ZA 1	Mbuji Mayi	13-04	3	3	**15**	22/1/-/-
	90 ZA 3	Kinshasa	03-12	2	3	**10**	13/-/-/-
	90 ZA 2	Lubumbashi	13-05	1	1	**10**	18/-/1/-
	90 ZA 1	Kinshasa	30-04	1	1	**5**	6/-/-/-
	89 V	Kinshasa-Lubumbashi	25-02	1		**5**	3/-/-/-
Zambie	93 ZM 1	Lusaka	17-03	1	1	**5**	7/-/2/-
	90 ZM 1	Lusaka	25-06	3	5	**15**	19/4/4/-

La répartition par année de ces 526 révoltes (7 avant 1989) dans 103 Etats suit bien l'ascension et la décadence du négatif pendant l'ensemble de l'époque :

1989 : **58** ↗ 1990 : **126** → 1991 : **121** ↘ 1992 : **106** ↘ 1993 : **64** ↘ 1994 : **44**.



Dernier Congrès de la Bibliothèque des Emeutes (1994)

A l'issue des travaux, les membres de la BE sympathisent avec de jeunes gueux furieux (les plus déterminés font le *v* de *vite*). On reconnaît dans la rangée du haut Shiro, Culton-Pear, de Chusrople, Nimoh ; dans la rangée du milieu, Francis, Solneman ; et dans les deux rangées du bas, Tanner, Siuqram, Loy, Smith, Sakassac, et Chrétien Franque en train de faire passer Le Grand Slogan Lumineux : Vite !

LA BIBLIOTHEQUE DES EMEUTES, DU DEBUT A LA FIN

Si le comble de l'inutile sont les couilles du pape, le comble du paradoxe aurait été qu'une Bibliothèque des Emeutes ne sache pas faire sa fin.

I - Naissance

La Bibliothèque des Emeutes est née de la révolution en Iran. Il y était apparu un mouvement jeune, spontané, décidé, et qu'un long début victorieux a rendu fécond. Ce mouvement était la plus grave rupture avec ce monde depuis la révolution en Russie, soixante ans plus tôt.

Comme la révolution en Russie, la révolution en Iran a été aussitôt combattue par les armes. Le reste du monde a essayé, et est parvenu, à isoler l'Etat où a eu lieu cette révolution par la guerre aux frontières. Comme celle de Russie avait été difficilement récupérée par les bolcheviques, la révolution en Iran a été difficilement récupérée par les néo-islamistes. Et comme celle de Russie, la révolution en Iran a été calomniée dans tout le monde occidental. La forme précise de cette calomnie, comme en Russie, a été d'agréger les révolutionnaires à leurs récupérateurs.

La révolution en Iran a d'abord été une série d'émeutes de plus en plus rapprochées, avant de devenir une série de discussions de plus en plus violentes. La critique du travail, de l'économie, de la morale, de l'amour, de l'organisation révolutionnaire a été autant de débats ouverts. La critique de l'eurocentrisme, du déshonneur marchand, de l'omniprésence de la religion laïque y avait commencé à se poser en actes.

Son objet a été le monde : c'est le privilège des révolutions.

L'émeute moderne qui avait atteint en Iran une fréquence et une intensité inégalées ne se trouvait nullement isolée dans le monde. Elle était simplement séparée d'événements identiques simultanés, dont les principaux ont été l'insurrection des niños anti-sandinistes au Nicaragua, la fin du mouvement ouvrier, héritier de la révolution en Russie, lors d'un dernier soulèvement en Pologne et le début des émeutes de banlieue, particulièrement au Royaume-Uni.

Cette ubiquité n'a jamais pu dépasser cette séparation imposée par tous les conservatismes : la première cause de la défaite en Iran a été l'incapacité des révolutionnaires de se fédérer avec les révoltés d'ailleurs.

La deuxième raison de cette défaite séparée aura été son absence de cohérence théorique. Cette révolte spontanée était en guerre, non seulement contre tous les héritiers de ceux qui avaient vaincu les révolutions passées, mais aussi contre les héritiers de ceux qui y avaient été battus. Il ne voulaient d'autre projet que de l'avenir. Il n'ont pas su formuler le leur.

Ces deux faiblesses tragiques, puis sanglantes, ont fondé, en réaction, la Bibliothèque des Emeutes.

II - Enfance

La Bibliothèque des Emeutes a commencé à fonctionner en janvier 1989. Il y a d'abord eu une rencontre entre particuliers. Elle se situait à un moment où une nouvelle vague de révolte commençait, dans une débauche soudaine d'émeutes, là où celle qui avait accompagné la révolution en Iran s'était épuisée en 1982.

En 1988, les insurrections de Birmanie puis d'Algérie vinrent accompagner la troisième année d'anarchie dans les townships d'Afrique du Sud et la première année de l'Intifada. Puis, avec le Caracaçado, au Venezuela, et la deuxième insurrection du Kosovo, un début d'insurrection en Chine, en Abkhazie, en Ouzbékistan, en Argentine, et toujours en Afrique du Sud et en Palestine, une nouvelle offensive contre ce monde avait commencé sa charge.

De janvier 1989 à octobre 1993, la Bibliothèque des Emeutes a enregistré cette vague d'assauts : des émeutes avaient eu lieu dans quatre-vingt-dix-sept Etats du monde. Plusieurs de ces Etats ont disparu. La face du monde a changé, et la cause en est cette révolte que la plupart de ses contemporains n'ont pas même perçue comme mouvement d'ensemble ; et que la plupart de ses acteurs, comme en 1978-1982, n'ont pas su si généralisée. C'est le monde entier qui était touché par la même critique partout en même temps.

La réaction de l'ennemi s'est fait sentir rapidement. Dès 1989, alors que le mouvement d'insurrection gagnait aussi les Etats staliniens, et ne pouvait plus y être dissimulé, le spectacle de l'opposition de ces Etats et des Etats

occidentaux libéraux fut annulé précipitamment. L'Anschluss de la RDA par la RFA fut le signal d'une réorganisation cahoteuse et précipitée des gestionnaires de ce monde. Ce mouvement de redéploiement de l'ennemi est aujourd'hui présenté comme ce qu'il y a d'historique en notre temps.

C'est seulement l'ordre de bataille de l'ennemi qui est présenté comme changement et non ce contre quoi il est en ordre de bataille. Au centre d'un dispositif qui va de l'aile de l'Etat à l'aile de la marchandise apparut une troisième formation, anciennement auxiliaire et divisée dans la compétition entre Etat et marchandise : l'information dominante, qu'on appelle aussi selon son contenant, les médias.

Née dans la presse écrite divisée selon les partis, cette corporation d'aboyeurs subalternes s'est vue investie de la défense de la liberté d'aboyer, et d'aboyer vrai, objectivement. Ces prétentions qu'elle magnifie en vertus forment son éthique.

Par la radio et la télévision, cette profession s'est considérablement élargie, en nombre, en poids, en puissance. Aux fonctions traditionnelles de la presse, éclairer, informer, raconter, elle a annexé celles du théâtre, de la justice, de la religion, de la philosophie : étonner et amuser, prouver et juger, faire croire et émouvoir, réfléchir et expliquer. Comme sa production et sa diffusion sont devenues des modes de censure par le haut degré de compromission nécessaire à leur accès, son discours est devenu un corpus global et unitaire, fermé à toute critique autre que ses peu convaincantes autocritiques, et impossible à ignorer tant ce bloc de pensée intervient dans les faits.

Devenant la conscience de cette société, cette corporation n'en a jamais eu conscience. Ses maîtres de jadis, les partis du débat public, sont devenus ses obligés, quémandant de faire les pitres sous ses lumières, puisqu'elle a le monopole des lumières. Grands gérants, grands policiers, « intellectuels », scientifiques sont en compétition avec des acteurs et des journalistes, avec nos amis les bêtes et les plus belles marchandises du moment pour faire connaître leurs avis. Pour la première fois, cette information *pour tous* en apprend plus aux services de renseignements privés ou secrets que ceux-ci à leurs maîtres. De sa propre prise de pouvoirs, qui en fait le parti de la communication, entre ceux de l'Etat et de la marchandise, il lui manque seulement les moyens de se savoir, et de se mesurer.

C'est donc dans les catégories du siècle passé, lorsqu'elle n'était encore que presse écrite souvent rudoyée, qu'elle pense. Elle croit encore servir un débat public, alors qu'elle est devenue un monolithe qui l'interdit ; elle croit encore défendre la *liberté,* quand on est contraint de l'écouter, et la *vérité,* quand elle a supprimé le garde-fou de toute opposition, de toute critique. Son affranchissement l'a appauvrie. Elle est devenue réellement

objective depuis que personne ne tient son gouvernail : sans projet, sans imagination, elle ne réfléchit plus que du compromis, du consensus, de la médiocrité. Et, ce qui le prouve, elle s'en plaint.

Ses valeurs profondément ancrées dans son anachronique éthique sont en fait celles de la récente alliance entre les ex-classes économistes ouvrière et petite bourgeoisie, qu'on appelle la *middle class*. Ce sont des mots clés, hâtifs et changeants, répétés sans fin et jamais contredits : démocratie, liberté, humanitaire, vérité, travail, culture, émotion, passion, tolérance, paix, représentent la middle class se prenant pour son propre rêve. Dans l'information, tout événement est aujourd'hui filtré par cette pensée issue de la défaite du prolétariat et de la bassesse de la boutique. Le discours d'ensemble de cette information reproduit quotidiennement un monde qui ambitionne d'être entièrement middle class.

La seule contradiction qu'elle souffre en son sein et qu'elle pense être le libre débat d'opinion de toujours est la concurrence marchande de ses différentes unités, à laquelle elle souscrit avec un enthousiasme puéril et sans réserve. Dans la compétition capitaliste des *faits rapportés* et des moyens de les rapporter, qu'elle mesure avec plus de minutie que de précision au profit de la publicité des marchandises, elle a perdu la conscience de son unité. Ainsi, elle ne se rend pas compte de l'uniformité de son discours (ces « débats » pour ou contre où elle n'invite que des pour), mais aussi n'a pas conscience d'être une grande puissance et de pouvoir agir en tant que telle. Sa servilité est celle du cadre, isolé, soumis, se donnant à fond sans autre effet que renforcer son anxiété.

Elle s'exprime comme un individu de la middle class en famille : chaque fait, enrobé d'une opinion unilatérale souvent préétablie, est imprimé sous forme d'émotion. Cette émotion bien plantée, elle apporte fréquemment sa propre contradiction comme une confession, hypocrite parce qu'il ne fait aucun doute que c'est l'impression première qui reste. Cette technique qui est généralisée lui permet d'influer sur les événements, voire de les créer ; elle permet aussi à ses ennemis, à condition de toujours cristalliser son rôle, de comprendre les événements derrière les dissimulations de son discours. Ses mensonges formels sont rares, et plutôt dus à l'inadvertance qu'à une volonté délibérée.

Paraître dans cette information de son plein gré, sans que ce soit pour lui nuire, est toujours une collaboration avec ce régime. Même y paraître contre son gré y est souvent un grave échec qu'il vaut mieux prévoir, tant on risque d'y être déformé ou avili, de n'y pas paraître en ennemi.

La seule chose dont l'information n'est pas informée est qu'elle a le monopole de l'information. Intervenant *pratiquement* dans tous les domaines de la pensée, sans plan, ses membres exigent policièrement qu'on n'inter-

vienne pas dans le sien, avec un plan. A la fois complexée et arrogante, elle ne connaît pas son rôle historique. Les hommages, égaux à ceux des chefs d'Etat et très supérieurs à ceux des propriétaires mondiaux de la marchandise, qu'elle dispense en nécrologies aux plus obscurs de ses techniciens expriment à la fois son inconscience et son monopole, son nombrilisme sans contrôle et ses abus méthodiques, sa modernité et son archaïsme corporatiste, son incapacité analytique et son fétichisme du détail.

Pour ceux de nos ennemis qui ont le mépris de la middle class et pour nous, il devenait de plus en plus difficile de se battre hors du terrain balisé par elle. Or, ce terrain n'est pas un terrain de bataille : c'est un emballage de petite voiture, une galerie marchande, une rédaction de journal, une ONG, un théâtre subventionné, une zone pavillonnaire, un néostade, un jeu vidéo, un ersatz de plaisir, un ersatz de religion, un ersatz de critique, bref, ce terrain est un ersatz de terrain.

En Chine, en 1989, l'information dominante a pour la première fois suscité une révolte factice, étudiante, libérale, middle class, jusqu'à ce que celle-ci entraîne le risque majeur d'une avalanche bien plus gueuse. Ce à quoi la bureaucratie stalinienne, fort avertie contre les révoltes, a dû mettre une fin en se trouvant alors exclue de la communication dominante. L'information occidentale était devenue le parti de la communication.

Son deuxième grand coup d'éclat l'a vue également échouer dans la tentative cette fois-ci de confisquer une insurrection au profit de la middle class. Mais en Roumanie, en décembre 1989, elle a au moins réussi, non sans montrer qu'elle ne maîtrisait pas encore ses forces immenses, à arrêter la révolte de fond, la vengeance des gueux. Le parti de la communication était véritablement entré dans la guerre.

Enfin, le troisième grand moment où ce parti est monté en première ligne a été ce qu'elle a appelé la « guerre du Golfe ». Dans une servilité absolue aux militaires occidentaux, elle a d'abord soutenu cette guerre, en dissimulant les effarants mensonges des états-majors vainqueurs. Elle a ensuite été complice par un silence presque complet de la plus grande insurrection depuis la révolution en Iran, qui a traversé pendant tout mars 1991 tout l'Irak. Elle a, enfin, contribué à l'occultation de ce mouvement inégalé, depuis, par le spectacle humaniste de la misère kurde, que ce spectacle a largement contribué à produire.

Rien ne laissait alors soupçonner que son irrésistible carrière s'interrompe. Pourtant, quand les militaires des Etats les plus puissants lui ont montré la niche, sans être assurés de ne pas se faire mordre, elle a jappé et léché le doigt tendu, l'œil mouillé de fidélité.

De 1989 à 1991, la Bibliothèque des Emeutes a suivi ces événements principalement en s'attaquant à détourner cette information. Il s'agissait de mettre au point une méthode de décryptage des faits qui rende à la révolte sa place centrale dans l'histoire ; qui permette de comprendre une révolte dans la succession de ses contradictions et de ses sauts qualitatifs, que le parti de la communication a réussi à effacer en y substituant de l'impression dominante ; et de donner au mouvement de révolte en cours son unité et une vue d'ensemble.

III - Entrée dans le monde

Ce n'est qu'après avoir mis au point sa capacité à utiliser l'information dominante au profit des émeutiers que la Bibliothèque des Emeutes a décidé de se faire entendre publiquement.

La mise à disposition des dossiers d'émeute a commencé alors. Le public n'a nullement compris cette démarche. Des cinq cents dossiers de la Bibliothèque des Emeutes, fort peu ont été consultés, aucun n'a été critiqué. Jamais nos conclusions sur aucun de ces événements n'ont été contestées. La méthodologie de ce catalogue a été admise sans contradiction. L'offre de désaccord et de dispute nécessaires qu'elle se proposait d'être n'a pas même été perçue.

Ce public, plus captif encore que celui qui y était critiqué, n'a su que faire de cette volonté systématique de combattre le parti de la communication. Il a entériné en bloc et en détails nos conclusions, qu'il a prises pour des informations. Et cette misère si grande de distinguer entre le subjectif présenté par nos bulletins et l'objectif qui évite de se prononcer s'étend naturellement à tous ceux qui dans un prudent silence n'en pensent pas moins. Ils sont le bastion de la servilité moderne, sous sa forme de lectorat.

L'entrée de la Bibliothèque des Emeutes dans la publicité est d'abord liée à la nécessité de soutenir l'insurrection en Irak, comme cœur scandaleusement ignoré au moment même où avait lieu un mouvement d'offensives scandaleusement ignoré contre le monde marchand, divisé en Etats, théorisé par sa presse et religieusement économique.

L'écho de notre intervention, en ce sens, a été largement absorbé par le filtre des restes du mouvement qui avait voulu être révolutionnaire, et qui croyait le prouver si un jour la révolution venait à lui. La présence de ce « petit milieu » a été immédiatement un obstacle à l'action de la Bibliothèque des Emeutes. Reconnaissant en nous certaines tonalités qu'il croyait

à lui, ce milieu nous a apposé son étiquette, justement méprisée dans cette époque par l'Etat, la marchandise, l'information dominante et, dans l'autre camp, par ceux qui se révoltaient alors, particulièrement en Irak.

Le « petit milieu » est un milieu profondément conservateur. On trouve là les anarchistes, les autonomes, les communistes (anti-léninistes), les post-situs. Toutes ces micro-mouvances, les unes dans les autres, sont d'abord les enfants des échecs des révoltes passées. Souvent vieillards précoces, ils unissent leur impuissance sincère, en s'arrangeant de leurs quotidiens de ce côté ou de l'autre de la légalité.

Ce qui les égalise est la croyance profonde que leur théorie est indépassée. Ces nostalgiques ou anciens combattants, de 68, voire de 17, tous de 71, vivent donc dans l'attente qu'un mouvement de révolte vienne enfin se hausser à leur niveau de critique. Hélas ! Partout où ils regardent dans ce monde, ils ne voient qu'imperfection ! Là, il n'y a pas assez d'ouvriers, ici, on ne critique même pas encore le spectacle, et cette émeute-là n'est-elle pas infestée d'islamistes, n'y a-t-on pas encore la sainte horreur de Dieu !

Dans le « petit milieu », on ne défend pas seulement les idées permises contre les révoltes modernes. On se flatte aussi de savoir vivre. C'est que, la critique de la misère étant faite, on n'y est plus soumis que d'une manière abstraite. Car si quelqu'un échappe à la misère, c'est forcément celui qui l'a critiquée.

La hiérarchie est celle de l'écrit. L'image même du roi d'un tel « petit milieu » est celle d'un Debord, écrivain à succès, qui a su faire croire à ce petit peuple saint qu'il était resté injustement méconnu, ou diaboliquement obscur. Les princes du sang, les ducs et pairs sont les auteurs dont les éditions « révolutionnaires » ont voulu. Toute une noblesse moins élevée publie dans un anonymat plus grand. Enfin, au-dessus de la plèbe qui ne sait que lire, on trouve encore ceux fiers d'un métier qui respecte et conserve profondément l'écrit : éditeurs révolutionnaires (qui sont un peu les Fugger de cette noblesse), correcteurs, imprimeurs et parfois même bibliothécaires ou libraires.

Les plaisirs de ce petit milieu sont donc calqués sur ceux d'une monarchie en exil : on apprécie le bon vin, la bonne musique, la lenteur des trains, les grandes amours. On se pique de savoir manger, de savoir lire, de savoir écrire bien sûr. On y discute aussi de la restauration, qui est principalement celle de 68, dont ici ou là on a bien eu l'impression d'avoir senti un frémissement. On y joue volontiers au poète et au voyou, on se pique de menus larcins, comme, dans le F3, le pavillon, l'immeuble non squatté, la propriété d'à côté, on se pique de petits résultats sportifs.

Mais, comme pour les midinettes et les ménagères, l'une des principales préoccupations des membres du « petit milieu » est le potin. Ah ! si une potinologie pouvait enfin être reconnue, combien de ces « révolutionnaires » verraient enfin leur oisiveté, qui est davantage vivre à l'économie que contre, récompensée et reconnue.

Enfin, l'enthousiasme et parfois l'humeur de la Bibliothèque des Emeutes n'ont pas manqué de faire croire que ses membres étaient très jeunes. Plusieurs frustrés du « petit milieu », recroquevillés en minuscules groupes, ou profondément isolés, à l'excellence desquels il ne manquait qu'une troupe pour exécuter leur envie de révolte, nous ont fait le singulier honneur d'espérer que nous serions celle-là. Il y a eu dans ces espoirs moins de crapulerie que de bêtise, mais toujours la même absence de rigueur dans la pensée et dans la vie, la même négligence à nous comprendre et à s'expliquer, et donc un nombre symptomatique de gens peu bandants, sauf pour eux-mêmes.

IV - Quelques débats

Ce qui différencie la BE des anarchistes est notre conception de l'individu. Nous ne pensons plus qu'il existe une unité physique absolument pour elle-même qui serait l'individu humain. Au contraire, l'aliénation a grandi la part de pensée commune en chacun et a réduit la part de pensée propre. Ce mouvement, dont la manifestation pratique est ce que tente de décrire la démographie, est irréversible.

Nous ne défendons pas l'intégrité de l'individu en général. Nous ne voulons pas rendre à l'individu son authenticité en général. Nous pensons que ceux qui, comme les anarchistes, partent ainsi de la défense de l'individu sont des conservateurs de ce monde.

La Bibliothèque des Emeutes est essentiellement *un projet*. Tous ceux qui ont été attirés par ce projet ont obtenu une confiance presque complète, souvent abusée, jamais regrettée. Tous ceux qui ont approché la BE pour ses *individus* ont rapidement été rejetés, englués dans quelque médiocrité affective : ils s'avéraient incapables de saisir notre raison d'être ensemble.

La question de savoir qui sont les membres de la BE, combien ils sont, quel est leur sexe, leur âge, la couleur de leur peau, a évidemment plus intéressé le « petit milieu » que ce que disait la BE, et comment l'utiliser. Les potinologues ont cherché nos curriculum vitae et, ne trouvant de nos membres aucun passage dans les organisations ou petits groupes qui les ont formés, ont conclu que c'était louche. Ils ont raison : c'est louche.

Si les identités des membres de la BE sont abandonnées à la police et aux potinologues, c'est parce que ces identités n'ont aucun intérêt. La lecture en diagonale, celle qu'ont imposée peu à peu nos ennemis de l'information dominante, se pratique en lisant un titre pour un article, et une signature pour un essai. C'est pour éviter ce raccourci que les membres de la BE ne signent pas. Mais, alors, la signature Bibliothèque des Emeutes ne manque jamais, et nous engage collectivement.

Ensuite, c'est pour donner un sens supplémentaire que nous signons n'importe comment.

Dans la BE, nos ex-individualités ont fusionné, *emportées* dans l'activité commune. Hors de la BE, nos ex-individualités ont fusionné avec d'autres flux de pensée, dans d'autres processus d'aliénation.

Cependant, nous ne sommes pas de vertueux révolutionnaires anonymes, humbles et désintéressés, beaucoup s'en faut. Dans la Bibliothèque des Emeutes, en reniant notre individualité physique, nous avons seulement pratiqué, furieusement, l'aliénation.

Comme nous apprécions d'être flattés à bon escient, et comme nous sommes ambitieux à l'extrême, nous voudrions bien passer à la postérité. Seulement, ce qui flatterait réellement notre ambition démesurée, et ce pour quoi nous ambitionnons réellement d'être flattés, c'est qu'après nous il n'y ait pas de postérité. Non pas : après moi, le déluge, mais *moi, le déluge*.

Il nous a parfois été demandé pourquoi nous ne donnions pas plus de portée à notre discours. Nous répondons : nous voulons bien la gloire, mais pas la célébrité. Ce qui revient à dire : nous voulons bien être connus du monde entier, mais nous ne passerons pas pour cela par les moyens d'information ennemis, sauf si ceux-ci sont contraints de nous traiter explicitement et nommément en ennemis. De sorte que nous sommes plus sensibles à ceux qui nous reprochent les compromis de notre diffusion qu'à ceux qui nous reprochent sa confidentialité.

Ce qui nous différencie des communistes, c'est le but. Les communistes veulent transformer un déséquilibre en équilibre, la société capitaliste en société communiste, mais ils veulent que cet équilibre soit perpétuel. Il n'y a rien de perpétuel. Une révolution est un débat sur le monde à un moment de l'histoire. Si elle ne crée pas davantage de déséquilibre que d'équilibre, c'est qu'elle est achevée. Le communisme est un ultra-conservatisme.

Il n'y a rien qui soit bonheur sauf le comble de l'insatisfaction qu'est la satisfaction. Nous voulons que le bonheur crève comme une bulle de savon, et non qu'il vive comme une illusion. Il n'y a rien qui soit justice,

CHRONOLOGIE DES REVOLTES DE RUE MENEES PAR LES GENERATIONS NEES APRES 1968 SUR LE SOL DE L'ETAT FRANÇAIS

En 1989, les membres de la Bibliothèque des Emeutes pensaient encore que la France était le dernier Etat où des émeutes modernes pouvaient avoir lieu.

1990

17-03	**SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : 15 000 manifestants pour soutenir Télé-Free-DOM. 500 attaquent la police. Pillage.
29-08	« Journée d'action » des paysans. **EVREUX, ANGERS** : affrontements, destructions les plus importants.
13-09	**NEVERS** : 10 000 paysans. Au moins 300 attaquent les CRS pendant 5 heures.
06-10	**LYON-VAULX-EN-VELIN** : bavure. 500 attirent la police en brûlant. Affrontements.
07-10	**LYON-VAULX-EN-VELIN** : incendie du centre commercial. Pillage. Affrontements.
08-10	**LYON-VAULX-EN-VELIN** : point culminant. L'émeute gagne les banlieues voisines.
09-10	**LYON-VAULX-EN-VELIN** : affrontements. Division des émeutiers : jeunes-vieux, du quartier-extérieurs, furieux-arrivistes.
12-11	**PARIS** : 15 000 lycéens. 5 h de combats notamment au pont de l'Alma. Banlieusards. Pillage. Prise à partie de journalistes.
06-12	**FORBACH** : 1 000 mineurs pour une prime. Attaque de bâtiments publics. Casse, affrontements avec la police.

Comme en répétition générale de ce qui va suivre, tous les types d'émeutes viennent de passer en revue : insulaires colonisés sur un autre continent ; travailleurs, néopaysans et ouvriers en voie de disparition ; banlieusards qui se battent dans leur banlieue ; et banlieusards qui profitent d'une manifestation pour « monter » dans les centres-villes. L'information, encore aussi surprise que l'Etat, en fait un spectacle qu'elle ne sait pas encore mesurer.
Neuve, fraîche, diversifiée, l'émeute moderne a fait craquer un verrou de comportement lié au travail, au respect, et à la résignation : tout semble possible.

sauf le monde que nous faisons aujourd'hui. L'équité est une plaisanterie de la relativité, que nous trouvons relativement plaisante.

La critique de l'économie est la critique de la survie et du besoin comme noyau irréductible de la société. La critique moderne de l'économie avait commencé avant la vague d'assauts de 1988-93, où elle est devenue omniprésente. Les communistes ne savent rien de cette critique, et ne la comprennent pas dans ce moment.

La critique de l'économie nous a contraints de dénier la division de la société en classes sociales. Cette division, que d'ailleurs le soi-disant ennemi de classe a toujours fort volontiers reconnue, est une division économiste. Mais si la société n'est construite sur l'économie qu'en apparence, elle ne peut pas être essentiellement divisée selon l'économie. Le prolétariat et la bourgeoisie ne sont au mieux les divisions de la société que dans la survie. Mais si l'on admet que le monde est fondé selon un autre principe, ce sont les divisions de ce principe qui sont les divisions réelles de l'humanité.

Dans leur logique interne, les communistes sont obligés d'annexer les révoltes modernes à ce qu'ils appellent « prolétariat ». C'est une vieille vantardise de récupérateur et de conservateur que de nier la nouveauté dans les ruptures imprévues, et de la déformer à son image. Seuls quelques communistes ont parlé de la grande insurrection de 1991 en Irak, en prétendant soutenir cette insurrection. C'est un malheur de plus pour les insurgés, parce qu'ils ont prétendu que c'était là une révolte du prolétariat pour le communisme. Le malheur, lui, n'est pas une illusion : il est l'insatisfaction, la révolte insatisfaite.

Comme la méthode policière qu'est le stalinisme, et qui bizarrement porte son nom, le communisme est une méthode de gestion pour conserver le monde. La chute du stalinisme ne nous a pas exonérés de demander quelle est la fin du communisme. Les communistes qui ne sont pas stalinistes nous ont répondu qu'ils n'en savent rien. Nous leur avons alors demandé *pourquoi le communisme*. Mais eux ne se sont pas encore posé la question. Ils sont simplement *croyants*. Le communisme, c'est plus de vie parce que la survie sera garantie et, selon les goûts, plus de cinéma, ou plus de réflexion, moins de guerre ou plus de guerre, plus de partage et moins ou pas de travail. C'est le paradis sur terre, à la mode de qui-veut, « sur terre » signifiant quelques grosses ficelles réalistes. « Pourquoi le communisme » signifie dans quel but, c'est-à-dire qu'est-ce qui vient après.

Après les communistes viennent les post-situs. C'est un petit peuple à la fois arrogant et prudent. Ils ne se risquent pas à disputer sur leurs dogmes, sauf avec ceux qu'ils peuvent en instruire. Une nécessaire critique du concept de spectacle, par exemple, n'a donc pas encore été entreprise.

1991

23-02	**SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : menace de saisie de Télé-Free-DOM : affrontements dans le centre, 40 CRS blessés.
24-02	**SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : prise du centre commercial du quartier du Chaudron. Des « milliers » d'habitants se servent.
25-02	**SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : nouveaux incendies de grandes surfaces. Affrontements dans plusieurs quartiers. Au moins 10 morts.
26-02	**LE PORT** : l'émeute a gagné la commune voisine. Les quatre jours seront qualifiés de « cyclone moyen » et de « Vaulx-en-Velin puissance mille ».
17-03	**SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : « pique-nique » pour accueillir Rocard, Premier ministre, affrontements, pillages dans le quartier du Chaudron.
18-03	**SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : affrontements au Chaudron et aux Camélias.
19-03	**SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : « Il n'y aura bientôt plus rien à attaquer au Chaudron. »
20-03	**SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : affrontements dans 4 quartiers. Attaque de bus et de véhicules.
21-03	**SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : la « bataille des galets » gagne le quartier des Calebassiers. Le nombre d'émeutiers tend à diminuer.
22-03	**SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : premiers coups de fusil contre les gendarmes ; « certains défient les forces de l'ordre le sabre à canne à la main ».
23-03	**SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : derniers feux dans les hauts, au Brûlé (mairie annexe incendiée).
28-03	**PARIS-SARTROUVILLE** : jeune tué par vigile 48 h plus tôt. Incendie et pillage du centre commercial par plusieurs bandes des banlieues voisines.
25-05	**PARIS-MANTES-LA-JOLIE** : pillage et destruction du centre commercial du quartier Val-Fourré. Evénements similaires mais moins intenses à Chanteloup-les-Vignes, Toulouse, Saint-Etienne.
26-05	**PARIS-MANTES-LA-JOLIE** : cocktails, incendies, affrontements. La mort d'un interpellé détourne l'information de l'émeute même.
21-06	**NARBONNE** : arrestation empêchée à la cité des Oliviers. L'ensemble du quartier repousse l'attaque des renforts.
23-06	**NARBONNE** : affrontements, barricades. Le particularisme « harki » de la majorité des émeutiers détourne l'information de l'émeute même.
01-07	**PAMANDZI** (Mayotte) : attaque contre mairie et police pour empêcher une extension de l'aéroport.
03-07	**PARIS-PERE-LACHAISE** : anniversaire de la mort de la rock star Jim Morrison. 400 touristes empêchés d'entrer dans le cimetière attaquent la police.

Moucharde par essence et éthique, l'information n'est pas admise dans les émeutes modernes. A partir de l'été 1991, elle commence à occulter et à ghettoïser le phénomène, sans qu'il soit possible d'affirmer ou de réfuter que ce soit sur commande de l'Etat. L'émeute cesse d'être le spectacle curieux d'une conséquence extrême d'un mal quelconque de société (chômage, désœuvrement, urbanisme raté, racisme, injustice) et sera maintenant calomniée, plutôt de façon sournoise que débonnaire. Cette prise de position contribue centralement à décaler l'émeute dans le périmètre clos du zoo.

D'autres points de la théorie situationniste méritent d'être attaqués. « Ne travaillez jamais » est une vaine exhortation. Il n'y a pas de solution individuelle au travail comme cette phrase a permis de le penser ; et, en même temps, elle exonérait les situationnistes et leurs suivistes de dire comment ils comptaient supprimer le travail.

La « question de l'organisation » que les situationnistes avaient commencé à poser pendant leur désorganisation finale ne s'est pas posée comme résultat de l'époque. La nôtre a vu la pratique négative scindée de sa théorie, et la revendication minimum de l'unité pratico-théorique est devenue davantage un frein qu'un accélérateur du mouvement de révolte moderne.

Ce que l'IS n'a pas critiqué (économie, prolétariat, musique, voyage, infinitude, etc.) est considéré comme bon par les post-situs ; ce que l'IS a critiqué, jusqu'à la « pollution » incluse, est considéré comme mauvais par ce petit peuple, qui n'a même pas l'esprit de rébellion que Marx trouvait si chiche chez les jeunes-hégéliens : « Chacun isole un aspect du système hégélien et le tourne à la fois contre le système tout entier et contre les aspects isolés par les autres. »

Presque tous les anciens situationnistes se sont rangés dans une petite célébrité culturelle. Debord chez Gallimard, Khayati à l'université, Bernstein en critique littéraire de *Libération* sont les exemples flagrants de ce renoncement dont il serait illogique de penser que les racines n'étaient pas antérieures. Les autres situationnistes n'ont pas vengé ces bassesses, mais préfèrent parader lorsque Beaubourg organise une exposition situationniste. Ils meurent vieux.

Seul continuateur de l'IS, Jean-Pierre Voyer n'a jamais été reconnu par le « petit milieu », pour avoir été le seul à appliquer les méthodes situationnistes à l'IS et, donc, à commencer à la critiquer ; notamment en prélude à sa critique de l'économie. Ces gens respectueux ont été choqués par ce crime de lèse-majesté qu'ils n'osaient pas eux-mêmes envisager, froissés par des lectures plus difficiles à comprendre que ce dont ils se contenteraient bien, et ont donc rejeté leur auteur sous prétexte qu'il avait mauvais caractère. Les membres de la BE, plus récemment, ont fait connaissance avec le même extrémisme conformiste, qui n'est qu'un conformisme extrême.

Voyer a ensuite développé une théorie de la communication, comme étant le principe du monde. Cette théorie méritait, seule, en ce temps, d'être critiquée.

Lorsque Voyer, après de nombreuses années de silence, s'est à nouveau manifesté dans *L'Imbécile de Paris,* en 1991, la Bibliothèque des Emeutes a engagé avec lui un débat sur la communication. Le principe était le

même qu'avec le communisme. La communication a-t-elle une finalité ? Si non, va te faire foutre, curé. Si oui, laquelle ? Comme Debord avait refusé quelques années plus tôt de répondre à Voyer sur la critique de l'économie, Voyer a refusé de répondre à la BE sur la fin de la communication. Tout ce qu'il a donc fini par communiquer de Debord s'applique aussi à lui.

La communication est justement le moyen qui permet de déterminer la fin. Le sens et le contenu de la communication sont déterminés par la fin. La communication est proprement le débat de l'humanité sur sa propre fin, la communication directe n'est que le *rêve* de la communication comme but. Voilà la fin de cette discussion.

A cette série de nos contradicteurs, il est nécessaire d'ajouter le grand nombre d'illuminés variés qui ont espéré, les uns nous embrigader, les autres nous séduire, d'autres encore simplement se faire éditer. De ceux qui, à l'instar de Voyer, « seront lus dans cent ans » à ceux qui pensent « être à Debord ce qu'Einstein était à Newton », c'est une forme particulièrement poignante de la misère que nous combattons qui se dressait, en grand nombre, sur ses pattes arrière.

Enfin, les défenseurs de la mode et l'arrivisme caché ont fait partie des désillusions surprenantes qu'a rencontrées la BE. Parmi les tenants de la dernière mode – rock, punk, skin, rap... –, il y a toujours ceux, en effet, qui en revendiquent la sincérité, surtout quand, démodée, ils en portent encore les illusions comme un drapeau percé. L'arrivisme culturel, avec ses espoirs plus ou moins dissimulés de survivre dans le cinéma, le polar, la musique, la littérature ou d'autres « arts », nous a approchés attiré par notre extrémisme. Non par ce que cet extrémisme, qui ne l'est pas tant, signifie, mais parce qu'il brille ; non par le contenu, mais par la forme.

Ces débats résumés que nous avons menés en deux ans sont une traversée en coupe de l'époque. C'est à la tronçonneuse que nous avons fendu le gras, mou et légèrement pourri, des vieilles idées dominantes. Laissant aux sociologues le soin de construire des grilles, nous avons essayé de faire tomber le plus d'illusions possible comme des cadavres, le long de notre chemin au plus pressé.

V - La fin du mouvement de 1988

Mandela et Arafat ont été appelés à la gestion pour scier les genoux de la révolte des townships et de l'Intifada. Ces staliniens innocentés par le spectacle sont le symbole d'une réorganisation réussie.

Les embargos alimentaires des Nations unies ont, pour la première fois, servi à tuer les ennemis des Nations unies et à rien d'autre : en Irak et en Haïti, il s'agit d'éradiquer de grands mouvements d'insurrection. Pour comble de répression, Saddam Hussein a été maintenu au pouvoir dans le premier de ces Etats et le curé Aristide rappelé dans le second. Malgré des années de famine aggravée de répression sanglante, la queue de la comète de ces deux mouvements brille encore en 1995 du reflet de leur viscérale profondeur.

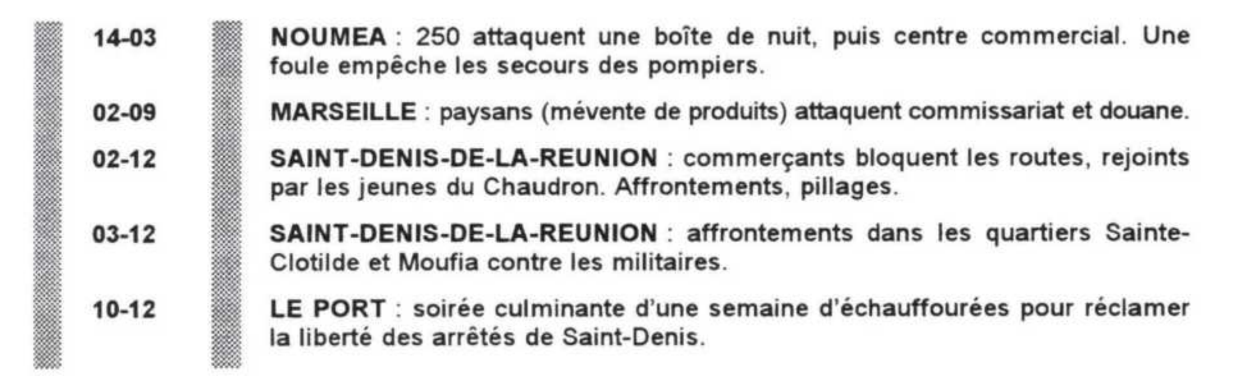
En 1990, parce que l'Afrique noire commençait à exploser dans la rue, les Etats occidentaux ont cru prophylactique de soutenir les démoppositions aux dictatures locales ; et, à partir de 1992, parce que l'excitation pyromane et pillarde des jeunesses urbaines n'y était pas même ralentie, ils ont exigé et obtenu l'alliance dictature-démopposition. Mali, Togo, Sénégal, Côte-d'Ivoire, Gabon, Congo et principalement Cameroun, Zaïre, Nigeria ont ainsi flotté comme des parités instables. Saignant la caisse plus vite qu'elle ne se remplit, la panique de leurs meurtriers gouvernants y ressemble à la veille de l'apocalypse.

Alternant silence et spectacle comme un sniper ivre, l'information dominante a effacé la continuité des révoltes et leur épuisement dans des expositions cahoteuses de curés, ONG, ministres blancs, warlords noirs, policiers mafieux, grands reporters courageux et hommes d'affaires optimistes. « Sans intérêt stratégique après la guerre froide » est ainsi un code du désarroi qui signifie : feu rouge à tous, situation insurrectionnelle probable ; alors que « bon élève du FMI », dans le même langage, veut dire : feu vert, pas d'émeute en vue.

Un véritable système de guerres d'Etat a enclos le continent africain : celle d'Angola a repris du service depuis que la pax Mandela s'avère n'être que la transformation en criminalité de droit commun des statistiques de la guerre des banlieues d'Afrique du Sud ; du Liberia, elle s'est étendue au Sierra Leone comme un virus qui paralyse de Dakar à Lagos et Yaoundé ; à l'est du Zaïre, dans les carnages amplifiés du Burundi, puis du Rwanda, elle prolonge et justifie ceux commencés au Shaba et au Kivu avec la même fonction coupe-feu ; enfin, pour fixer le reste du continent il y a la guerre du Soudan, et celles plus sensibles de Somalie et d'Algérie, si vitales pour bloquer la contagion des ennemis de tout Etat.

Un collier de guerres comparable a pacifié l'URSS décomposée : de la Yougoslavie à l'Afghanistan, en passant par la Moldavie, le Caucase (Arménie, Azerbaïdjan, Abkhazie, Tchétchénie), le Tadjikistan, toutes ces régions qui ont vu depuis 1988 de grands soulèvements sont devenues les petites boucheries permanentes qui fournissent à l'information son casse-croûte de réserve.

1992



14-03 **NOUMEA** : 250 attaquent une boîte de nuit, puis centre commercial. Une foule empêche les secours des pompiers.

02-09 **MARSEILLE** : paysans (mévente de produits) attaquent commissariat et douane.

02-12 **SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : commerçants bloquent les routes, rejoints par les jeunes du Chaudron. Affrontements, pillages.

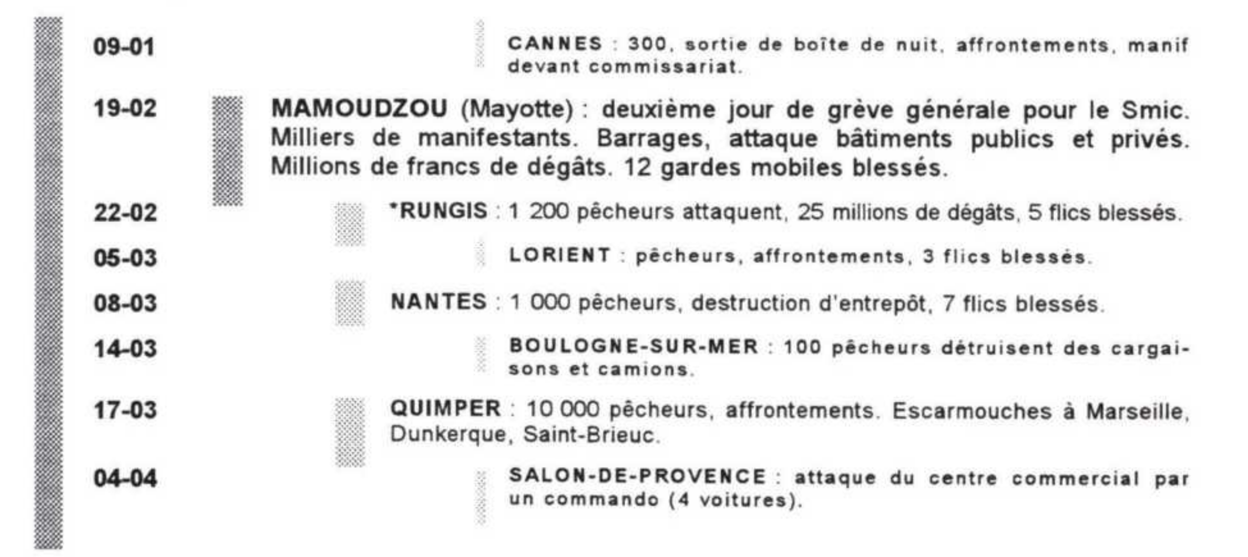
03-12 **SAINT-DENIS-DE-LA-REUNION** : affrontements dans les quartiers Sainte-Clotilde et Moufia contre les militaires.

10-12 **LE PORT** : soirée culminante d'une semaine d'échauffourées pour réclamer la liberté des arrêtés de Saint-Denis.

A la fin de 1992, le mouvement d'émeutes a reflué visiblement dans le monde. En France, l'étonnement est passé, parce que chaque émeute a déjà son modèle récent, et sa limite implicite. Une contagion s'étendant à une insurrection est devenue improbable. En avant-coureur, les émeutes de la Réunion reflètent cet épuisement, qui est un manque de perspective : plus rien à piller, plus personne à étonner, l'extension est bloquée par la réorganisation de l'ennemi, et par l'océan.

1993

La multiplication et la morcellisation des événements offensifs, ainsi que leur traitement sélectif par l'information (des JT aux fanzines les plus radicaux), rendent utile un relevé plus exhaustif. Des trois degrés d'importance des événements qui suivent, le premier seulement correspond à ce que la Bibliothèque des Emeutes considère comme une émeute. (Les lieux précédés d'un * sont en agglomération parisienne.)



09-01 **CANNES** : 300, sortie de boîte de nuit, affrontements, manif devant commissariat.

19-02 **MAMOUDZOU** (Mayotte) : deuxième jour de grève générale pour le Smic. Milliers de manifestants. Barrages, attaque bâtiments publics et privés. Millions de francs de dégâts. 12 gardes mobiles blessés.

22-02 ***RUNGIS** : 1 200 pêcheurs attaquent, 25 millions de dégâts, 5 flics blessés.

05-03 **LORIENT** : pêcheurs, affrontements, 3 flics blessés.

08-03 **NANTES** : 1 000 pêcheurs, destruction d'entrepôt, 7 flics blessés.

14-03 **BOULOGNE-SUR-MER** : 100 pêcheurs détruisent des cargaisons et camions.

17-03 **QUIMPER** : 10 000 pêcheurs, affrontements. Escarmouches à Marseille, Dunkerque, Saint-Brieuc.

04-04 **SALON-DE-PROVENCE** : attaque du centre commercial par un commando (4 voitures).

En Inde, les deux prétextes par lesquels les gueux découvraient le vaste monde de leurs colères fécondes se sont stabilisés en deux paires de claques idéologiques : pour ou contre les quotas pour castes dans la fonction publique et la dispute entre religions musulmane et hindouiste. Au Pakistan, au Bangladesh et au Népal aussi, les récupérateurs semblent appauvrir les survivants des insurrections récentes. La guerre au Sri Lanka, qui bloque le sud, et celle au Cachemire, qui coupe le nord avec la menace nucléaire indo-pakistanaise qu'elle brandit, rappellent que le militantisme, séparatiste, indépendantiste, degauche, ne sert toujours qu'à transformer les révoltes en tranchées. Du Kurdistan à Bornéo, en passant par l'indianité Menchumarcos, ce type de contre-révolte est encore bien au chaud dans le holster du conservatisme.

Que la Chine et l'Indonésie n'aient pas connu de soulèvements majeurs depuis qu'a commencé celui en Birmanie en 1988, ni même depuis la défaite de celui en Thaïlande en 1992, et que se soit épuisé dans l'impopularité, à la même époque, le rituel émeutier si laborieux des étudiants coréens (dont l'une des racines était pourtant la commune de Kwangju, en 1980) est le véritable miracle qui a transformé l'Asie du Sud-Est en nouveau paradis du capitalisme en goguette.

Pendant toute cette période, le terrorisme n'a jamais quitté la panoplie de la police des Etats les plus démocratiques : faire sauter une bombe sur son propre sol permet d'unir la population par l'indignation, d'instaurer des lois d'exception, de réquisitionner l'information. Le procédé est maintenant adopté par les dictatures moins hypocrites. Mais, chaque police l'utilisant pour des besoins très affinés, il n'y a plus d'unité de la mise en scène entre les rues de Paris et de Bagdad, Téhéran et Buenos Aires, le World Trade Center et le métro de Tokyo, le Pays basque et les grandes villes turques, Moscou et Bombay, la Palestine et l'Algérie. Aujourd'hui, lorsqu'une bombe saute dans l'Etat où nous sommes, tout le spectacle est mobilisé alors que lorsqu'elle saute dans l'Etat voisin nous ne nous en rendons même pas compte.

En Amérique latine, en Chine et en Russie, la généralisation de la corruption a installé, comme des fusibles ou des parasites, des mafias entre les gérants classiques du capitalisme démocratique et leurs ennemis démunis. L'éclosion industrielle de tels systèmes parallèles de gestion, qui existaient déjà de manière artisanale partout ailleurs, d'Italie à Hongkong et Brooklyn, témoigne de l'agrandissement de la fissure entre les gestionnaires et le monde qu'ils gèrent. Institutions hors Etat, les mafias modifient profondément le rapport de concurrence entre l'Etat et la marchandise au profit de cette dernière. Du sbire au parrain, ils ont beaucoup recruté parmi les émeutiers modernes.

1993 (avril - octobre)

07-04 ***PARIS** : lendemain de bavure dans un commissariat du 18ᵉ arrondissement. 300, attaque de commissariat, de la mairie, pillage, 27 flics + 2 journalistes blessés.

08-04 ***PARIS** : 200, les CRS reculent (13 blessés), pillage.

TOURCOING-WATTRELOS : lendemain de bavure, 60, casse, pillage.

***MASSY** : 50 empêchent une intervention de police.

09-04 **TOURCOING-WATTRELOS** : 200, affrontements, voitures incendiées.

10-04 ***PARIS** : 200, flics battus dans le 18ᵉ arrondissement, pillage.

27-04 ***GRIGNY** : 200, attaque du poste de police, casse.

12-05 **LODEVE** : mineurs en grève contre police. Libération réussie d'un arrêté. Barrages.

22-05 **LILLE-BISCOTTES** : 200, chasse aux dealers, voitures incendiées.

24-05 **ALBI** : 100 mineurs en grève contre 250 flics. Affrontements. Barrages.

***SARCELLES** : bavure, 30, sac du centre commercial, barricades, affrontement.

***GARGES-LES-GONESSE** : rodéo, 2 interpellés libérés par 30 jeunes.

29-05 **MARSEILLE** : après OM-PSG, « centaines », attaquent Parisiens sur la Canebière.

21-06 ***PARIS** : dans Les Halles, affrontements, attaque du commissariat, casse.

LYON-VAULX-EN-VELIN : 50, rodéo, affrontement, casse. Empêchement d'arrestation échoue.

24-06 **LORIENT** : 200 pêcheurs, destruction, 4 millions. Destructions et affrontements à Nantes, Quimper, Bordeaux.

02-09 ***PARIS** : 200, dans Les Halles, attaque du commissariat, 11 flics blessés.

23-09 ***TRAPPES** : 50, attaque du commissariat, cocktails.

25-09 ***PARIS** : 100 sur les Champs-Elysées empêchent arrestation. Affrontements.

26-09 ***TRAPPES** : 50, attaque du commissariat, cocktails.

06-10 **ARLES** : bavure, 100 attaquent supérette, hôtel de ville, commissariat. « Guérilla ».

10-10 ***AULNAY-SOUS-BOIS** : lendemain de bavure, attaque bureau de poste, incendie magasin, voitures.

12-10 ***AULNAY-SOUS-BOIS** : cocktails, attaque commissariat, incendie voitures.

18-10 **GUINGAMP** : 600 éleveurs, affrontements, attaque de la sous-préfecture, casse. Affrontements à Saint-Brieuc.

20-10 ***TRAPPES** : 2 bandes se battent, puis s'allient contre les flics.

21-10 ***ORLY** : 3ᵉ jour de grève d'Air France. Affrontements pour l'occupation de la piste n° 4 de l'aéroport. Blocage d'autoroutes.

22-10 ***ORLY** : nouveaux affrontements contre CRS sur la piste. Blocages des routes et autoroutes.

29-10 **BAYONNE** : 700 manifestent pour prisonniers basques. 50, affrontements, casse.

Une autre béquille qui marche à la place de l'Etat est née de ce qu'on appelle l'humanitarisme et qui n'est que la généralisation de la mendicité. Les ONG, qui sont les manchards médiatiques, suppléent l'Etat pour les directives morales, et prélèvent l'impôt sur ce racket. D'Amnesty international à Act up, en passant par la Croix-Rouge, Greenpeace, Médecins et Journalistes sans frontières, la galerie de la résignation moderne occupe la place des religions rigides dans l'enculage soft. Ce sont aussi des organisations de taille intermédiaire entre Etats et associations de particuliers, qui profitent de la débandade et des retournements de veste des syndicats et des partis populaires. Ils sont le contrôle éthique de ce dont FMI, Banque mondiale, Unesco et Otan sont les gardiens culturo-militaro-financiers.

L'idéologie dominante grouille d'inventions *effectives*. L'information a ainsi planté deux épouvantails à moineaux, le néonazisme et l'ethnicisme. Sans les sirènes hurlantes et les efforts horrifiés de cette information, ni l'un ni l'autre de ces formulaires pour carte d'identité n'auraient survécu, parce qu'il aurait fallu empêcher ceux qui s'en sont donc réclamés de se révolter pour leurs propres raisons, qu'ils n'auraient pas manqué de découvrir alors, de Los Angeles à la Bosnie, de Rostock à Kigali.

L'urbanisation a continué de changer la planète pendant cette période, mais non comme le prévoient les démographes ou l'espèrent les urbanistes. De Rio de Janeiro à Washington DC, en passant par Rostock et Kigali, la dualité s'est creusée entre des banlieues dont la plus ancienne n'a pas un demi-siècle et des centres-villes où se concentrent les désirs marchands, les sièges de l'Etat et les salles de rédaction. Les premières se couvrent de no-go areas, les seconds se dissimulent derrière une circulation de plus en plus vertigineuse de richesse, de communication, de jeu, le tout aliéné. Le fil rouge de la prochaine vague de révolte est le tracé de cette division de la ville.

En octobre 1993, à Moscou, une révolte de jeunes cachés derrière des vieux était le moment le plus proche depuis Cronstadt de la révolution *russe*. Les cinq ou six chefs d'Etat occidentaux qui ont élu Eltsine en réussissant à faire croire qu'il a été choisi par les pauvres de Russie ont eu là la dernière et peut-être la plus grosse trouille d'une longue série commencée en 1988.

Pour la Bibliothèque des Emeutes, c'était la ruine de presque tous les coups de l'offensive commencée cinq plus tôt. L'objectif initial, mettre en contact, être le contact entre ceux d'Iran et du Nicaragua, avait échoué.

Deux offensives résistaient avec enthousiasme au ressac : celle d'Algérie et celle de Somalie. De la Somalie, nous pouvions juger à distance d'une des plus étonnantes contre-offensives jamais vues, où les mêmes

1993 (novembre - décembre)

01-11 *MELUN : bavure, 80, guet-apens, pillage, incendie.

06-11 AVIGNON : 300 contre TGV, affrontements, déprédations.

24-11 **METZ** : 13 000 mineurs dont 2 000 émeutiers. Blocage d'autoroute, incendies de bâtiments publics, pillage, affrontements, 47 flics blessés. « Il y a des éléments incontrôlés qui viennent uniquement pour la casse » (CGT).

25-11 BORDEAUX : 50, manifestation étudiante, casse, affrontements.

16-12 *PLAISIR : reconstitution bavure, 80 (sur 500) attaquent commissariat, 10 CRS blessés.

28-12 LYON-BRON : bavure, 50, casse, affrontements.

29-12 LYON-BRON : affrontements tard après la manif (400).

1993 a institutionnalisé durablement l'affrontement, lui faisant une place à la fois à part et identifiable. L'imagination et le dépassement semblent désormais limités. L'influence de l'Algérie n'est pas encore visible.

1994

14-01 *BOISSY-SAINT-LEGER : 50, attaquent véhicule de police.

29-01 **ROUEN** : au Val-de-Reuil, bavure, 400 manifestent, affrontements.

30-01 ROUEN : affrontements, voitures incendiées.

GUILVINEC, DOUARNENEZ, CONCARNEAU bloqués par pêcheurs.

ROUEN : aux Sapins (Val-de-Reuil) : 100, attaque voiture de police, 1 flic blessé.

01-02 **LORIENT** : 1 000 pêcheurs attaquent entrepôt, 17 CRS blessés.

02-02 ***RUNGIS** : 1 000 pêcheurs attaquent, 17 CRS blessés.

03-02 **LORIENT, BOULOGNE** : pêcheurs, affrontements ; saccage entrepôts et rayons poisson de supermarchés à Roscoff, Granville, Eu, Le Tréport, Dieppe, Chartres, 4 en région parisienne, port de Calais bloqué.

04-02 **RENNES** : 5 000, pêcheurs puis banlieusards. Casse, pillage, 77 blessés, incendie et destruction du parlement de Rennes.

ARCACHON : saccage de supermarchés, blocage des ports du Havre et de Rouen.

05-02 ROUEN (20 000), PARIS (15 000) : manifestations contre la « loi Pasqua », affrontements, « incidents ».

09-02 **SAINT-LAURENT-DU-MARONI** : bavure, pillage, attaque poste police et douane. Cocktails, affrontements.

15-02 **FORT-DE-FRANCE** : carnaval, affrontements, pillage.

vainqueurs de l'insurrection en Irak, débarquement militaire des Nations unies, débarquement idéologique de l'humanitaré européen, débarquement médiatoque, famine, récupérations saddam-aïdidiste et islamiste, furent repoussés par quelques poignées d'adolescents furieux.

La victoire pourtant appartiendra aux vaincus onuso-aïdidiens, tant il est peu concevable que les adolescents de Mogadiscio puissent même conquérir cette ville en l'absence de toute diversion énergique de ceux du monde entier dans le dos de leurs assiégeurs. Les *marines* ont perdu cette bataille au moment où le parti dont ils portent les armes gagnait la guerre.

En Algérie, la lutte se déroule bien plus près du centre du monde. Il est aussi difficile d'y séparer les jeunes révoltés de leurs alter ego du Maghreb, du Mali ou du nord de la Méditerranée que d'éviter l'aide massive du vieux monde, sous le leadership de l'Etat français, du FMI et de l'information occidentale, à la dictature et, sous l'égide des Etats musulmans et de leurs réseaux de militants prosélytes, à la récupération islamique.

En trois grandes vagues d'insurrection, octobre 1988, été 1991, janvier-février 1992, la jeunesse la plus désabusée et la plus joyeuse du monde s'était battue pour un mode de vie sans Etat et où le travail est méprisé. Battue et chassée des villes, elle s'est retrouvée dans le maquis. Et, ne respectant ni l'armée, ni les gouvernants, ni la force, ni le mensonge, ces furieux s'en sont pris à tous les collaborateurs. « Dressez des listes noires » était un slogan.

Les collaborateurs sont d'abord les galonnés d'une junte féroce et corrompue, leurs factotums et leurs bailleurs de fonds ; et d'autre part toute la middle class, à l'exception de la majorité des islamistes, qui passent pour des victimes. Car la middle class en entier n'est pas le monde objectif tel que le met en scène l'information dominante, mais un mode de vie occidental, militant, et qui est le vivier de la junte algérienne.

Sans être le moins du monde islamistes, nous sommes d'accord avec ceux qui se vengent des idéologues de la religion laïque, professionnels de la culture dominante, de sciences positives, et de l'encadrement du travail et de l'idéologie. Tous ceux-là sont le petit peuple croyant et fanatique de cette société d'intolérance profonde qui « tolère tout sauf l'intolérance ». Ils sont la base collabo d'une dictature qui, ailleurs, n'a pas encore besoin d'être aussi sanglante qu'en Algérie pour survivre. Enfin, nous souhaitons évidemment que cessent d'exister, de la même façon, tous ceux qui leur donnent des ordres, et de l'argent.

Ceci pourrait être un manifeste venu d'Algérie. Mais il est évidemment déjà dans toutes les têtes de larges quartiers des capitales du vieux monde

1994 (mars)

05-03 *CORBEIL-ESSONNES : 2 cambrioleurs arrêtés, attaque du commissariat.

07-03 AVIGNON : 48 h après bavure, pillages dans le centre-ville après le passage d'une délégation chez le procureur.

ROUEN : aux Sapins, bagarre ouvriers-jeunes, 6 flics blessés.

08-03 ***GARGES-LES-GONESSE** : empêchement d'une arrestation, lendemain de bavure, 100, casse, pillage, affrontement, attaque commissariat, renfort 150 CRS.

09-03 ***GARGES-LES-GONESSE** : plus de 200, petits groupes mobiles, cassent magasins et bâtiments publics.

10-03 ***PARIS** : 15 000 manifestent contre le CIP. Pillage, casse, affrontements.

11-03 **COMPIEGNE** : manif anti-CIP, pillage, renforts de CRS.

LILLE : 2 500 anti-CIP, « incidents ».

13-03 **LYON** : à Vénissieux, 300 attaquent la police, 100 attaquent ensuite le centre commercial de la Part-Dieu.

14-03 **LILLE** : manif anti-CIP, « plusieurs centaines » détruisent un lycée.

15-03 BASTIA : 150 lycéens (20 « casseurs »), affrontements.

16-03 SAINT-FLORENTIN : contre un verdict trop clément, 200 jeunes, saccage de vitrines, mobilier urbain, voitures.

17-03 anti-CIP
***PARIS** : au moins 32 000 manifestants, plus de 1 000 casseurs, pillage, affrontements, 215 interpellations.

NANTES : pillage, attaque d'armurerie, affrontements, 40 CRS blessés.

62 villes avec plus de 1 000 manifestants. Des « débordements » presque partout.

18-03 **LYON** : manif « spontanée », 6 000, affrontements, pillage du centre commercial de Perrache.

21-03 anti-CIP
LYON : 6 000, pillages, affrontements, « pas de fronts », 1 à 4 cortèges.

NANTES : 4 000 contre la brutalité du 17 et les tribunaux d'exception du 19, 500 combattants, 20 flics blessés.

22-03 **LYON** : « 400 jeunes très durs », en 10 groupes. Affrontements, pillage, occupation permanente de la place Bellecour.

24-03 **NANTES** : 10 000 anti-CIP, 800 contre la police, pillage, tirs tendus, 25 blessés, replis des CRS.

LYON : 7 000, que la police attaque.

RENNES : 5 000, « incidents ».

25-03 anti-CIP
***PARIS** : 30 000 manifestants, 1 000 casseurs (dont les hooligans du PSG), 112 flics blessés, 338 interpellations, « casques blancs » agressés.

NANTES : 11 000, affrontements, nouvelle attaque d'armurerie.

26-03 **NANTES** : 15 000 manifestants, 2 000 contre la police, pillage.

28-03 AJACCIO : contre l'arrestation de 14 FLNC, manif, coup de feu contre gendarmes.

lui-même, à Téhéran ou Bangkok, à Rio de Janeiro ou Caracas, à Lagos ou au Caire, à New York ou Moscou, à Bucarest ou Paris.

Loin des villes, dans le décor plus étroit des maquis, les adolescents d'Algérie ont peu à peu usé leur indépendance. Saignés par un ennemi terrifié, préférant les compromis d'organisations préexistantes à l'isolement, coupés peu à peu du monde, leur haine de la middle class et de l'Etat a été trompée et retournée progressivement par des barbus, qui ne pouvaient pas encore prétendre encadrer ces hitistes en 1992. Ils sont loin d'être devenus ces caricatures obscurantistes et dociles que l'information occidentale seules désigne et reconnaît dans cette guerre. Mais que cette révolte soit devenue cette guerre est sa défaite.

Dans la première moitié de 1994 en France, nous avons observé un nombre d'émeutes record. Ce sursaut, à contre-courant, avait pour lien avec la résistance en Algérie moins les relations nouées d'un côté à l'autre de la Méditerranée qu'une corrosion identique de la société. Un début de débat stratégique, trop tard, trop tard, en a été l'effet, véritable récapitulatif en perspective de l'histoire récente.

Il y eut trois sortes d'émeutes. La majorité avait pour cadre une banlieue, pour prétexte une bavure, et pour substance un défoulement moralement légitimé par le prétexte, absolument interdit par la loi, et une soudure en un jeu joyeux d'un petit nombre d'adolescents qui se connaissaient déjà et qui se ressemblaient beaucoup ; quelques émeutes plus spectaculaires se produisirent dans les centres-villes, où, profitant des protestations estudiantines de la progéniture middle class, des groupes de banlieue vinrent expérimenter le pillage dans un endroit mieux fourni, la bataille sur le terrain de l'ennemi, et le cache-cache avec les feux du spectacle ; enfin, il y eut des émeutes de travailleurs déçus, pêcheurs, paysans, ouvriers, de peu de liens avec les jeunes de banlieue, et qui disposèrent d'une quasi-impunité quasi insultante pour eux.

Mais la scission entre jeunes et moins jeunes, entre ouvriers et banlieusards, entre caillera et étudiants, entre gueux ghettoïsés et middle class anxieuse se traçait davantage à chaque engagement. Cependant, lorsqu'une minorité aussi radicale se cristallise, hors de tout projet et de toute organisation, comme une cible désarmée dans un champ de tir, elle est immédiatement en danger. Seule une fédération des émeutiers de banlieue aurait représenté un saut qualitatif pour cette révolte : elle n'a pas vu le jour, à ce jour.

Contrairement à la classe ouvrière, qui était indispensable à la bourgeoisie, les gueux de banlieue n'ont aucune utilité pour la société middle class. Et, à la vitesse orwellienne avec laquelle l'information est capable de renverser son propre humanisme, par exemple lors du massacre à grande

1994 (mars - juin)

30-03 **AJACCIO** : 200, coups de feu, incendies de voirie.

31-03 anti-CIP (CIP retiré la veille par le gouvernement)
***PARIS** : 40 000, 2 000 à 3 000 casseurs (dont hooligans), vitrines, pillages, mobilier urbain, 200 voitures endommagées, journalistes + 120 flics blessés, affrontements devant la prison de la Santé sans évasion, 324 interpellations.

NANTES : 20 000, 2 000 attaquent la préfecture, affrontements.

MONTPELLIER : 2 500, affrontements.

05-04 **DIJON** : à Chenôve, dévastation du centre commercial par une dizaine d'adolescents. Manif de protestation le lendemain : 1 000 commerçants.

11-04 ***PARIS** : foire du Trône, une « centaine » attaque, affrontements avec forains, puis police.

15-04 **LYON-BRON, VAULX-EN-VELIN** : lendemain de bavure, 60 en groupes de 10, affrontements, incendie de gymnase.

16-04 **LYON-BRON, VAULX-EN-VELIN, RILLIEUX-LA-PAPE** : voitures-béliers, commandos, affrontements.

24-04 ***CHELLES** : lendemain de mort d'un jeune, affrontements, incendies de voitures.

25-04 ***CHELLES** : affrontements, incendies de voitures.

27-04 **TOULON** : à La Beaume, lendemain de bavure, 300 attaquent la police, cocktails, incendies voitures et voirie.

28-04 **TOULON** : affrontements, incendies.

29-04 **TOULON** : cité du Jonquet, affrontements, incendies.

01-05 **TOULON** : obsèques, plusieurs « centaines », « quelques dizaines » provoquent la police et tentent de « diffuser la révolte dans d'autres cités », par l'incendie.

04-05 **NOUMEA** : 50 rouleurs de nickel attaquent haut-commissariat et police.

06-05 **FOS-SUR-MER** : 200 mineurs de Gardanne saccagent installations portuaires.

07-05 ***PARIS** : manif du GUD (extr. droite) contre « l'impérialisme américain », 400, affrontements, 1 manifestant tué.

10-05 **EVREUX** : bavure de vigile, 100, incendie supermarché, affrontements.

22-05 **SOMPORT** : 5 000 écologistes contre un tunnel, 500 affrontent la police.

03-06 ***SARCELLES** : 40, attaque commissariat.

***GARGES-LES-GONESSE** : 200, attaque hôtel de ville, commissariat, poste, incendie voitures.

12-06 ***NANTERRE** : opération contre sida et drogue, 5 000 chahutent Pasqua, ministre de l'Intérieur forcé de fuir, se battent avec la police, pillage, puis affrontement entre bandes.

18-06 ***VILLE-D'AVRAY** : 40, affrontements.

20-06 ***NEUILLY-SUR-MARNE** : bavure, 50, casse.

22-06 **STRASBOURG** : à Schiltigheim, interpellation manquée, 200, affrontements.

ILLKIRCH-GRAFFENSTADEN : à Neuhof, 50, empêchent arrestation.

échelle de l'insurrection en Irak en 1991, qui est passée inaperçue à côté de la bien moins meurtrière guerre du Golfe, un massacre du surnuméraire de banlieue, improductif, mécréant et dangereux pour cette société, devenait une sérieuse possibilité pour un libéralisme démocratique en voie de restructuration des effectifs : il n'a pas non plus vu le jour, à ce jour.

Les émeutes en France avaient donc un horizon plus étroit en 1994 qu'en 1990. Dans le monde, jusqu'en Algérie, le possible s'était rétréci. Et le parti informel que constituait l'émeute en 1994 produisait aussi son conformisme, mettait plus en exergue ses faiblesses organisationnelles et théoriques que sa contagieuse colère pratique.

Les règles de comportement, hors de la middle class, sont généralement plus dures, mais aussi plus sûres que dans le territoire couvert par l'information dominante, qui est à peu près celui des lois officielles des différents Etats. L'honneur, d'abord, y compte bien davantage, et l'humiliation, quoiqu'elle soit quotidienne, y est perçue comme autorisant ce que la middle class interdit, et pour cause, la *vengeance*.

La propriété et le travail y ont révélé les positions les plus modernes du développement récent de la marchandise, et que le traditionalisme de la middle class n'a pas encore osé avaliser. La propriété y est beaucoup plus relative et fluctuante quoique non moins globalement respectée. Le travail y est violemment méprisé, mais uniquement parce que tout ce qui est travail hors de la légalité ou du salariat n'y est pas encore considéré comme travail.

L'usage des armes n'y est encore principalement qu'un prolongement de l'impuissance, au lieu d'un moyen dans la guerre.

Le respect de la parole, qui tient à l'honneur, est profondément corrompu par la ruse, qui devient à son tour honorable. La ruse, tromper l'autre, devient un code central, dont l'effet est essentiellement d'accentuer la séparation. La ruse des pauvres est toujours une ruse contre eux.

La dialectique de l'honneur et de la ruse se retrouve sous forme de méfiance de l'organisation : il n'y a pas de parti, pas de fédération. S'il y a des bandes, elles sont plutôt de facto que formelles, et beaucoup moins structurées qu'aux Etats-Unis ou en Allemagne. C'est une force de ne pas être prisonnier d'une organisation ; et c'est une faiblesse parce que le possible reste court. L'absence de confiance dans les autres est le tombeau de la confiance en soi.

Une peur profonde, creusée dans l'ennui de toute une existence, lie à la cité et à son organisation carcérale, à différentes drogues déposées en

1994 (juillet - décembre)

11-07	*SARCELLES : un jeune assassiné, affrontements, voitures incendiées.
24-08	MARSEILLE : dockers en grève, attaquent sociétés portuaires, expulsent salariés, se battent avec patrons.
01-09	MARSEILLE : affrontements entre dockers et petits patrons, un député blessé.
09-09	PAU : dans le quartier Ousse-des-Bois, 40, affrontements, voitures incendiées.
10-09	**PAU** : attaque de bibliothèque, centre de formation, commerce, pillage, incendies de voitures, affrontements.
	MULHOUSE : à Boutzwiller, 200, affrontements, incendie mobilier urbain.
11-09	*COMBS-LA-VILLE : 30, attaque centre commercial, pillage.
24-09	**LILLE** : 1 mort après une rixe, 50, destruction des Urgences du CHR, ailleurs incendie centre HLM.
	CHANTELOUP-LES-VIGNES : 60, sac de la gare.
25-09	**LILLE** : quartier de Béthune, 100, chasse aux dealers, affrontements.
27-09	LILLE : voitures incendiées à Béthune.
30-09	ROUEN : affrontements aux Sapins, incendie de bus, 100 CRS.
03-11	*CORBEIL-ESSONNES : aux Tarterêts, 50, affrontements après cambriolage d'un chantier.
11-11	***LES MUREAUX** : cité Vigne-Blanche, 100, à la fermeture du supermarché, affrontements, pillage, vitrines brisées, 3 flics blessés.
12-11	*L'HAY-LES-ROSES : aux Marronniers, « dizaines », essayent d'entrer dans une fête de 300 Sri Lankais, affrontements avec police.
13-11	**AMIENS** : cité Fafet, lendemain d'évacuation d'une boum par les CRS, 200 attaquent poste de police, incendie voitures.
14-11	**AMIENS** : cité Fafet, empêchement d'arrestation, affrontement, incendies, gagnent cité Victorine-Autier.
16-11	*LES MUREAUX : Vigne-Blanche, « plusieurs dizaines », voitures incendiées après arrestations dans la semaine.
20-12	*ANTONY : cité Le-Grand-L, 30, rodéo, affrontements, 6 flics blessés.
21-12	**MANOSQUE** : lendemain de bavure, 100, attaque commissariat, mairie, vitrines.
28-12	***MEAUX** : 150 virés d'une discothèque, destruction voitures, destruction train, braquage, 70 interpellations.

La première moitié de 1994 a vu une telle embellie des colères collectives que l'espoir d'une rupture radicale devait être envisagée, malgré une tendance inverse dans le monde. Mais cet accroissement s'est avéré plutôt quantitatif que qualitatif, surtout au regard de la suite. C'est comme si la société étatique s'était résignée à accorder une petit strapontin permanent à ce bouillonnement à feu doux, tant qu'il est incapable de formuler un projet et de s'unir. C'est donc un sociologue, Dubet, qui, dans une formule méprisante, résume cet équilibre précaire qui désavoue les deux partis en présence : « Ce sont des émeutes soft. »

abondance et au hasard par la société marchande : héroïne, héros-stars, argent, culture, religion.

Dans la récupération, le barbu (à bas l'islam !) et le grand frère (à bas la famille !) prennent la place naguère dévolue à l'éducateur. Mais leurs progrès sont encore plus lents en France qu'en Algérie. Que peuvent une sourate, un sermon, contre la provocation d'une belle vitrine ?

La musique et le sport sont les deux liens culturels, incritiqués par cette révolte abusée. Michael Jackson et Michael Jordan, rap et foot, et tag, voilà les sangsues au cerveau qui robotisent son intelligence vive.

L'amour doit être retiré de cette controverse. Le négatif profond qu'il contient n'est pas accessible à des consciences hérissées, carapacées d'honneur et de ruse. Et la peur, qui n'est que très rarement peur de la souffrance, n'est presque toujours que peur du plaisir.

La Bibliothèque des Emeutes a pu vérifier, au hasard des rencontres avec ceux qui vivent en dehors des valeurs de l'information dominante, un point qu'elle avait longtemps souligné comme étant l'une des faiblesses de la révolte moderne : le courage physique y est abondant en proportion que le courage de penser y est faible.

Lorsqu'un mouvement de révolte contre ce monde a passé son zénith, ses raisons de refuser la défaite la précipitent souvent. C'est ainsi que se pose la vieille question de la lutte armée, bien que sous une forme différente que lorsqu'elle était posée par des léninistes. En d'autres termes : que faut-il penser de ce que Voyer survive à Mesrine ?

La position de la Bibliothèque des Emeutes, forte de son analyse depuis ce zénith, en 1991, est la suivante : le mouvement manque d'un projet, d'une théorie, d'une explication radicale du monde, mais nouvelle, née de l'époque. C'est de l'argumentation que nous avons essayé de construire, c'est un langage, un sens que nous avons proposé. Cette théorie n'est pas de la chantilly sur une mousse au chocolat. C'est un moyen de communication issu du mouvement qu'elle soutient. Elle pose un but. Elle propose un débat pour atteindre ce but.

L'activité principale de la Bibliothèque des Emeutes depuis 1991 a donc consisté à étoffer la théorie de la finalité, que nous appelons *téléologie moderne*. Cette théorie est en effet, comme toute théorie, une proposition sur le monde. Mais elle est la seule juste jusqu'à preuve du contraire.

La téléologie n'est pas une sorte d'hypothèse qui en vaut bien une autre. Elle est le résultat d'une époque. Elle est un cheminement, non d'une ou deux pensées dans une ou deux têtes, mais de la conscience d'un

mouvement, de la connaissance du monde, de l'esprit en entier. Elle est le négatif de la théorie de l'époque précédente. Elle est une construction logique et urgente, l'urgence étant sa nécessité. C'est une théorie de l'achèvement du temps.

Comme notre propre temps est court, les déclinaisons nécessaires au volume et au coffre de cette théorie sont plus nombreuses que ce que nous avons pu encore réaliser. C'est l'une des raisons pour laquelle cette théorie est controversée, aujourd'hui. La prudence à la discuter est justifiée, chez tous les vieux, par la peur profonde de devoir changer qu'il y a chez tous les conservateurs.

Dans la jeunesse révoltée, qui a moins d'hésitations, les difficultés sont d'un ordre différent : la téléologie moderne, qui stipule de *faire la fin du monde,* est un projet *positif.* Même si chez les émeutiers modernes cette exception est perçue, il est pour eux difficile, comme le montre leur pratique de l'émeute, de dépasser le négatif simple.

A ceux, rares survivants relativement expérimentés, qui rêvent de ce dépassement, celui-ci se présente sous forme d'un fantasme orgiaque. Mais cette irréalité n'est nullement conceptualisée en point de départ retrouvé de la cohérence.

Dans la jeunesse révoltée de 88-93, finir le monde n'est pas perçu, comme pour les vieux résignés issus de 68, comme une catastrophe nucléaire ; mais comme un rapide incendie néronien, qui fait, dans sa hâte négative, l'économie d'achever les choses. Conformément à la misère ambiante, et à l'urgence d'un mouvement dans son crépuscule, le projet téléologique du monde est bien conçu comme un orgasme, mais qui ressemble davantage à l'éjaculation précoce qu'à mourir de plaisir.

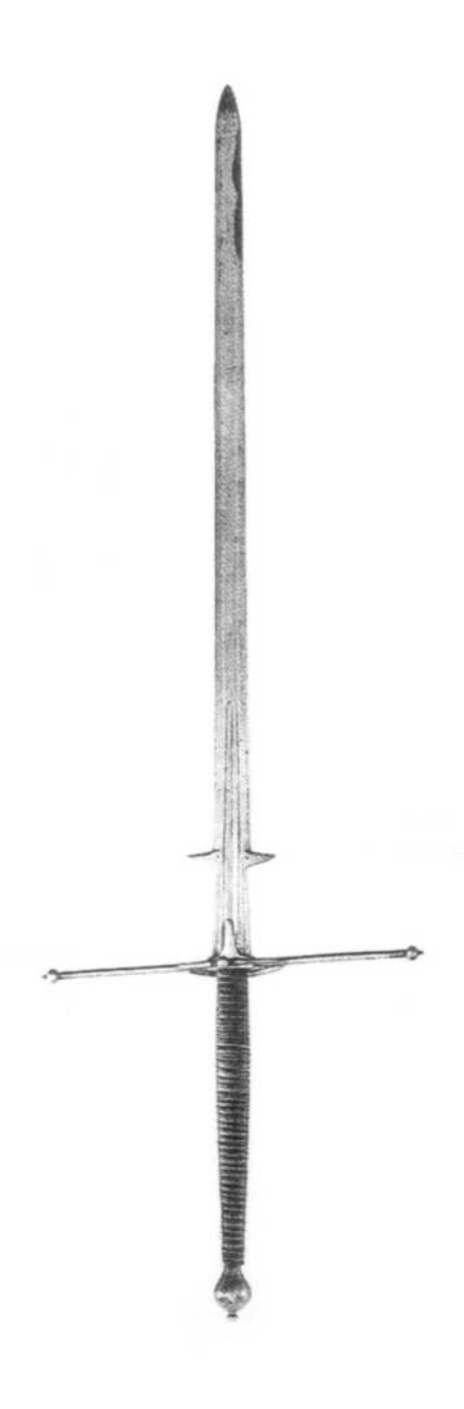
La portée de notre théorie nécessite que le premier assaut ne soit pas un suicide. La situation de la révolte dans le monde, également, nous contraignait à exhorter à construire. Ceux qui ont pensé autrement sont allés à l'assaut, isolés. Ils sont aujourd'hui morts, en prison ou en exil, en Algérie, en Somalie, et ailleurs.

Une rupture préalable, quoique tacite, avait montré que, dans la dérive des continents d'une société middle class et de son négatif, la Bibliothèque des Emeutes se trouvait, pour la première fois, dans un choix qu'elle avait du mal à argumenter : la middle class ne peut pas être éradiquée ; il faut donc la dissoudre, la diviser, la transformer, en convaincre une partie. Mais ainsi, nous risquons de devenir ce que nous critiquons, comme jadis le prolétariat dans les abstraites acrobaties des alliances de classes. Passer inaperçu à découvert parmi nos ennemis, cet exercice d'endurance,

est difficile à admettre, à concevoir, à adopter pour la génération impatiente qui veut tout achever, comme nous, avant la prochaine.

Le grand fossé qui s'est creusé dans le monde depuis 1988 n'a pas fini de grandir. Le mouvement qui a créé ce fossé est battu. La Bibliothèque des Emeutes, qui seule lui a donné un discours, aussi. Ses membres sont libérés de leur engagement.

Ainsi, avec une logique malheureusement supérieure à sa réussite, la Bibliothèque des Emeutes a atteint sa fin.



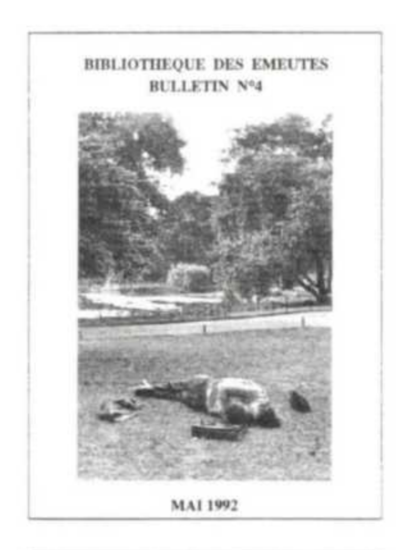
ACHETEZ !



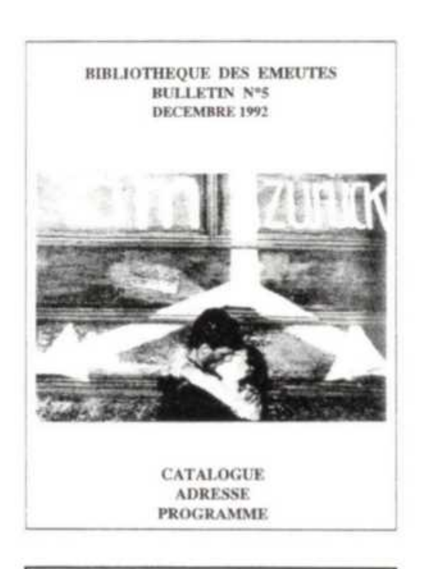
Les difficultés de distribution de la BE.



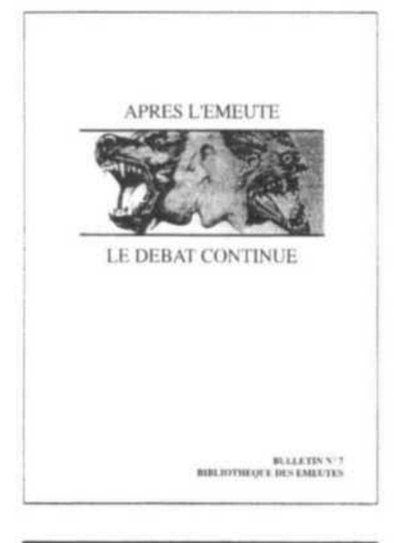
Bulletin n° 1 (1990), 14 p., 20 F



Bulletin n° 4 (1992), 126 p., 40 F



Bulletin n° 5 (1992), 70 p., 30 F



Bulletin n° 7 (1994), 150 p., 60 F

Et aussi :

Dossiers de presse :
voir pages 95 à 121
de ce bulletin

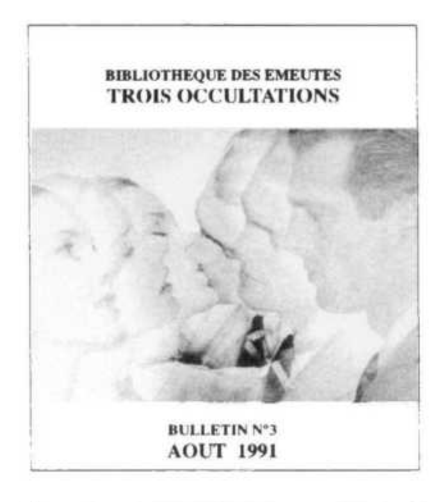
Calendrier des émeutes
(édité dans *Bulletin n° 6*)
4 planches 29 x 90, 20 F

Abrégé de la théorie de la musique
par C. de Chusrople
(1982) 24 p., 20 F

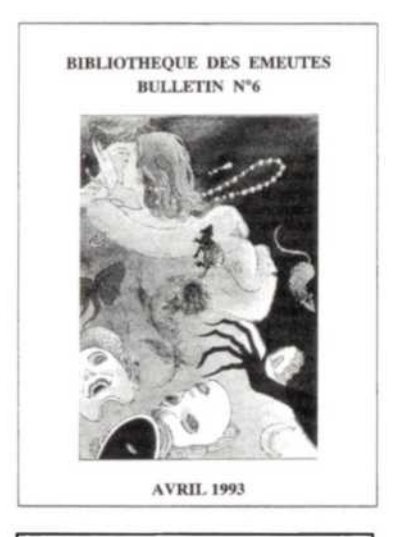
ACHETEZ !



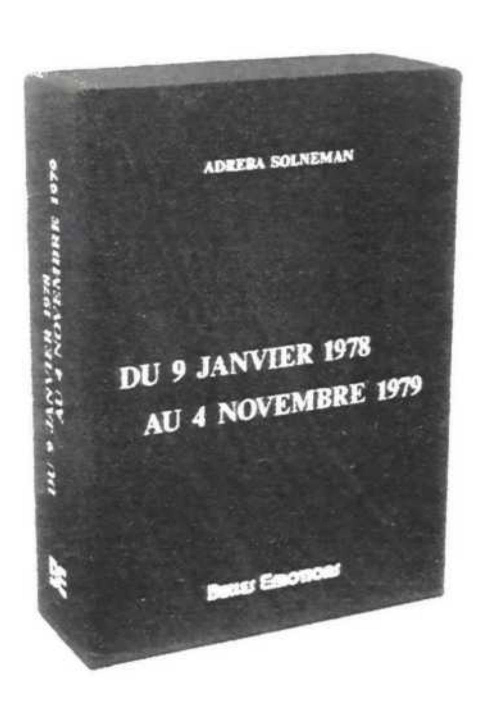
Bulletin n° 2 (1991), 37 p., 20 F



Bulletin n° 3 (1991), 36 p., 20 F



Bulletin n° 6 (1993), 124 p., 60 F



Du 9 janvier 1978 au 4 novembre 1979, par Adreba Solneman (1991) : 1 coffret, 650 p., 300 F

LES SPORTS DE DÉFENSE





Les difficultés de distribution de la BE, vues sous un angle différent.

ISSN 1168-4771
Dépôt légal : novembre 1995
Directeur de la publication : Chrétien Franque
Editions Belles Emotions



NOUS AVONS SEULEMENT PRATIQUÉ FURIEUSEMENT L'ALIÉNATION